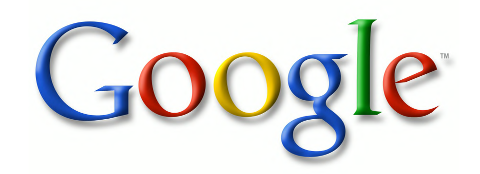

Google


WIDENER LIBRARY
HX H1HX W

MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES.

IMPRIMERIE DE VIGOR RENAUDIÈRE, marché neuf, n° 48.

MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES,

EX-CONVENTIONNEL,

ÉCRITS AU PORT-AU-PRINCE EN 1818,

CONTENANT

LA RELATION DE SES VOYAGES ET AVENTURES DANS LE MEXIQUE, DEPUIS 1805 JUSQU'EN 1817;

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET UN PRÉCIS DE L'INSURRECTION AMÉRICAINE, DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1820;

PAR M*******

On connaît l'homme au Jeu et aux Voyages.
Prov. esp.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ PLANCHER, Libraire, quai Saint-Michel, maison neuve des Cinq Arcades;
DOMÈRE, Libraire, même maison.

1821.

MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES.

CHAPITRE PREMIER.

La Cavalcade. — Arrivée au Couvent.

Nous partîmes de St.-Christophe sur nos montures ordinaires, au bruit des tambours, des trompettes qui marchaient devant nous : arrivés au sommet d'un morne cultivé, nous découvrîmes la vallée où est bâti le Chiapa-Royal, environné de trois bourgades, dont celle nommée St.-Philippe était la seule que nous eussions à traverser.

Les terribles musiciens qui nous accompagnaient toujours, avertissaient assez, par leurs sons assommans, les habitans de ce premier endroit, que nous allions leur apparaître; j'ordonnai toutefois au plus bruyant de ces sonneurs *ineuphoniques* d'aller en estafette au bourg, pour qu'on nous préparât un second déjeûner, l'air froid de la monta-

gne ayant aiguisé de nouveau notre courageux appétit.

A cinq cents pas de-là, en descendant, à un détour boisé, nous aperçûmes tout-à-coup une vingtaine d'Indiens à cheval, fringans et lestes, avec plusieurs trompettes qui sonnaient devant eux. Au milieu du cortége était un jacobin replet, joufflu, monté sur une mule blanche, dont les harnois, comme nous le vîmes ensuite, étaient couverts d'or et de perles. A cet aspect, notre escorte mit pied à terre; nous voulûmes en faire autant, car on nous dit que le gros moine au teint fleuri, était le père Théotime, notre prieur; mais il nous cria aussitôt sur un ton jovial, en approchant de nous: « Restez, restez! nous sommes tous égaux ici, et moi je ne pourrais descendre ni remonter aussi facilement que vous ». Il nous donne ensuite la main, et ajoute en riant. « Je suis très-content de vous voir, messieurs les déserteurs; soyez les bien venus: on vous procurera plus d'agrémens à St.-Philippe où nous allons, que vous n'en auriez eu dans l'autre St.-Philippe, la triste capitale de ces maudites Philippines, où moi-même, il y a deux ans, je devais trouver un tombeau. »

Comme orateur de la brigade, je haranguai sa révérence dans un discours catholico-académique, dont elle fut, ou me parut très-satisfaite; et nous descendîmes ensuite joyeusement au bourg, dans lequel nos religieux ont une maison de plaisance, et près duquel les habitans, hommes et femmes, nous attendaient, pour nous offrir de gros bouquets de roses, nous en jeter d'effeuillées au visage, comme on en jette au nez des Rois, le beau jour de leur sacre, dont le nébuleux lendemain voit souvent naître des épines pour l'un et pour les autres. La jeunesse nous précéda, en dansant devant nous

au bruit de divers instrumens, tout le long d'une rue jonchée de feuilles d'orangers, ornée d'arcs de triomphe et de festons de fleurs, jusqu'à la porte de l'église, où la musique ayant cessé, le prieur monta dans la chaire, remercia les indiens de leur réception, et accorda des indulgences à tous ceux qui visiteraient, le dimanche suivant, la chapelle de St.-Philippe, où il y a un tronc pour les offrandes.

Nous quittons l'autel pour la table, et l'on nous sert vingt mets, arrosés tour-à-tour du bon vin de Xerès, que l'excellent supérieur avait fait apporter exprès pour nous. Déjeûnez bien, nous disait-il souvent, car vous dînerez mal, et ce sera à l'ombre... Le mot de cette énigme nous fut donné au monastère.

Mais nous partons pour nous y rendre, en cavalcade, au carillon des cloches, avec la même pompe, le même bruit qu'à notre entrée. A une portée de fusil de la ville royale, notre chef congédie les indiens, parce que la maison où nous devions être traités différemment n'était pas éloignée, et parce qu'il n'est pas permis de montrer dans la ville le faste qu'on étale à la campagne, où les prieurs des deux couvens ont le train de l'évêque, qui ne le souffre pas dans la cité (1).

Dès que l'escorte a tourné bride, le général, qu'accompagne son secrétaire, fait faire halte, former le cercle, comme le caporal qui transmet l'ordre, tire de sa poche un écrit, qui sentait l'ambre et aurait pu sentir le poivre, et nous donne lecture de ce qui suit :

« Comme il est avéré que les frères Cyrille de Renada, Thadéo de Borés, Thomé de Toledo, Chrisostôme d'Iju, Mathias d'Orunza et Policarpe

Varennas (le *de* ne manque qu'à moi seul), ont frauduleusement abandonné leur supérieur légitime, don Antonio Gingalès, sur le chemin des Philippines, et sont venus sans sa permission dans la province monastique de Chiapa-Royal, nous ne pouvons en consience les admettre parmi nos frères, qu'ils n'aient subi auparavant la punition de leur faute... *Pour quoi* nous ordonnons à don prieur qu'aussitôt qu'ils seront entrés dans le couvent, il ait à les y faire renfermer deux à deux, pendant trois jours, sans leur permettre d'en sortir, si ce n'est pour aller au réfectoire, où ils recevront à midi, le pain et l'eau que prescrit l'ordonnance, avec la *discipline*, à la volonté du prieur, laissant au reste à sa prudence le soin de leur santé ».

Signé, DON ALVAR.

Le voilà donc connu ce secret.... peu terrible; car excepté la discipline que je ne saurais digérer, le pain et l'eau sont *digérables* dans un carême de trois jours; et puis notre prieur, qui se porte si bien, ne voulant pas que notre mine soit la critique de la sienne, aura *soin de notre santé*.

Tel fut le commentaire qu'il fit lui-même sur l'arrêt qui réglait notre pénitence. Elle apaisera nos créoles, ajouta-t-il, ou ils feront semblant, du moins, d'en être satisfaits; et vous devez être certains d'obtenir par la suite un agréable avancement.

Nous voici dans le monastère, qui est aussi riche que vaste. Une partie des jacobins nous accueille avec joie, l'autre nous envisage de mauvais œil... Je ne fais point cette observation parce qu'il y avait deux borgnes parmi ces indigènes. On nous conduit dans nos cellules; et, un quart-d'heure après,

nous sommes amenés au réfectoire. Là, le prieur donne lecture à tous de la sentence, et la majorité des voix, où il mêle la sienne, qui en vaut quatre, nous épargne la discipline. Mais la cloche du dîner sonne, tous les religieux disent leur *Benedicite*, se mettent promptement à table, et nous autres Jonas des Philippines, comme nous appellent déjà quelques créoles, par allusion au prophète qui jeûna autrefois dans le ventre d'une baleine, nous sommes obligés de nous asseoir sur le carreau, à la manière des tailleurs, et d'accepter un pain, avec un pot d'eau claire, pour tout potage, dont nous buvons gaîment après deux amples déjeûners, sans compter ce qui doit les suivre.

Il est bon d'observer que nous avions auprès de nous un compagnon de pénitence, jacobin, né à Chiapa, qui éprouvait ce léger châtiment pour certaine correspondance avec une religieuse : il nous regardait d'un œil sombre, et murmurait en mangeant son pain sec : *Des Jonas désobéissans*. *Le facit indignatio nato* me revint en mémoire, et je détachai tout haut ces hexamètres :

Si monialis amor te turpia scribere fecit,
Ecce tibi gelidæ præbent medicamina limphæ.

Notre amoureux n'entendait pas la langue de Tibulle, car il me répondit en espagnol, d'aller prendre moi-même *médecine* avec une *nymphe* ; mais d'autres moines castillans, le père cellerier entr'autres, comprenant ce latin, bon ou mauvais, retinrent le distique, qui fit fortune ; tant une ombre d'instruction est rare en ce pays, même parmi les hommes dont la science doit éclairer le zèle !

Rentrés dans nos cellules, chambres qui, comme on sait, ne sont pas grandes, nous y reçûmes la visite

de tous les moines espagnols : ils étaient *à la queue* pour nous demander des nouvelles du cher pays, dont je ne disais rien, par une assez bonne raison ; mais je leur parlais de Cayenne où j'avais voyagé dans ma jeunesse *pour ma santé*; et ils ne savaient pas combien cette île est insalubre. D'ailleurs nul ne venait nous voir sans être muni de *l'amphore*; on se divertissait au lieu de raisonner. Ces trois jours de prison, que nous passâmes au surplus dans un repos canonical, sans aller à matines, furent pour nous comme trois jours passés à la cour du roi de Cocagne.

CHAPITRE II.

Je redeviens Maître d'école. — Le Gentillâtre.

Or le distique improvisé fut rapporté au bienveillant prieur, qui le cita au bon provincial, qui en fit part au vieil inquisiteur, qui vint le lire au noble évêque, lequel m'ayant fait appeler auprès de lui, s'entretint avec moi d'instruction publique : nous parlâmes latin ; et, franchement je vis, à certains solécismes, que j'étais, sur ce point, plus ferré que son éminence. Quoi qu'il en soit, elle daigna m'assurer sa protection, et me donner l'expectative d'un honnête vicariat.

En attendant, don Théotime me pria d'agréer l'emploi d'instituteur des enfans que les habitans de Chiapa envoyaient à leurs frais apprendre dans notre couvent la grammaire espagnole et la langue latine; instruction d'un grand rapport pour la caisse des jacobins : cette place pénible et *inavantageuse* ne me souriait guère ; j'en avais déjà exercé

une presque semblable à la Guyane, avec beaucoup de peine et très-peu de profit; mais il fallait continuer d'être agréable à notre chef; et j'acceptai l'emploi, en m'adjoignant don Chrisostôme, le plus instruit de mes cinq compagnons, après don Cyrillos, qui dédaignait tout emploi subalterne.

Vingt mois de résidence à Chiapa-Royal et dans ses environs, devaient me procurer des notions exactes sur la province dite de Chiapa, mais qui en renferme deux autres, celles de Zoques et de Seldales : ces notes détaillées rentrent dans les matériaux qui m'aideront à composer la *Description générale de l'Amérique* soumise naguère à l'Espagne. Ne sortant plus de mon itinéraire, parce que cet ouvrage excéderait mon plan, m'éloignerait d'un but philosophique, et pourrait nuire à l'intérêt de mon autre tableau, je ne décrirai point ici ces trois provinces ou intendances; je dirai même peu de chose de la ville où je fus trop long-temps pédagogue (2), attendu qu'elle n'offre rien de remarquable.

On y peut remarquer pourtant, ce qui n'est rien, les gentilshommes, dont l'ignorance, l'air capable, l'orgueil, la fanfaronnerie, sont passés en proverbe dans la province. Presque tous, les plus gueux comme les plus aisés, car l'opulence est rare à Chiapa-Royal, veulent descendre, ainsi qu'à Mexico, des premiers conquérans, voire même, des ducs d'Espagne; et leur langage, leurs mœurs, leur esprit et leurs goûts sont plus communs et plus grossiers que ceux des indiens.

Les premières familles portent aussi les noms de Cortez, de Solis, de Velasco, de Zerna, de Mendose; et ceci me rappelle qu'en Amérique personne n'a daigné ou osé prendre le grand nom du

gênois Christophe : c'était bien assez, il est vrai, qu'un Améric Vespuce lui dérobât la gloire de nommer un monde nouveau qu'il avait inventé ; mais si la liberté renaît, triomphe en Amérique, je crois que la reconnaissance la nommera enfin la *Colombine*. M......, en parlant du deuxième voyage d'un mortel créateur, fit cet alexandrin :

Il sort de son cachot pour agrandir le monde.

Je n'ai pas rencontré dans cette ville un homme instruit ou croyant l'être, qui sût parler français tant soit peu purement ; et cette langue est pourtant aujourd'hui, plus que jamais, la langue universelle. Ceux qui l'entendent s'étonnaient de mon aisance à la parler et de la pureté de mon accent ; ils demeuraient persuadés que j'avais habité la France, et ne se trompaient guère.

On ne me permettait d'instruire que des enfans de nobles. Un de ces gentillâtres, le seigneur don Thomas de Velasco, assez riche, mais très-avare et non moins ridicule, m'invita un jour à dîner dans son palais, qui ne serait pas même une maison bourgeoise au faubourg St.-Marceau. Il croyait, pour l'avoir entendu dire, que j'avais résidé chez le premier peuple du globe, et il me demanda, très-sérieusement, si le soleil, la lune et les étoiles étaient en France, de la même couleur qu'à Chiapa-Royal ; si les français marchaient pieds-nus, comme les indiens ; si l'on sacrifiait en France les prisonniers de guerre, comme autrefois les païens le faisaient à Mexico, (ici je fus tenté de lui en répondre que de tels sacrifices n'avait lieu aujourd'hui qu'en Angleterre ;) si les françaises portaient leurs enfans dans leur sein plus long-temps que les espagnoles ; si les amans de celles-ci n'étaient pas plus galans que ceux des autres(3). Je passe

sub silentio cinquante impertinences d'une pareille force, pour arriver à la dernière : il essuie ses moustaches, rince sa bouche, nétoie ses dents, et me dit d'un air vain : Trouverait-on en France un ragoût aussi délicat que celui-ci ? Et il m'a régalé, pour mets unique, d'un plat de féverolles assaisonnées de poivre et d'ail !

Nota benè. La *gentilhommerie* est jalouse de sa noblesse, mais plus encore de son *maritalisme* ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit souvent vulcanisée par la *frocarderie*.

Celle-ci se compose de jacobins, et de franciscains, chez lesquels plus d'un nouveau jésuite s'est impatronisé.

Pour obtenir plutôt une petite cure, je m'étais perfectionné secrètement dans la théologie ; je soutins plusieurs thèses publiquement contre un jésuite déguisé, qui aurait pu briller à la Sorbonne beaucoup mieux que l'ex-avocat, mais qui n'avait pas la parole quand il fallait improviser.

Notre dernière thèse fut soutenue en espagnol, dans notre église, et en présence d'un nombreux auditoire, composé de l'évêque, de nos supérieurs, des officiers civils, de bourgeois, de dames, de nobles et de moines des deux couvens : cette thèse roula sur la naissance de la Vierge-Marie ; que les jésuites avec leur Suarez, les Cordeliers et les Scotistes prétendent être née exempte du péché de nos premiers parens ; opinion qui n'est pas celle de St.-Thomas d'Aquin, cet ange de l'école.

Quand mon antagoniste, le plus savant des franciscains ou cordeliers, eut achevé sa dissertation, qu'il lut péniblement et froidement, quoique fort bonne, et qui fut applaudie très-vivement,

par les jésuites, très-machinalement par le reste de l'assemblée, qu'entraînaient les *ignaciens*, je m'élançai à mon tour dans la chaire, où m'imaginant être encore à la tribune de la Convention, je soutins, d'abondance, avec le prestige du geste et d'une voix sonore, je soutins, moi, avec tous les thomistes, que la Sainte-Vierge était née dans le péché originel, comme tous les enfans du premier homme et toute leur postérité. Ce texte n'était pas fécond, et je parlais d'ailleurs contre mon propre sentiment; mais je connaissais les ressources de l'art *sorbonnical*, et je semai de fleurs le champ le plus aride. Je sus éblouir pour convaincre. N'étant pas très-modeste, j'avouerai que jamais je n'avais obtenu un succès plus brillant: les jésuites frappaient du pied, gesticulaient et se bouchaient ensuite les oreilles, pour échapper au bruit qui ravissait les miennes.

Cependant le premier des franciscains, vieux, mais terrible inquisiteur, se levant tout-à-coup, ramena le silence. — On ne peut soutenir, s'écria-t-il, de telles propositions, que dans les pays hérétiques, comme la Prusse, l'Angleterre, et aujourd'hui la France.... — Mon frère, dit en l'interrompant don Théotime, l'autorité de St.-Thomas, de toute son école, vaut bien celle de Suarez.... — J'ai, contre St.-Thomas, St.-Jérôme, deux papes et un million de jésuites. — Nous avons pour nous trente papes et les thomistes, qui n'ont pas éprouvé ni encouru le sort des *autres*... Ils renaîtront. — Peut-être.

Je n'avais pas quitté encore la tribune sacrée: voulant terminer la dispute, sentant aussi trop bien où l'assertion du jésuite inquisiteur pouvait aller un jour à mon égard, je fis un signe à mon prieur, et débitai, *ex-abrupto*, en flexible avocat, une

thèse contraire à celle qui venait d'obtenir tant d'accueil; je *palinodiai* tout mon premier discours, j'en fis un autre si pompeux et si fleuri encore, parce que le nouveau sujet, éminemment inspirateur, devenait bien plus favorable à des mouvemens oratoires, qu'on m'honora d'une triple bordée d'applaudissemens unanimes : l'évêque, don Alvar, don Théotime, l'inquisiteur lui-même m'accablèrent de complimens, et tous nos jacobins sourirent d'un air de triomphe, en regardant les cordeliers.

Après un tel succès, resterai-je maître d'école?.. Nos bons supérieurs voulurent me faire obtenir un emploi de prédicateur *officiel* dans la paroisse épiscopale du gouverneur et des autres autorités; mais ils furent barrés par une effroyable cabale, où trempèrent bientôt tous les moines, jusqu'à nos frères; je n'eus pas même l'avantage de reparaître dans la chaire du moutier de St.-Dominique, dont les sermoneurs ordinaires étaient, avant la thèse, souvent indisposés; mais elles les avaient guéris de toute espèce d'enrouement. Ainsi, par le moyen qui devait m'approcher de la petite cure, je la vis s'éloigner de ma pieuse ambition; et, dans mon zèle apostolique, j'en éprouvai d'autant plus de regret, que la moindre, dans ce pays, vaut la meilleure de l'Espagne, que celle d'une ville vaut même certain évêché, et que... je demeurais maître d'école.

CHAPITRE III.

Les Femmes insurgées — Une veuve Créole.

La plus grande partie du revenu de l'évêque de Chiapa provient des nombreuses offrandes qu'il perçoit dans les bourgs et les villages, où il va, une

fois l'année, faire récolte, c'est-à-dire, donner la confirmation aux enfans indiens : il donne et il reçoit; chaque petit soufflet lui vaut un cierge, pesant jusqu'à six livres, avec deux aunes de ruban, garni du haut en bas de réales ou d'escalins : les villageois mettent beacoup de vanité dans ces pieux tributs.

Don Bernard de Salas, l'un des prédécesseurs de l'évêque actuel, que je ne nomme pas, n'ayant pu louer sa science, recueillait dans cette moisson, jusqu'à seize cents piastres, en offrandes sonores, et sans compter les rubans à paillettes, ni les présens des confréries.

Ce prélat, un peu semblable aux nôtres, aimait fort les richesses; mais il avait de bonnes mœurs, il s'appliquait à réformer les désordres de son troupeau; et il lui en coûta la vie.

Les dames et les demoiselles de Chiapa-Royal, croyaient, à cette époque, être sujettes à des faiblesses d'estomac, si fortes, si cruelles, qu'il leur était tout-à-fait impossible d'assister aux offices, ni d'entendre une messe basse, sans prendre un petit verre de chocolat et sans manger un peu de confiture pour les fortifier. A cet effet, leurs esclaves avaient coutume de leur porter ce reconfort au milieu de la messe ou du sermon, ce qui ne pouvait avoir lieu sans causer dans l'église quelque confusion, sans interrompre à chaque instant le célébrant ou le prédicateur.

Voulant remédier à cet abus par des voies de douceur, l'évêque don Bernard exhorta plusieurs fois ces dames vaporeuses à s'abstenir de leur collation; mais la défense augmentant le plaisir, la désobéissance alla jusqu'à l'audace, et le prélat se vit forcé de faire placarder à la porte de son église

une ex-communication contre toute personne qui viendrait y boire ou manger pendant le service divin.

Cette rigoureuse mesure choqua extrêmement toutes les femmes, dont l'estomac était si faible, particulièrement les demoiselles, et une députation du sexe révolté alla déclarer aux chanoines que si son éminence ne révoquait son excommunication, et ne leur permettait de porter du soulagement à leurs faiblesses, elles étaient bien résolues à déserter la cathédrale, seule paroisse de la ville.

Ces bons prêtres, épouvantés d'un dépit qui les priverait de plus d'un bénéfice au profit des religieux, alléguèrent à don Bernard la mode du pays, la faiblesse des femmes et de leur estomac, l'aversion qu'elles auraient pour leur évêque, et le danger d'une mutinerie. « Ma vie n'est rien, leur répond-il, au prix de la gloire de Dieu et de celle de sa maison ; je saurai remplir mon devoir. »

Comme le sexe faible vit que son éminence s'obstinait dans une rigueur impolitique, mais pieuse, il s'entêta dans une résistance ferme, mais condamnable ; et l'église, malgré la fulmination, devint de plus en plus un café ou un restaurant. De tels excès forcèrent don Bernard d'ordonner aux chanoines d'enlever aux servantes les vases dans lesquels elles portaient du chocolat à leurs maîtresses ; mais celles-ci avaient leurs défenseurs, qui osèrent tirer l'épée contre des prêtres.

Bientôt les friandes rebelles, ne voulant pas se contenter, dans une église, du pain de la parole, abandonnèrent en effet la cathédrale, pour aller entendre la messe et le sermon, avec leurs sigisbés, dans les couvens où les moines les laissaient vivre à leur manière, ne les prêchant qu'à l'amiable sur

cette indisposition gastronomique, qui les enrichissait aux dépens des chanoines. Alors l'évêque se fâcha contre des jacobins si doux, des franciscains si mielleux, et fit publier un autre ordre *fulminatoire*, par lequel il était enjoint à tous les habitans de Chiapa de venir à la cathédrale; mais au lieu d'obéir, les femmes s'enfermèrent pendant un mois dans leurs maisons, s'y livrant à leur aise à toutes les douceurs dont un prélat rigide prétendait les sévrer.

Don Bernard, sur ces entrefaites, se vit atteint d'une épouvantable colique : on appela les médecins; ils déclarèrent qu'il avait pris un poison violent. Victime de son zèle, le digne prêtre pardonna aux cruels auteurs de sa mort, et pria Dieu de la leur pardonner aussi.

Certaine demoiselle, ayant des liaisons très-familières avec un page de l'évêque, fut soupçonnée d'avoir engagé le jeune homme à lui donner une tasse de chocolat empoisonné. Des magistrats intègres eussent fait faire à ce sujet une information; mais la demoiselle était riche, et ils n'aimaient pas l'éminence. Peu de femmes plaignirent sa destinée; la plupart osaient dire que, puisqu'il avait témoigné une si grande aversion pour le chocolat qu'on buvait dans son église, celui qu'il avait pris dans sa maison n'avait pas dû s'accommoder à son tempérament.

Sa tragique aventure, dont tant de gens avaient pu rire, fit naître ce proverbe :(4) *Gardez-vous bien du chocolat de la Royale!* Je n'osais moi-même goûter de celui qui m'était offert, à moins d'être assuré de la vertu des dames qui m'invitaient à en prendre chez elles, ou qui m'en envoyaient. Comme elles sont, en général, fort adonnées à leurs plaisirs, elles pêchent souvent, avec de jolis

hameçons, les cœurs qu'elles convoitent ; mais si le vôtre est rebelle ou volage, prenez garde à la tasse de chocolat ou à la boîte de conserve !

Une veuve créole, qui venait quelquefois s'amender à mon tribunal et avait mis son fils à mon école, m'adressait par honnêteté de pareilles douceurs, et jamais je n'en éprouvai de souvenirs amers. Riche, d'une humeur enjouée, elle avait eu quinze ans, un lustre avant la prise de la Bastille ; ce qui lui procurait au moins la quarantaine, qu'elle n'acceptait pas. Elle eut un jour la complaisance de m'envoyer un singulier cadeau enveloppé dans un madras, qui contenait en outre des jasmins et des roses : je délie le mouchoir, et crois trouver parmi les fleurs un large pot de confitures ; mais je ne vois qu'un gros melon, sur lequel on avait gravé, avec la pointe d'un couteau, un cœur transpercé de deux flèches : on devine aisément l'intention du cœur qui vous en adresse un semblable.

Pour me montrer à l'avenir plus circonspect aux yeux de cette douairière, je lui renvoie le don réfrigérant, avec ces mots tracés auprès du cœur. *Un fruit si froid me glacerait.* Ma résolution et ma réponse, grâce à une indiscrétion de Chrisostôme, coururent bientôt dans la ville ; ce qui excita tellement le courroux de ma veuve, qu'elle m'ôta son fils et sa pratique, et promit en plusieurs rencontres de me jouer un tour de Chiapa.

Je me tins sur mes gardes, pendant le peu de temps qu'il me fallut passer encore dans ce pays malencontreux. Nous avions, il est vrai, des places, mais point de bénéfices, c'est-à-dire, jamais de cures. Si le petit frère Cyrille, assez joli garçon, en escamota une, c'est qu'il était fort bien avec une jeune dévote, qui n'était pas très-mal avec son

éminence. Pour les autres, voici leurs charges : J'étais éducateur ou plutôt magister ; Chrisostôme sous-maître et correcteur ; Thadéo chef du jardinage ; Thomé chef du cellier ; Mathias chef de la marmite. Tous ces emplois rapportaient plus ou moins ; mais si l'ambition domine dans les cours avec audace, elle règne dans les couvens avec fureur.

L'ennui, a dit Walpole, est le malheur des gens heureux. J'étais un malheureux instituteur, et je m'ennuyais comme un roi. Correspondant par chiffres avec les citoyens de Mexico, sous le couvert du bon prieur, je recevais, tous les trois mois, quelques nouvelles presque insignifiantes, qui me laissaient peu d'espérance de me revoir un jour dans cette capitale. Quant à la ville où mon individu végétait tristement depuis vingt mois, j'y trouvais mille gentilshommes contre un penseur, et parmi nos religieux, vingt moines pour un homme. Il résultait de ma position, que les fatigues d'un métier le plus utile et le moins profitable, que la monotonie de loisirs plus que fatigans, que la jalousie tracassière de nos moines créoles, que la vanité des promesses de monseigneur, et tant soit peu la crainte des menaces de notre veuve, auraient fini par me jeter dans la consomption, si enfin la protection de Don Alvar et du prieur ne m'eût offert le choix entre deux forts vicariats : acceptons, en attendant mieux.

Ils sont bien éloignés de notre monastère ; l'un des deux me séparrera de mes vénérables amis, de cinq à six bons camarades ; mais, en revanche il va me tenir loin des curieux, des sots, des envieux, qui, au couvent, comme à la ville, sont toujours en majorité : d'ailleurs, depuis long-temps, la fortune a juré de me faire voir du pays.

J'ai obtenu pour Chrisostôme, une des deux places

vacantes, qu'un autre évêque met à la disposition de nos chers protecteurs; nous avons fait notre valise, reçu la bénédiction du vertueux provincial, embrassé le franc Théotime, salué la froide éminence, dit adieu aux chefs de cuisine, de jardinage et de sommellerie, en leur recommandant les vrais principes; et, munis d'une bourse qui en renferme d'autres, nantis de bonnes lettres qui vantent nos vertus, nous partons, cette fois, sans tambours ni trompettes, pour Guatimala.

CHAPITRE IV.

Nouveau voyage. — Le Goître.

Si nous n'avions pas de musique en partant de la ville noble sur nos fringantes mules, nous n'en fûmes pas moins accompagnés, au point du jour, par le bruit des trois seules pièces d'artillerie qu'elle possède; mais cette salve de canon n'annonçait que la fête du gouverneur provincial.

Je reprends mon itinéraire. Théopisca, où nous descendîmes le soir chez le vicaire mon collègue, religieux créole, est une ville d'Indiens agréablement située, presqu'aussi étendue que celle où Boniface renia le jacobinisme, en jetant le froc aux orties pour une rose sans épines, mais un peu effeuillée. Le saint homme qui nous reçut, détestait notre chef et ne nous aimait guère: il ne laissa pas néanmoins de nous régaler en amis, connaissant le pouvoir que j'avais auprès du prieur; il voulut même nous conduire le lendemain jusqu'à Comitlano, couvent de franciscaines, chez lesquelles nous déjeûnâmes très-largement.

A Izquintenango, jolie ville indienne, fort commerçante, nous logeâmes chez un curé, nommé frère Pacôme, vieil espagnol, petit de taille, mais assez grand dans sa façon de vivre : il nous traita en chair et en poisson, comme si nous eussions été des Milon, des Gargantua. Les prêtres et les moines de ce pays sont plus savans dans la science d'Epicure, que dans celle de Saint-Jérôme. Il faisait tellement profession de pauvreté, qu'il n'avait pu encore, après neuf années de travaux apostoliques dans cette cure, amasser que dix mille piastres, qu'il avait envoyées à la Cour de Madrid, pour obtenir un modeste évêché.

Nous employâmes quatre jours à traverser, avec des guides, les monts d'Ocuchumatlana, logeant sous le chaume indien en de pauvres villages, excepté dans celui qu'on appelle Cantla. Tous ces Américains nous accueillaient civilement, même avec cordialité, en nous offrant des vivres, qui sont payés par une note de dépense qu'écrit le voyageur sur leur registre ; mais, ne voulant point abuser d'une loi arbitraire et tyrannique, si l'on peut s'exprimer ainsi sans faire un pléonasme, nous les obligions d'accepter, indépendamment de la note, une gratification. Ces pauvres Indiens sont forcés, comme je l'ai dit en parlant d'une autre province, par un ordre des magistrats et des évêques, à ces lourdes avances, que ne rembourse pas toujours le régidor fiscal ; et la plupart de ces Américains n'ont cependant qu'un médiocre champ de blé ou de maïs pour nourrir leur famille pendant toute l'année.

Arrivés à Cantla, nous fûmes hébergés par des religieux de la Merci, à qui appartient ce village. Ils n'auraient pu y subsister, tant il est misérable, sans une image de la Vierge dont il récitent les

miracles, ce qui leur attire souvent beaucoup de monde et leur procure des aumônes contre des indulgences. L'église est richement ornée, surtout le maître-autel où est la statue virginale dans un tabernacle d'argent, voilée de six rideaux brodés de perles et garnis de dentelle du plus haut prix : l'image est couronnée d'un diadême en or tout incrusté de pierres précieuses ; seize lampes d'argent pendent devant l'autel ; et je ne compte pas les chandeliers, les encensoirs, les soleils, les calices, soit en argent, soit en vermeil, ni tous les autres ornemens d'une égale richesse ; de sorte que ces monts cachent un grand trésor.

Quoiqu'ils ne soient pas de notre ordre, les quatre moines qui composent ce monastère nous reçurent fort bien, et, tout le long du jour, ne firent autre chose, sans doute par reconnaissance, que de nous conter les prodiges de l'image miraculeuse.

Nous mangeâmes, à Chaütla, dernier village de cette suite de montagnes, des raisins excellens, crûs sur des treilles ; ce qui nous fit juger que si l'on voulait cultiver dans ce pays la plante qui produit le fruit défendu aux Anglais, elle rendrait d'aussi bon vin que celui de Madère. Les villageois transportent ce raisin à Guatimala, éloigné de quarante lieues : on l'achète par rareté comme par excellence ; car depuis Tlascala jusqu'à la ville indigotière, il n'y en a pas d'aussi bon. Vive Noé! disait mon camarade, qui avait tellement rempli ses poches de ce doux fruit, qu'en le foulant au trot, il fit du vin pendant une heure ou deux.

Sacapula, bourgade où nous avons un couvent de notre ordre, est dans une vallée aussi riante que fertile. Le prieur espagnol nous reçut sous une

tonnelle, au bord d'un grand ruisseau qui, à dix lieues de là, devient une crique ou rivière. Nous reculâmes, malgré nous, à l'aspect de ce moine, avec une espèce d'horreur, en voyant une loupe qui couvrait toute sa poitrine du menton jusqu'à la ceinture, de manière qu'il ne pouvait baisser la tête. Il nous dit, après le souper, que cette infirmité lui était survenue depuis quinze ans, pour avoir bu de l'eau de la rivière, et nous venions d'en boire..... c'est-à-dire dans le potage. Il ajouta que cette eau n'agissait ainsi que sur ceux qui la buvaient froide; mais nous bûmes de fort bon vin (5), en plaignant ce pauvre homme, qui du reste est très-avenant.

Nous vîmes, en effet, que beaucoup d'Indiens de ce canton étaient chargés de ces énormes goîtres. Par la barbe de Saint-Antoine, me dit don Chrisostome, j'aimerais cent fois mieux être bossu!

Logés, le lendemain, dans le bourg de Suchanpec, chez un riche marchand de cacao, nous apprîmes de lui que cette denrée y abonde, ainsi que le sel et les dattes, qui égalent au moins celles de Barbarie.

Saint-André, grand village au milieu d'une plaine, a quantité de fermes où l'on élève du bétail, où l'on recueille du froment, de superbe coton, de l'indigo, des fruits. Tous ces pays, en général, malgré le despotisme, *jettent un beau coton*; mais ce n'est pas pour ceux qui le cultivent.

La superstition, sœur de la tyrannie et sa servante, n'y prospère pas moins. Comme nous gravissions une haute montagne, dont le chemin, escarpé, raboteux, environné de précipices, mène à Sacualpa, la mule de louage que je montais pour ménager la mienne, se mit tout à coup à ruer, à se cabrer, à

sauter et à se lancer hors du chemin, sur le bord d'un abîme, dans lequel je serais encore, si un manglier protecteur ne m'en eût préservé, en arrêtant l'aveugle fureur de la bête.

Nos guides indiens se mirent aussitôt à crier : C'est un saint! miracle! c'est un saint! Et ils criaient si fort, qu'on eût dit qu'ils voulaient se faire entendre jusqu'à Rome, pour m'y faire canoniser.

CHAPITRE V.

L'auteur Saint malgré lui. — Des Oies.

Me voyant quitte pour la peur d'un si effroyable danger, Chrisostôme riait, tout en m'aidant à remonter sur mon palefroi ordinaire : ses ris et ma colère, fort indignées d'un saint, n'empêchaient pas les guides et quelques autres indiens qui allaient à Sacualpa, de pousser de nouveau des cris assourdissans. Je ris bientôt moi-même ; mais je leur dis ensuite : « Mes enfans, si j'avais l'honneur d'être ce que vous dites, me serais-je emporté jusqu'à vous menacer de ce rotin, pour m'avoir donné une mule récalcitrante, qui m'aurait envoyé dans l'autre monde, sans cet arbre qui m'a sauvé par hasard et non par miracle, bien que la Providence, arbitre du hasard, ait fait pour moi ce qu'elle aurait fait pour tout autre? » (6)

Ni la colère, ni les ris, ni la raison ne purent leur ôter la folle opinion de ma prétendue sainteté, parce que des pasteurs, peu dignes de leur ministère, leur avaient dit que le courroux d'un prêtre était comme le souffle de la divinité : ils

voulurent en conséquence se mettre à genoux devant moi ; ce que j'eus peine à empêcher, en leur disant qu'on ne devait s'humilier ainsi que devant Dieu.

On s'expliqua enfin sur la cause de cette scène : ils avouèrent que l'animal quinteux n'était pas de leur connaissance, et qu'on le leur avait prêté, sans les avoir avertis de sa fougue, ni prévenus de ses caprices. Ils persistèrent, au surplus, dans leur entêtement de mule, à vouloir béatifier un malheureux pécheur.

En abordant Sacualpa, où les gens qui nous précédaient avaient déjà semé le bruit qu'un saint allait paraître, nous vîmes beaucoup d'indiens accourir au devant de nous, criant *au saint*, comme nos guides, se mettant à genoux, en dépit de ma volonté, puis me baisant les mains, se relevant et courant dans les rues pour crier au miracle. Tant de simplicité me fâchait fort ; mais, plus ils me voyaient refuser un honneur si rare de nos jours, plus ils m'en croyaient digne et s'efforçaient de m'affubler d'une auréole usurpatrice.

Nous étions arrivés devant l'église, desservie par notre ordre : je me sauvai au presbytère, pour demander asile au curé espagnol contre la gloire qui me persécutait. Il connaissait déjà mon aventure ; il en rit aux éclats avec don Chrisostôme ; ce qui me fit penser à ces prêtres romains, qui ne pouvaient se rencontrer sans rire. — J'espère, dis-je à ce pasteur, que vous me cacherez ici jusqu'à demain : nous partirons avant le jour, puisque nous ne pouvons paisiblement poursuivre notre route. — Très-volontiers, mon frère ; mais demeurez-y plus longtems, reposez-vous pendant une semaine : on viendra vous baiser les mains, et vous recevrez des présens. — Quoi ! vous imaginez que j'aurais

le front, l'impudence de commettre une escroquerie si revoltante? —*Elle est utile:* nous devons recevoir tous les honneurs que les indiens nous décernent, parce que, mon cher frère, tant que nous passerons pour des saints parmi eux, nous serons toujours en état de les gouverner aisément, de disposer de leurs personnes et de leurs biens... — Ces maximes, sans doute, sont pratiquées trop généralement depuis l'invention *utile* du premier capuchon; mais je serais un sycophante, si j'osais porter à ce point la fourberie et l'imposture.—Je n'ajoute qu'un mot: Telle est la volonté, la politique de nos chefs; morale ou non, il faut s'y conformer.

La prudence me défendait de trop fronder une politique pareille: je me rendis d'un air persuadé, ne connaissant pas l'homme contre lequel j'aurais pu engager une lutte victorieuse; mais je dis, en moi-même, ce curé là, je crois, n'est pas *le bon pasteur.*

Pendant que nous étions à table, où il me parut aussi vain que peu instruit, sa mulâtresse vint lui dire que tous les indiens de la paroisse se rendaient à l'église, pour voir le saint qui avait opéré un miracle sur la montagne.

En conséquence, même avant le dessert, l'Amphytrion se lève et dit: Allons, mes frères! Aussitôt, bon comédien, il prend un air modeste, Chrisostôme un air grave, et moi un air embarrassé, trop naturel à mon singulier rôle. Nous quittons la salle à manger, traversons le jardin, arrivons à la sacristie, pénétrons dans le temple et nous asseyons dans le chœur, moi dans le fauteuil curial, comme pour le sanctifier. J'étais jadis représentant d'un peuple qui a souvent fait des prodiges,

et aujourd'hui, je représente un saint qui ne fit jamais de miracles.

Le silence régnait parmi les indiens; un coup-d'œil du curé, sournoisement desposte, avait suffi pour l'imposer : la grille du chœur est ouverte; hommes, femmes, enfans défilent quatre à quatre, se mettent à genoux devant le saint postiche, pour recevoir sa bénédiction, qu'il leur donne de bien bon cœur; puis voilà les offrandes : quelques réales, beaucoup d'œufs, du miel, des fruits, des poules, des oies, des coqs-d'inde..... Que d'oies surtout! En ce moment, je vis sourire malgré lui notre confrère, parce qu'il savait bien qu'à mon départ, je lui laisserais tous ces dons et ces dindons.

Je possédais assez les différens jargons de la Nouvelle-Espagne, pour répondre à ses bonnes gens; mais n'osant leur mentir de bouche, je priai le pasteur de les haranguer à ma place, et ne le priai pas long-temps, car il craignait de mon embarras redoublé, un *détrompement* onéreux : « Quel bonheur pour vous, leur dit-il, que l'arrivée inattendue de ce saint personnage dans *notre* bourg! c'est un envoyé du Seigneur, qui, *en passant*, répandra sur *nos* terres la manne d'Israël..... S'il ne dit rien, *vous l'entendez*..... c'est qu'un excès de satifaction pour.... la reconnaissance dont...la diversité de vos offrandes qui... Allez mes enfans, et persévérez dans le bien. »

On voit que si notre curé sermone sur ce ton, il débute assez bien, ânonne ensuite, mais ne finit pas mal.

Grâce au ciel, la farce est jouée; le parterre; qui l'est aussi, se promet qu'il y reviendra, les trois acteurs remontent à leur loge, où le Frontin ordonne à la soubrette, que le succès enchante aussi, de préparer une partie de la recette pour

un souper archi-épiscopal ; et il a eu lieu aux dépens de celui qui paie et le pape et le moine, et l'empereur et le soldat.

CHAPITRE VI.

Un Désappointement. — Les Jacobins meûniers.

Moins timorés, un peu plus moines, si nous eussions cédé aux prières d'un hôte à qui notre visite ne coûtait guère, nous aurions passé la huitaine dans sa maison, pour redonner dans son église une mauvaise comédie qui aurait augmenté sa basse-cour : il était assez riche, n'ayant d'ailleurs pas de vicaire qui partageât son casuel. A propos, si c'était chez ce prêtre spéculateur.... ?

—Mon capitaine, vous n'avez pas de lieutenant, et la compagnie est nombreuse : or, comme un général nous mande à Guatimala pour nous donner deux lieutenances aux environs de cette ville, vous pourriez bien avoir incessamment un thaumaturge pour adjoint... — Non, non, je n'ai pas besoin d'aide ; mon troupeau est docile ; et je suis, d'ailleurs, un berger aussi actif que vigilant. — Je m'en rapporte à vous... Cependant le saint prétendu n'aurait pas nui à la recette... — Un vicaire m'est inutile : je n'en ai jamais demandé ; n'en parlons plus. — Mon révérend, ne vous récriez pas je suis très-loin de désirer un tel emploi auprès de vous ; il me faudrait continuer un rôle que j'ai rempli par égard pour la politique de nos *augustes* chefs. En route, Chrisostôme... — Quoi ! vous ne restez pas au moins deux ou trois jours dans ma paroisse ? — Impossible, mon père. Je craindrais

trop, en outre, par un plus long séjour, que le saint malgré lui n'altérât tant soit peu l'ascendant du berger sur ses moutons; et voilà ce qu'il craint lui-même, pour l'avenir, en n'en voulant pas pour vicaire. — Allons, un jour; vous partirez demain. — Pas un instant. A cheval, Chrisostôme. — J'y suis, mon camarade. (Saluant le curé très-cavalièrement) adieu, digne pasteur; nous vous remercions du bon accueil et de la bonne chère que nous avons trouvés chez vous. —

Sacualpa, qu'on appelle aussi Zoyaba, est le plus grand et le plus beau de tous les bourgs qui dépendent du prieuré de Sacapula-le-Goîtreux. Les indiens, dans le premier, font un commerce de coton, de miel, de cire, et ont de grands troupeaux de chèvres. Avec un bon pasteur, ils seraient moins bigots et plus heureux.

Le village de Saint-Martin, à dix lieues de cette bourgade, recueille, comme ceux des environs, quantité de froment, de miel, de sucre; et ils fournissent au marché de Guatimala des cailles, des perdrix et des lapins. Le vicaire, quoique créole, nous reçut cependant avec fraternité. Ces desservans sont les esclaves des gros décimateurs; et don Joseph crut qu'on nous appelait dans ce pays pour succéder à deux de ces richards, dont les cures étaient vacantes : nous le désabusâmes le lendemain, avant le déjeûner, qui nous prouva que son erreur n'avait pas stimulé sa politesse.

Nous aurions pu facilement atteindre ce jour-là le terme de notre voyage; mais, la veille, notre hôte, l'ami des nouveaux saints, nous avait conseillé, malgré notre départ subit qui le contrariait, d'aller loger à Chimaltenango, grande et riche bourgade, dont la fameuse foire, tenant ce même jour,

offrait des combats de taureaux, des courses à cheval, des bals masqués, des spectacles profanes, des comédies pieuses, où accouraient en masse les Guatimalans. Tout ce fracas plaisait beaucoup à Chrisostôme; d'ailleurs, le curé espagnol de ladite bourgade méritait, nous dit l'autre, une visite, par son esprit, sa bienveillance, son affabilité. Nous eûmes donc, pour nous, la complaisance de nous écarter du chemin, et de faire trois fortes lieues par de rudes côteaux, afin d'assister à la foire et au festin, où le pasteur du lieu régalait ses confrères des villages environnans.

Mais nous voilà enfin à Chimaltenango : nous traversons la foule qu'y attire la fête; nous arrivons chez M. le curé. Il était à l'autel, en attendant la table : reçus par son aide-de-camp, nous apprenons de ce jeune indigène, qui nous accueille sèchement, malgré son bavardage, que don Luc Hildrago était bien né dans la Péninsule espagnole; mais qu'il avait été, dès sa jeunesse, élevé au Mexique, et qu'en prenant l'habit dans un couvent créole de Guatimala, il avait également pris l'esprit de ces religieux, c'est-à-dire, une aversion de janséniste pour tous ceux qui venaient d'Espagne; qu'il était, au surplus, grand ennemi de don Alvar et du prieur de cette ville, pour lequel nous avions des lettres, parce qu'il joignait à sa haine l'envie d'obtenir, par l'appui du *créolisme*, la place de l'un d'eux.

Ah! ah! est-ce que le curé, amateur de miracles, aurait voulu se moquer de ses frères ? . . . Il serait peu plaisant. . . .mais chut! on annonce Hildrago :

« Soyez les bien venus, Messieurs d'Espagne, » nous dit en nazillant, un petit homme jaune, sans dents, trapu, paré comme un devant d'autel, avec

besicles sur le nez. « Oui, oui, soyez les bien venus (et l'on n'offre pas une chaise), quoique vous ne veniez peut-être en ce pays que pour y supplanter les pauvres naturels, ces véritables ouvriers évangéliques, qui supportent le poids du jour, de la chaleur, quand nos fainéans d'étrangers bornent leur zèle à toucher le meilleur salaire. Hé, hé, un peu de patience, un jour viendra, qui mettra ordre à tout, et où chacun sera récompensé selon ses œuvres. A propos, l'un de vous a donc voulu se faire passer pour un saint dans le bourg de Sacualpa? Un saint! y en a-t-il parmi les espagnols?... Nous verrons, nous verrons si ce saint là réussira par ce moyen à trouver une bonne cure ou même à me souffler la mienne. *Soyez toujours les bien venus :* je traite aujourd'hui les curés du voisinage, ceux qui sont mes amis, dans cette salle : vous mangerez dans une de mes chambres. »

Quel désappointement (7)! Soyez le bien quitté, mon père, dis-je au bonhomme. Et songez bien, ajoute mon fier camarade, que nous vous férions repentir de vos injures, si nous ne respections la présence de vos lunettes, comme l'absence de vos dents.

Nous voici dans la rue, où le jeune vicaire, courant après nous, vient nous dire que l'humeur de son maître était déjà passée, et qu'il nous invitait à venir dîner à sa table. Dites-lui, répond Chrisostôme, que nous dînerons à l'auberge, pour notre argent, mieux que chez un curé *traiteur,* qui nous ferait payer notre repas par des sottises.

Et nous allâmes réellement dîner dans une hôtellerie, sur notre bourse, pour la première fois, depuis plus de quatre ans. Tel fut le tour que nous joua *frocalement* le moine de Sacualpa, pour n'avoir pas donné assez de soins à son garde-manger.

Un jour viendra, nous a dit Hildrago, qui mettra ordre à tout. Que signifie cette menace? S'agit-il, dans sa tête, du jugement dernier, ou d'une révolution? . . *Nous verrons bien.*

Mon compagnon, qui n'était pas celui de saint-Antoine, alla se consoler ensuite de la mésaventure à la comédie ambulante, tandis que je dormais. Je ne sais si le drame ou le mystère dura jusqu'au lever du jour; mais notre amateur ne revint qu'en ce moment, et nous partîmes aussitôt pour Guatimala.

A une lieue du bourg d'où nous sortions, est Xocotenango, long et joli village, rempli de maisons de plaisance, et orné d'une belle église. Suivant ce qu'on nous dit, pendant le déjeuner, il tient son nom du *Xocota*, délicieux fruit à noyau, ressemblant, pour la forme, à la prune de reine-claude; et il croît si abondamment dans ce canton, que celui qui tombe nourrit grand nombre de pourceaux, lesquels s'engraissent de ces prunes, comme nos porcs avec le gland, ou comme nos critiques avec de *bonnes œuvres*.

Ces maisons de campagne des riches espagnols forment presque une rue, très-sinueuse, du village à la ville: la route est sablonneuse, et borde une rivière médiocrement large, sur laquelle sont des moulins qui appartiennent à nos frères. Trois d'entre eux, toujours pris parmi les moins savans, y surveillent les nègres: les blancs sont les gardes-moulins, et les noirs sont les ânes; mais souvent ils pourraient changer de rôles sans qu'on s'en aperçût, hormis par la couleur. Si jamais, dis-je à Chrisostôme, nous devenons prélats, nous pourrons, sans figure, par la cabale, devenir d'évêques meûniers.

CHAPITRE VII.

L'indigestion de Beignets. — Je suis Curé.

Plus nous approchions de la ville, plus il semblait que les mornes et les côteaux se séparaient les uns des autres pour permettre à la vue de s'étendre dans la vallée, au milieu de laquelle s'élève la cité de Guatimala (8), où, *cavalièrement*, nous arrivâmes sur nos mules, le 20 frimaire an XV, jour de neige, peut-être, ou de gelée en France, et jour ici d'un beau soleil de mai.

Le superbe couvent! c'est un de ceux de notre congrégation : entrons dans ce saint lieu, où, jusqu'à nouvel ordre, les Espagnols dominent les Américains.

Bon accueil, presque général : don portier nous présente à don prieur, à qui nous présentons aussi et la lettre de don Alvar et celle de don Théotime : tous ces *dons* n'enrichissent guère celui qui les entend.

Comme don Saturnin, prieur de la première classe, allait passer l'après-dîner chez don prélat, il nous y emmène avec lui : son éminence, entourée de trois dames, nous reçoit cependant avec bonté, fait dresser nos instructions, vise notre *patente*, vérifie la collation de nos deux bénéfices, et nous invite à une autre collation, avec les trois jeunes dévotes, ou plutôt à un souper fin, car on y voit des petits pieds avant les confitures.

Mon collègue, ayant du chagrin, n'y fit pas grand honneur; et ce chagrin avait égalé sa surprise, comme la mienne, en se voyant précisément nommé vicaire de Sacualpa, sous ce moine

comédien dont la vanité, l'ignorance et l'avarice ne lui promettaient pas une heureuse *condition*. Il fallait prendre son parti, et il le prit en brave, lorsque je lui eus proposé discrètement, dans le salon épiscopal ce traité fraternel : Le premier de nous deux qui deviendra curé, demandera, par permutation l'autre pour son vicaire. D'ailleurs, ajouta-t-il tout bas, je saurai bien, en attendant, puisque mon chef a une mulâtresse, prendre une blanche ou une noire (car peu m'importe la couleur), pour avoir soin de mes rabats.

Et moi, j'étais promu au solide vicariat de Petapa, riche bourgade, à six lieues de la ville, et dont l'estimable pasteur n'avait, dit-on, d'autre défaut que de se livrer un peu trop à la molesse et à la sensualité.

Bref, après un repos d'une semaine, pendant lequel nos frères espagnols nous avaient festinés sept fois à la campagne, Chrisostôme partit, se dirigeant au nord, et moi je me portai vers l'occident, chacun suivant sa destinée, toujours naturelle pour lui et toujours bizarre pour moi.

Don Saturnin avait écrit d'avance à mon curé, que j'avais obtenu la faveur de nos matadors; je lui portais en outre, pour mériter la sienne, quelques petits présens bien savoureux, conformes à ses goûts, avec une douzaine de flacons d'Oporto et de Rota, pour lesquels il avait de l'inclination.

J'arrive, avant midi, auprès de Petapa, sur ma fidelle mule; j'entends sonner les cloches : est-ce pour moi ?.... Qui m'aurait reconnu ? et puis on ne sait pas l'heure où j'apparaîtrai. J'aborde au presbytère ; j'y suis reçu par une indienne assez triste ; je lui demande si don Barnabas est visible, et.... Quelle est ma surprise ! ce n'est pas pour moi que l'on sonne, car c'est pour lui ; mais on l'enterre...

Le pauvre homme était mort d'une indigestion (je ne plaisante pas,) d'une indigestion de beignets à l'orange (9.

Son sacristain-bedeau, jeune créole, paraît après les funérailles; je me fais reconnaître. Ensuite : Quel prêtre, mon ami, a présidé à l'inhumation? — Le curé de Mizco — Où est-il? — A cheval, sur la route de sa paroisse, où l'appelle un baptême. — L'église n'était point ouverte quand j'arrivai : où avez-vous fait inhumer votre pasteur? — Avec *les autres*, dans *le jardin béni*, comme, *avant de mourir*, il l'avait ordonné. — Le digne prêtre aimait l'égalité, et ne voulait pas que les morts, sans y songer, nuisissent aux vivans. — Ah! — Vous pleurez; c'est achever l'éloge. Pourquoi n'avez-vous pas envoyé un exprès à Monseigneur l'évêque et à don Saturnin, pour les instruire de cet événement? — C'est que,.. d'abord, je ne sais pas écrire... — Un créole, un bedeau, un sacristain! mais votre alcade? — Se trouvait à Amatitlan. — Le receveur? — A Pinola... — Le notaire? — A Zitaleco... — Le médecin? — Etait malade... — Greffier, maître d'école, etc., savent peut-être écrire? — Sans doute; mais... — D'abord on envoie un courrier qui sait parler; du moins, ou à défaut, sa femme; car enfin frère Barnabas, qui mourut d'indigestion... — En dix minutes? — N'aura pas été mis en terre sans avoir eu le temps de respirer : donc j'aurais eu celui de me nantir d'un pouvoir général... —

Et peut-être, pensai-je, de me voir même investir de la cure; mais,.. attendons.

— Toute notre justice était absente; ce n'est pas toujours un malheur... — Ah! ah! — Elle n'est revenue qu'hier au soir, pour mettre le scellé sur *tout*, que les frais mangeront; car vous saurez

qu'excepté notre bon alcade, ces seigneurs-là sont dévorans. Mais ce qui m'a seul décidé à ne pas envoyer d'exprès à nos supérieurs, c'est que j'avais dessein de leur porter moi-même, après l'enterrement, le trésor de don Barnabas, qu'ils donneront aux pauvres.—Aux pauvres, êtes-vous bien sûr ... que le digne homme ait pu amasser quelque chose dans cette petite paroisse? — Petapa en est une grande, témoin deux cents quadruples et quatre cents dollars, que nous avons trouvés, moi et Ineza que voici, dans un vieux pot couvert de sable, en un coin du cellier. — Qu'alliez-vous faire là, Monsieur le sacristain, avec cette jolie personne ?...—Le père Barnabas en avait seul la clef, quand il vivait... Nous nous doutions qu'il y avait enterré son argent.—Le scellé était mis ?..—Dans toute la maison, hors au cellier, où les gens de justice avaient été se rafraîchir des meilleurs flacons qui restaient, sans découvrir le pot. — Les braves gens! (je parle de vous autres) Prenez ces sucreries, ces deux bouteilles de Rota, que j'apportais au père : c'est, pour ma part, une légère récompense d'un acte de délicatesse; car sans cette vertu, vous eussiez pu garder cet or, puisque le scellé était mis.

L'ex-gouvernante et le bedeau me témoignèrent une reconnaissance qui semblait annoncer que le défunt avait été trop économe. — Je vais partir, mon père ? — Non, mon ami; remettez à demain votre voyage; car j'ai besoin de vous en ce moment pour apprécier le fardeau qui tombe sur moi seul : vous porterez ensuite à Guatimala votre trésor et une lettre où je demanderai de nouvelles instructions, avec un pouvoir spécial, devenus nécessaires par ce trépas inopiné.

Mis d'abord en possession de mon appartement, composé de trois pièces, je commence après le dîner, qu'avait préparé Ineza, par écrire la lettre, dans laquelle je fais valoir un trait de probité malheureusement remarquable: j'inspecte ensuite la maison curiale de fond en comble, du tourne-broche à la bibliothèque, qui appartient au presbytère; l'église, depuis le caveau jusqu'au clocher, et la paroisse en masse, c'est-à-dire, les habitans, réunis deux fois en une heure dans la maison de Dieu, par le départ subit de leur pasteur et l'arrivée soudaine de leur vicaire. Je m'opposai à un carillon inutile qu'ordonnait notre alcade; mais ne pus empêcher les acclamations d'un peuple, qui, n'étant pas complètement civilisé, aime tout ce qui est nouveau. Mon discours fut goûté, moins cependant que le vin de l'alcade, chez lequel je soupai avec la bonne compagnie, qui n'est pas toujours la meilleure.

Le bedeau part le lendemain, et revient le soir même: grâce aux renseignemens que j'avais demandés, et à ceux que m'avaient offerts la flatterie, le caquetage, l'envie, la médisance, qui dominent chez les créoles, je connaissais déjà toute la commune par cœur. Il m'apporte une lettre, signée de l'éminence et du prieur, qui m'autorisent à régir, *par interim*... la paroisse de Petapa, et prient l'alcade de me faciliter cette sainte régie par des notes *policielles*, ce qui prouve, en petit, que le trône et l'autel s'appuient constamment l'un sur l'autre.

Malgré certains désordres, je ne veux pas revolutionner d'abord le régime établi dans la bourgade sous le rapport spirituel, qui, comme on sait, s'unit de près au politique. Il est des préjugés et des abus fort épineux, auxquels l'homme

prudent ne touche qu'avec des mitaines. Organisons toujours notre vicariat sur un pied respectable; car je compte du moins rester vicaire, si l'on n'envoie pas pour curé un saltimbanque prôneur de faux miracles, ou une espèce d'Hidalgo.

Quand j'eus réglé, au provisoire, le service paroissial, je débutai, pour mon intérieur, par acheter, du fruit de mes épargnes, un jeune nègre, dont une vieille cotonnière d'Amatitlan allait se défaire au marché de Guatimala, parce que cet esclave était quelque fois raisonneur; mais l'africain Azor était intelligent, actif, zélé : je lui donnai bientôt la liberté en pleine église, pour l'exemple; je ne m'en fis qu'un serviteur, je le traitai en homme libre, et il me fut toujours fidèle.

Après cette acquisition, je songeai à me procurer une servante, qui sût tant soit peu cuisiner, coudre, faire un lit, savonner, repasser mes surplis et mes manchettes: la chambrière du père Barnabas, courtisée par le sacristain, ne me convenait guère; Petapa n'avait point de petites affiches; mais je trouvai ce que je désirais dans une jeune sœur d'Inès; et certes, je présume que mademoiselle Janille aurait pu convenir même à un curé de Saint-Roch.

Huit ou neuf mois après, j'eus le bonheur, par cette fermeté, que doit néanmoins tempérer une sage indulgence, de voir régner dans la bourgade l'ordre et l'instruction (10), la concorde et la paix. Seul berger d'un troupeau nombreux, parmi lequel il y avait quelques béliers récalcitrans, quelques brebis acariâtres, je menaçai souvent de ma houlette, je jetai une fois la pierre, je fus forcé de mettre deux fois à leurs trousses les *coureurs* de l'alcade; mais le succès couronna la besogne :

s'il en eût été autrement, je les aurais envoyé paître.

Ajoutons que leur idiôme m'est devenu très-familier : beaucoup d'entr'eux, d'ailleurs, ainsi que partout le Mexique, entendent l'espagnol.

Comme mon noir, quand je le délivrai, savait déjà écrire, je perfectionnai facilement son éducation ; il était dévoué, spirituel, j'en fis mon secrétaire : correspondance catholique et amicale avec mon ancien supérieur, avec don Théotime, don Saturnin, don Chrysostôme, vicaire esclave, qui avait la jaunisse, quoique blanchi par une noire; correspondance politique avec nos patriotes, qui commençaient à me donner, de temps en temps, d'assez bonnes nouvelles, écrites en français et à rebours, envoyées sans péril par le canal de mon nouveau prieur; mais la poste, fort mal servie, les retardait souvent.

Cette ferme bénie, que je soignais avec l'expectative d'en être un jour le principal fermier, a un gros revenu, dont les deux tiers, pendant une vacance, passait entre les mains du trésorier de notre monastère ; mais le seul produit des offrandes aurait suffi pour faire subsister six nombreuses familles, ce qui me donnait le moyen d'être aumônier, dans la moins usitée des deux acceptions du mot.

Au jour de l'an, les étrennes tombent à verse autour de monsieur le curé, qui ne prend pas alors de parapluie : je fis de même, comme représentant, et pour ne point paraître original : plus d'un pauvre indien n'ayant que des vœux à offrir, je les acceptai de bon cœur, comme le reste.

Parmi ces braves gens, se distingua mon secrétaire, qui, de plus, était chantre, aide-magister et sonneur : il me gratifia d'abord d'un quatrain

en vers *héroïques*, que je ne veux point rapporter, sinon par modestie, du moins pour ménager tel amour propre, qui cependant est assez vigoureux.

Azor donc, à la tête des hommes de couleur, déclame le susdit quatrain, auquel succède un compliment en prose, que le curé en espérance vous donne mot pour mot.

» Nous souhaitons tous que le chef de la grande famille ait bientôt un vicaire (Il n'est pas sot, mon africain!); qu'un mois après, malgré la perte que feraient ses pauvres enfans, il devienne prieur (Il est vraiment spirituel!); et que, dans le cours de l'année il vienne leur donner *la confirmation*. (Il a de l'esprit comme un ange!) »

Un an s'est écoulé sous le régime provisoire, et cette cure qui va bien quand on la mène, reste veuve de son curé...

Je reçois enfin une lettre, qui sans trop me surprendre, me paraît très-flatteuse :

« A don Policarpo *de Varennas*.

» Mon frère,

» Vous conduissez bien votre barque, et repêchez
» souvent plus d'un *pécheur*. (Pointe espagnole.)
» Nous avons résolu, en conséquence, monseigneur
» notre évêque et moi, de vous en laisser le timon.
» Bien que par des travaux si pénibles et si heureux,
» vous soyez devenu un véritable thaumaturge,
» vous avez cependant besoin d'un aide : choisissez-
» le vous-même parmi nos frères. Que le ciel vous
» bénisse, et priez-le toujours pour la prospérité
» de l'ordre.

Signé, DON SATURNIN, etc. »

On ne demande pas sur qui je dirigeai mon choix. Huit jours après la réception de la lettre, arrivèrent ensemble, dans mon élégant presbytère, don Chrysostôme, don prieur et un autre *don, dont* le nom m'échappe, lequel etait délégué par l'évêque pour présider, avec ledit prieur, à l'installation officielle du curé et de son vicaire.

Cloches, tambours, musique, cérémonies, festins, bals et spectacles ne cessent, pendant quatre jours, d'amuser inégalement les chefs et les administrés. Il m'en coûtera gros, sans doute, mais paiera qui pourra.

CHAPITRE VIII.

Volcan de Guatimala. — Sermon d'un Augustin.

Reposons-nous en paix sur une terre esclave, mais sous un ciel exempt d'orages, en attendant ceux que la destinée nous réserve peut-être encore; car, de bon ou de mauvais gré, je verrai probablement naître une seconde et grande révolution, où j'aurai, de nouveau, un rôle. Le repos, après le naufrage, ne peut trop se priser; cependant il finit par fatiguer une âme active; on voit l'océan de la vie, on en connaît tous les écueils, et l'on s'y rejette à la nage.

Je m'apperçus bientôt que mon vicaire, sans prétendre troubler la paix, se moquait d'exciter la jalousie, en s'emparant, au nez du sacristain, don Benoisto, de l'indienne Inez, dont celui-ci voulait faire une femme, tandis que l'autre ne pouvait que la conserver chambrière: je représentai donc

à mon cher lieutenant qu'il devait respecter un honnête bedeau, enamouré de cette bonne fille ; et il chercha servante ailleurs, quoique celle-ci eût paru regretter le service ; mais, pour la consoler, je la mariai promptement à Benoisto, faisant ainsi un bon mari de plus, et le remerciant tout bas d'un petit scandale de moins (11).

L'originalité est le caractère de l'homme qui sait dédaigner la routine : ma gestion était active, parfois impérieuse, car il ne faut jamais répéter un commandement ; mes sermons étaient courts, nerveux, parce qu'ils produisent ainsi une impression plus profonde et plus durable. Mais, où je parus singulier, ce fut surtout dans ces inscriptions, gravées en caractères d'or à la porte du temple, du presbytère et du champ de repos.

Au frontispice de l'Église :

» *Jésus-christ n'a pas fait acception des* » *blancs ni exception des noirs.* »

A la porte du Presbytère :

« *Les siècles de la gloire de l'église chrétienne* » *furent ceux où les prêtres n'étaient que la ba-* » *layure du monde.* (Massillon) ».

Au Cimetière.

» *Ici règne l'Égalité.* »

» *Souvenez-vous que de tous les attributs de Dieu, bien qu'ils soient égaux, sa miséricorde l'emporte.* (Cervantes.) »

Que si l'auteur de cette dernière pensée vivait au nouveau monde à l'époque où j'y suis, son génie, qui fauchait si bien les ridicules, aurait un vaste

champ à moissonner, une belle récolte à faire ! Et à quoi bon, me direz-vous, cette récolte ? Monsieur, si la plupart de ces mauvaises herbes sont parasites et vivaces, il en est toujours quelques-unes qui ne peuvent renaître : d'ailleurs, conterons-nous pour rien le plaisir de les voir tomber sur la scène ou dans un roman, et la gloire rejaillissant sur tout un peuple qui produit un Molière ou un Cervantes (12) !

Les mœurs de Guatimala, que je n'ai pu observer de mes yeux, sont, m'a-t-on dit, les mêmes que celles des autres cités dont j'ai esquissé les usages. Quant au tableau statistique et moral de cette province étendue, il appartient à la description complète que j'ai déjà mentionnée, et que je publierai à part. Je me bornerai donc ici à en offrir quelques échantillons : car la politique s'approche ; elle va m'entourer bientôt d'événemens terribles, dont ma correspondance avec les Mexicains (correspondance plus active et qui, peu à peu prend couleur), est déjà le premier présage. « Oui, je verrai naître encore un beau jour, leur répondis-je ; et si des efforts généreux, déjà tentés sur plusieurs points de l'Amérique, surtout depuis un an, ont échoué par le défaut d'ensemble, je n'entrevois pas moins l'aurore de votre 14 juillet ! »

Je reviens à l'esquisse d'un des tableaux particuliers. Guatimala, dont saint-Jacques est le patron, occupe la partie la plus étroite d'une vallée qui a, dans cet endroit, moins d'une lieue de large ; mais, reserrée ici par de hautes montagnes, la vallée s'élargit ensuite, et contient, vers la mer du Sud, dans le reste de sa longueur, un pays vaste, uni, fertile et arrosé. Les deux mornes entre lesquels la ville est située, sont

gigantesques, et, du côté de l'Orient, la crête de l'un d'eux semble pendre sur les maisons ; ce qui n'empêche pas les voyageurs et les bêtes de somme d'y arriver par des chemins sinueux et commodes, pratiqués dans cette montagne : on y aborde également par l'autre ; mais, comme on l'imagine, beaucoup plus aisément par les routes de la vallée.

Cet autre morne est un volcan, dont les éruptions, heureusement, sont moins funestes et plus rares que celles de l'Etna voisin de Mexico : cependant ses noires crevasses, son dénûment d'arbres et de verdure, sa cîme, ses flancs recouverts de cendres et de laves, ce menaçant murmure qu'il fait entendre nuit et jour comme un tonnerre qui gronderait sans cesse, enfin ces jets de flamme, élancés des torrens de souffre qui brûlent dans son sein, tout n'inspire que la tristesse et l'épouvante.

Mais ici, quel contraste ! Vis-à-vis de l'affreux volcan (13), est une riante montagne, plus haute encore, couverte d'arbres, de verdure, de champs et de hameaux, dont les jardins, où ne grondent que des cascades, sont ornés, en toute saison, de roses, de lis, d'autres fleurs et de fruits aussi beaux à l'œil qu'agréables au goût.

Le premier de ces monts, avec son air farouche, tout son orgueil et sa stérilité, est une image du hideux despotisme, qui domine aujourd'hui encore sur les sept huitièmes du monde. La belle et fertile montagne est le symbole d'une paisible république, comme on en voit si peu se dessiner sur notre globe. Les indiens comparent ces deux mornes à l'enfer et au paradis ; ce qui revient au même.

J'ai un jour entendu prêcher à Guatimala un augustin sur le goût que les nobles ont, comme à Mexico, pour les grisettes, au détriment de leurs moitiés et sur ... etc : « Tremblez ! s'écriait-il, si

vous ne renoncez à ces penchans; car vous êtes placés entre deux monts vengeurs, dont l'un menace du déluge votre ardeur criminelle pour le plaisir, et l'autre d'une pluie de feu votre glace insolente pour le catholicisme. »

L'augustin, par le fond, montrait des sentimens qui n'avaient rien de jésuitique; mais, par la forme, il avoit l'air d'un prêcheur du XVe siècle.

CHAPITRE IX.

La Conférence — Parnasse du Mexique.

Nos espagnols appellent la verte montagne, dont le sommet avance sur la ville comme pour l'ombrager d'un panache fleuri, *le volcan d'eau*, parce qu'il en jaillit de toutes parts des sources fraîches et limpides, dont une partie alimente un lac voisin de Petapa, et l'autre forme la rivière qui fait tourner nos trois moulins de Xocotenango.

Cette épithète de volcan, dérivant de Vulcain, appliquée à un mont qui lance seulement de l'eau, est-elle plus exacte que la tradition des mêmes habitans sur l'origine de ladite rivière? Le lecteur en décidera. Ils assurent que cette crique n'existait pas il y a trois cents ans, et qu'elle n'a paru que depuis la conquête. Guatimala, disent-ils, s'élevait autrefois plus proche du *Volcan de feu* au lieu appellé aujourd'hui la vieille ville. Une dame, nommée Maria de Castille, qui y vivait en 1534, ayant perdu son mari à la guerre et enterré tous ses enfans cette année là, se laissa tellement égarer par le désespoir, qu'au lieu de se sou-

mettre à la volonté du Seigneur, elle défia sa puissance, en s'écriant qu'il ne pouvait lui faire plus de mal qu'elle n'en avait éprouvé, puisqu'il ne pouvait désormais que lui ôter la vie qu'elle comptait pour rien. Elle n'eût pas plutôt prononcé ces paroles, qu'on vit sortir du morne vert un torrent si énorme, qu'il emporta la femme, renversa beaucoup de maisons, força les habitans à déplacer l'assiette de la ville, et se transforma en rivière, pour attester la céleste vengeance.

Je ne me permettrai aucune opinion sur ce prodige ou sur ce phénomène, qui a donné naissance ou non à la rivière de Guatimala.

M. Azor, qui s'instruisait sans cesse pour mieux faire le *raisonneur*, se permit pourtant, lui, un jour que je parlais de ce miracle, au catéchisme, de m'adresser cette observation :

— « Il me semble, seigneur curé, que la *raison* ne doute pas du chagrin violent de cette dame, ni qu'un torrent l'ait emportée je ne sais où ; mais le *raisonnement*, qui est, je pense, le fils de la *raison*, a de la peine à croire que le père des hommes eût, comme eux, aimé la vengeance (qu'il condamne toujours) au point d'anéantir une femme si malheureuse, et pour une vaine parole que lui arrachait la douleur. Or donc, en *raisonnant* ainsi, j'imagine qu'un ouragan, une tempête, un tremblement de terre, comme nous en voyons encore, aura pu produire un torrent, qui, noyant tour-à-tour ou à la fois, les enfans de la dame, avec bien d'autres gens, aura fini par l'entraîner également au milieu de ses cris et de son désespoir, ou que ce même désespoir l'aura réduite à s'y précipiter. Je conclurai que ce *miracle naturel*, dont la *raison*,..

— Raisonneur éternel ! me permettrez vous de répondre, quand j'aurais dû d'abord vous imposer silence ?... Hem ? hem... Où est ma tabatière ?

Azor me fait apercevoir, en souriant, que je l'ai à la main. La distraction jésuitique, mais peu adroite, ne me permettait pas de rester court long-temps.

Votre conclusion, M. Azor, n'a pas le sens commun... — Pardonnez-moi, je n'avais pas conclu encore. — Deux fois pour une, dans une thèse sophistique, insoutenable, absurde... (Bien ! de grands mots pour de bonnes raisons.) — La nature... — Silence !... (Il y a des instans, hélas, où l'on doit être un peu despote). Ecoutez, mon ami : une tradition vaut mieux que dix raisonnemens; et mille témoins oculaires ont attesté les clameurs de la dame, sa perte et la naissance de la rivière... — Où en est le procès-verbal, dans un pays où l'on en fait pour rien ? — Ne m'interrompez pas, vous dis-je : ils ont attesté le miracle à leurs enfans, d'où cette histoire est venue jusqu'à nous. Me direz-vous aussi que la rivière coulait *incognito* avant ce fait indubitable ? — Une convulsion de la nature peut bien l'avoir fait naître, et ce volcan... — Paix donc ! — Quand vous m'interrogez... — Encore !.. Résumons : cette histoire, je le répète, n'est que trop authentique; elle doit donc servir d'exemple et d'instruction à chacun, en prouvant qu'il ne faut jamais défier le pouvoir céleste, et qu'il faut toujours l'adorer.

Voilà ce que je dis de mieux.

— Je me rends, monsieur le curé; mais un seul mot encore : ce torrent-là valait au moins cent bons missionnaires; pourquoi donc tant d'Américains restèrent-ils toujours, et sont-ils encore idolâtres ? — Oh ! c'est que le torrent ou la rivière ne va pas jusqu'à eux, non plus que les prédicateurs... — Vous m'avez dit que les jésuites allaient jadis prêcher par tout ?... — Leurs convertis n'avaient pas de mémoire, ou ils étaient... des

raisonneurs. — Les sauvages sans doute raisonnent aussi bien... — M. Azor, croyez, ou taisez-vous. — L'un est plus facile que l'autre, sur ce point là. — Et il a le dernier!.. mais laissons couler la rivière, et revenons à la montagne. J'ajouterai que sa hauteur est d'environ trois lieues, c'est-a-dire, qu'il faut les faire, en louvoyant, pour parvenir jusqu'au sommet. Ce mont superbe, et toujours verdoyant, serait un beau Parnasse; l'Hippocrène n'y manque pas; mais où sont les poëtes?

Son horrible voisin gronde et brûle sans cesse. mais plus pendant l'été que durant l'hivernage. Ce patagon géologique semble, le jour, fumer une pipe éternelle; la nuit, à deux lieues de distance, on peut lire une lettre à la clarté de l'effroyable calumet. Il vomit quelquefois des cendres rouges et des pierres ardentes; mais elles tombent d'un côté opposé à la ville. J'ai été voir ces roches calcinées: A leur aspect, on cesse d'admirer la force de la poudre, qui, nonobstant la pesanteur des bombes, les porte si haut et si loin; l'art s'éclipse; on n'admire plus que la force de la nature, qui, du fond d'un abîme, à lancé dans les airs des rochers gros comme un navire, et que trente mulets ne sauraient remuer. Mais que serait encore une masse cent fois!, mille, cent mille, un million de fois plus imposante, auprès d'une comète que le souffle de l'Éternel fait jaillir du sein d'un autre astre et rouler à travers les mondes?

Si l'on veut faire abstraction de ces *éternuemens* de la montagne, auxquels on s'accoutume, il n'y a pas en Amérique de lieu plus sain, plus agréable que Guatimala. Décrire les arbres, les fruits, les légumes, les fleurs qui s'y multiplient sans culture (14), analyser les diverses productions de ce

pays, ce serait répéter fastidieusement ce que j'ai dit dans les chapitres écrits sur Mexico. Observons seulement, pour les hommes de *goût*, que la ville qui nous occupe a, de plus que l'autre, des grives, des bécasses et des faisans, des poissons de mer bien plus frais, plus délicats, et des truites dorées qu'on pêche dans les lacs d'eau douce de Chimaltenango, d'Amatitlan, de Petapa. Le bœuf y est aussi plus succulent que, sans exception, dans toute la Nouvelle-Espagne : les troupeaux en sont si nombreux, qu'un pot au feu de douze livres ne coûte pas un réal, et qu'on n'abat souvent que pour le cuir. J'avais dans ma paroisse un fermier nourrisseur qui, sans sortir du rayon de ses terres, comptait dans ses vastes savanes quinze mille bêtes à cornes. Deplus, il était marié avec la nièce d'un évêque.

CHAPITRE X.

Couvent des Jacobins. — Épisode *religieux*.

Beaucoup moins étendue que Mexico, la ville de St.-Jacques est assez bien bâtie, mais mal fortifiée, quoiqu'auprès de la mer, d'où on peut l'attaquer sans peine et avec fruit, et cependant ses mornes, avec deux ou trois batteries, la rendraient imprenable. Si l'on faisait une descente sur ce rivage, elle serait presque réduite à une garde urbaine improvisée; eh! quel butin à faire dans les maisons, les couvens, les églises! Un commerce considérable en froment, sucre, cacao, miel, indigo, coton, toiles, épiceries de toute espèce, suffirait pour la mettre au rang des villes les plus riches, et nulle province espagnole de l'Amérique ne l'emporte de ce côté, avec des

mines plus fécondes, sur l'intendance de Guatimala.

L'administration civile et militaire est composée, en général, d'officiers de mérite ; mais trop nombreux, pour qu'elle marche bien.

On joue avec fureur dans cette ville, comme à Mexico et partout (15). Un de ses gouverneurs, plus avide d'or que d'estime et moins équitable qu'avare, avait défendu de jouer dans les maisons particulières : ce n'était pas qu'il eut de l'aversion pour le jeu, mais c'est que son avidité portait envie aux teneurs de tripot pour la société. Rival des banquiers *tripoteurs*, il attirait tous les joueurs dans son hôtel, où l'on usait, par nuit, jusqu'à vingt-quatre jeux de cartes : un de ses pages avait soin de faire mettre exactement une piastre par jeu dans une tirelire *ad hoc*, et souvent l'on en donnait deux par *respect* pour le maître. Il soutirait ainsi tout le gain des joueurs, et cherchait noise aux riches citadins, lorsqu'ils ne venaient pas jouer le soir chez lui, où il s'illustrait seulement par le monopole du jeu.

La circulation des présens et des pots-de-vin est active ici comme ailleurs : l'or procure des priviléges de tous les genres, et l'on peut acquérir, argent comptant, l'impunité pour tous les crimes, ainsi que la noblesse, qui les efface tous. Concussions, vols, meurtres ne mènent ni à l'échafaud, ni au bannissement, ni même à la prison, si l'on peut se tirer d'affaire par des cadeaux : or, les voleurs, les concussionnaires seraient bien maladroits ou bien mal-avisés, s'ils ne pouvaient ou ne voulaient se résigner à de pareilles politesses.

Elles réussissent de même dans les bureaux et les *boudoirs* des chefs des prêtres et des moines,

dont les revenus, ceux des chefs, sont troubles, mais solides.

Que la piété des fidèles est libérale en ce pays! elle brille surtout dans les couvens; et il y en a neuf à Guatimala.

Mais le plus somptueux de tous est celui de nos Jacobins: voisin d'un vieux collége, qu'on laisse tomber en ruines, comme les hôpitaux, c'est un palais entouré de vastes jardins, avec jets-d'eau, cascades, viviers, canaux, étangs où l'on navigue en canot ou gondole. Sa richesse consiste dans la propriété de trois villages indiens, de plusieurs fermes, de trois moulins *desservis* par des moines, d'un autre à sucre, et puis d'une mine d'argent, qui leur fut accordée en 1633, et dont le revenu se monte, quint et frais prélevés, à vingt-cinq mille piastres. L'église est opulente (16): une lampe d'argent, suspendue vis-à-vis du grand autel, ne peut être guindée que par trois hommes. On remarque surtout dans la chapelle du Rosaire, l'image de la Vierge, statue de pur argent, grande comme une femme de belle taille; et, devant elle, sont quatorze lampes d'argent, allumées jour et nuit. Il y a au fond du verger, une autre petite chapelle sous l'invocation de Ste.-Madelaine, où certaines dévotes vont faire quelquefois, à petit bruit, leurs dévotionnettes.

Après le monastère des Jacobins, le plus beau, le plus riche est celui des religieuses de la Conception. La dot s'élève de cinq cents à mille ducats; ce fonds reste au couvent après la mort des nonnes: celles qui désirent avoir des servantes particulières, augmentent le poids de la dot.

Une de ces religieuses, dona Jeanne Maldonado, fut célèbre jadis par sa fortune, sa beauté, ses talens, ses grâces: l'évêque en était si charmé,

qu'il employa tout son pouvoir, malgré les anciennes, pour la faire nommer abbesse, ce qui causa une telle dissention, pendant ce féminin conclave, que des nobles et des marchands coururent, l'épée à la main, au monastère, menaçant d'enfoncer les portes et d'entrer au conseil *nonnique* pour défendre leurs filles contre la faction qu'avait suscitée l'éminence. On évita les suites de ce siége par l'intervention du gouverneur, qui invita le père de dona Jeanne à la prier de vouloir bien se désister de ses prétentions abbatiales, et à faire réflexion sur sa jeunesse, qui ne permettait pas qu'on l'élevât encore à cette haute dignité. Par ce moyen, la discorde s'enfuit du monastère et de la ville, l'évêque recueillit un peu de honte, et une jeune ambitieuse fut obligée de vivre sous le joug d'une grave supérieure.

Mais ce joug n'etait pas pesant, surtout pour elle, qui était admirée dans le couvent et dans la ville pour ses charmes, sa belle voix, son talent musical et poétique : elle tournait un saint cantique ou un noël avec plus de facilité que *Barré* ou *Piis*, elle improvisait avec feu, comme la célèbre Corinne, et brodait chaque phrase de pointes si spirituelles, que l'évêque avouait qu' un semblable mérite était une des choses qui l'avait le plus enchanté.

Il ne cessa de lui prouver sa sainte affection par des tableaux de prix, par des figures enrichies d'or et d'argent, par des couronnes de vermeil garnies de pierres précieuses, le tout pour orner sa *cellule* composée de trois pièces : il fut si magnifique envers la noble Jeanne, qu'il mourut insolvable.

Le bruit courut qu'il lui avait donné tout ce qu'il possédait, même un peu plus. Elle devint si riche, qu'elle fit construire à ses frais, dans le

couvent, un pavillon pour elle, avec galerie et jardin. Ayant six indiennes pour la servir, elle invitait l'abbesse et des nonnes choisies à manger avec elle, ainsi qu'un chapelain particulier. Son oratoire, orné de tableaux d'Italie, resplendissait d'argent, d'or et de pierreries; l'autel, non moins éblouissant, était couvert d'un dais brodé d'or et de perles, et surmonté d'un panache de plumes d'oiseau de paradis, avec aigrette en diamans.

Comme elle avait dans son boudoir sacré plusieurs instrumens de musique et un petit jeu d'orgue, elle y réunissait souvent une petite cour formée de ses amies cloîtrées ou citadines, de la supérieure et du nouvel évêque: le concert, pieux ou profane, se terminait par la collation sucrée. On prétendait que sa seule chapelle valait deux cens mille dollars, ce qui était assez pour une sœur dont la bouche avait fait le vœu d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, mais non d'humilité.

L'on se doutera bien qu'avec tant de richesses, elle finit par gagner les suffrages de la majorité de ses consœurs, et qu'un puissant parti la fit élire abbesse. Hélas! l'ambition, l'amour de commander ont passé dès long-temps par dessus les murailles des monastères, et se sont emparés du cœur des pauvres vierges, qui ne pouvait choisir. On sacrifie encore au Dieu bon, au père des hommes, un être plein de vie, et on l'enterre dans un cloître avec ses sens, ses besoins, ses penchans: comment cette victime peut-elle lui être agréable?

CHAPITRE XI.

La Paroissse indienne. — Nègre fermier.

Je vais décrire Petapa. La vallée du sud-est, prolongement de celle où est la ville, contient

plusieurs bourgades riches et populeuses, telles que Pinola, Mizco, Amatitlan ; mais (ce n'est pas parce que j'en fus le pasteur, ni à cause d'un casuel assez réjouissant) Petapa, située dans le même vallon, l'emporte de beaucoup sur ses voisines, par le nombre des habitans, l'économie de leur agriculture, l'activité de leur commerce, la gaîté de leur caractère, l'utilité de leur dévotion.

Cette peuplade est glorieuse de posséder encore une famille qui est descendue sans mélange des anciens rois du pays, et que les Espagnols honorent du nom de Gusman : le rang d'alcade y est héréditaire. Il est inouï qu'une faute contre l'honneur, la probité ou la décence ait entaché, depuis trois siècles, cette rare famille, où le plus fier républicain reconnaîtrait la vraie noblesse.

Notre alcade indien porte l'épée. Venez le voir, un jour de grande fête, avec son habit écarlate à boutons d'or, son chapeau blanc relevé à la Henry IV et orné d'une plume *verte* de caterinillas ou perroquet, dont je lui fis présent ; voyez-le avec sa large fraise et ses longues manchettes, sa veste de taffetas bleu et sa culotte de basin, où pend une chaîne de montre en perles fines, ses gants de peau citron et ses bas de soie noire à coins aurore, ses souliers gris avec bouffette rose, au milieu de laquelle est un saphir ; voyez-le, dis-je, sa baguette d'alcade en main, s'avancer ainsi à la tête d'une procession, comme s'il n'était que mon suisse. Tel mirliflore qui rirait bien de son costume un peu tranchant, rirait encore mieux s'il possédait son coffre, toujours garni, malgré sa bienfaisance.

Il avait, naguère, le droit de mettre en réquisition quatre habitans du bourg, comme valets, à tour de rôle. Je l'ai facilement déterminé à renoncer, puisqu'il est riche et juste, à ce droit féodal (17).

Je n'ai pu, malheureusement, me priver comme lui de cet inique privilége ; car, en le révoquant, j'aurais bien pu subir moi-même la révocation : je nommais donc, de tems en tems, ceux d'entre mes paroissiens qui n'étaient pas aisés, pour me servir, soit en allant quérir du bois dans la forêt prochaine, soit en labourant mon jardin, de douze arpens, soit en pêchant pour moi; et ils avaient place à ma table.

Avec toute l'autorité dont jouit un alcade, qui, de plus, dans notre fabrique, est marguillier perpétuel, il ne peut cependant rien décider, ni en fait de police, ni en fait de justice, que de l'avis et du consentement de son curé, lequel, avec une puissance temporelle et spirituelle, son droit de vasselage et un fort joli revenu, peut aisément se donner les airs d'un évêque.

Si l'église de Petapa était plus régulière, elle pourrait passer pour un temple du troisième ordre : mais elle est du moins assez grande pour la paroisse, qui se compose d'environ sept cents familles. Le trésor en est beau, attendu les six confréries qui l'enrichissent chaque jour. Elle est placée sous l'invocation de St.-Michel ; et, le jour de la dédicace, il se tient une foire dans la commune, où viennent des marchands de Guatimala et une foule d'habitans des lieux voisins : grand festin ce jour là, donné par le curé à cinq ou six de ses confrères, qu'accompagnent toujours cinq à six nièces ou cousines. L'après-dînée, on va au spectacle forain et à la course de taureaux, où les indiens à cheval et les nègres à pied, font briller autant de courage que les plus hardis espagnols. L'animal abattu appartient ici au vainqueur, qui en réserve le pied droit, morceau d'honneur peu délicat, pour un maître, un ami, une maîtresse. Le brave Azor, obéissant

sur tout le reste, ne manquait jamais, malgré moi, un de ces périlleux combats, où il se distinguait parmi les plus fameux *tauréadors*, et il revenait fièrement me présenter un pied de bœuf. Outre cette foire annuelle, il y a un marché hebdomadaire, et un autre qu'on tient journellement l'après-midi, où trafiquent entre eux les habitans de la bourgade.

Elle est assise au bord d'une rivière, large à peu près comme celle de Gentilly, mais plus profonde; cette crique limpide et poissonneuse fait tourner un moulin où les villageois d'alentour portent leurs céréales, qu'on y moût moyennant un droit perçu par le décimateur; et elle sert à l'irrigation des champs et des jardins de toute la vallée.

Longue de cinq lieues et demie, sur trois de large, cette vallée agréable et fertile fournit la ville de froment et autres grains, de fruits très-beaux et d'excellens fromages : les prairies, que traversent, en serpentant, la petite rivière, sont remplies de troupeaux de bœufs, de brebis et de chèvres. Quelques indolens espagnols, comme dans la partie de Saint-Domingue qu'ils avaient cédée à la France par le traité de Bâle, passent les deux tiers de leur vie à chercher dans le sable de la rivière quelques grains d'or qui s'y rencontrent; mais elle n'est pas le Pactole, et ils le trouveraient plutôt dans la culture des plaines qu'elle arrose.

On sait que l'un des conquérans, affamé d'or comme tant d'autres espagnols, persécutait les Chiliens, et les mettait souvent à la torture, pour obtenir une plus grande quantité de ce métal; mais qu'un jour ces *sauvages* surprirent le barbare, le terrassèrent, et firent couler dans sa bouche de l'or fondu, en lui disant : « *Satisfais*

donc ta soif! » La rivière de la vallée se jette dans une autre, près de laquelle ou dans laquelle l'or était autrefois si abondant, que les Indiens en tiraient de quoi payer aux Espagnols un riche tribut annuel : ceux-ci, dans leur avide rage, firent mourir ces malheureux, qui ne voulaient pas leur montrer l'endroit d'où ils tiraient cette boue précieuse, de sorte que les opresseurs perdirent à la fois des esclaves et un trésor. Que ne furent-ils abreuvés, comme le tyran du Chili!

L'on a pourtant continué, pendant un siècle, à chercher cet endroit dans les mornes, dans la rivières, partout ailleurs, où l'avarice s'imaginait qu'il pouvait être, mais toujours vainement : il semble que la Providence a voulu qu'il restât caché aux Espagnols, pour le révéler quelque jour aux Indiens, qui, rendus à la liberté, sauront faire un meilleur usage de la richesse que ne font leurs tyrans.

Taboca, cultivateur nègre établi sur ces bords, près d'Aqua-caliente (Eau-chaude), y possédait en propre une fort belle métairie, où il exerçait avec joie, surtout envers les pauvres, le saint devoir de l'hospitalité. Sa fortune ne provenait que de son industrie, de son activité, de son économie ; mais on s'imagina que s'étant racheté de l'esclavage en payant, disait-on, une somme considérable, et ayant acquis cette ferme avec beaucoup de terres aux environs, il n'avait pu devenir en quelques années propriétaire de sa personne et d'une telle métairie, qu'à l'aide du trésor caché, qu'il aurait découvert. On le fit assigner pour comparaître à l'audience de Guatimala. Interrogé sur la source de sa richesse ;

» Jeune et esclave, répond-il, j'avais un si bon maître, qu'il me laissait agir comme je le

voulais ; laborieux et ménager, j'amassai de quoi obtenir ma liberté et une petite maison ; le Ciel a béni mon travail : j'ai fait fortune. »

Cette réponse, quoique naïve et franche, n'empêcha pas qu'on soupçonnât toujours le noir aimé du Ciel, d'avoir découvert le trésor, ou d'être bien avec le diable.

CHAPITRE XII.

Un Colon Espagnol. — Scène à l'Église.

La culture est très-florissante à Petapa, où il y a des fermes à froment, sucre, coton et indigo.

Un digne Polonais, que je comptais avec plaisir au nombre de mes ouailles, ayant, dès sa jeunesse, accompagné, comme écrivain, un consul espagnol de Dantzick à Cadix, avait, possédant bien la langue castillane, trouvé ensuite le moyen de passer au Mexique, comme né en Espagne. Il vint à Guatimala sans un maravédis ; mais, par son industrie et son labeur, il achète un mulet, puis deux, puis trois, puis trente ; il commerce dans ces cantons, obtient la confiance et le crédit, fait un plus grand négoce, acquiert des terres auprès de Petapa, y cultive le sucre, établit des fabriques où il introduit des machines simplifiées, devient millionnaire, et fait bâtir dans la paroisse une magnifique maison où les bourgeois de Guatimala viennent par fois se divertir, et où les indigens trouvent constamment des secours.

Près de ce château protecteur, est une ferme à

sucre, appartenant aux carmes de la ville. Leur chef, ennemi du nouveau, qui souvent est l'utile, ne veut pas qu'on emploie, pour exprimer le suc des cannes, la nouvelle machine qu'on inventa au Cap-Français, bien qu'elle soit plus rapide et moins dangereuse que l'ancienne, qu'on nomme cependant *ingenios* : il aime mieux user dix esclaves pour un, qui, s'ils ne meurent à la peine, sont presque toujours mutilés.

La plupart des autres fermiers préfèrent, malgré les sermons de la morale évangélique et les leçons de l'intérêt bien entendu, les exemples du carme à ceux du polonais.

Jean Palomèque, de Xérès, le plus riche habitant de Petapa, maître de deux cents noirs, mais esclave de ses dollars, vivait en animal farouche plutôt qu'en homme libre, traitait ses trois cents mules mieux que ses nègres, ou du moins les considérait comme égales bêtes de somme. Propriétaire de cinq à six maisons à Guatimala, il habitait dans une de ses métairies, où sont de vastes magazins, car il était cultivateur et commerçant : là, il existait en sauvage (s'il y en eut jamais de tels que lui), parmi ses noirs ou ses victimes, au lieu de demeurer en ville, où il eut été obligé de vivre plus civilement. Ce misérable riche, dont la lésinerie est devenue proverbe en ce canton, logeait dans une étroite case ou mauvaise chaumière, mangeant, à déjeuner, du lait avec du biscuit noir, dur et moisi, dînant avec un *tassajo*, tranche de bœuf salé, fort mince, séchée au vent ou au soleil; il ne buvait que de l'eau citronisée : on peut juger, d'après sa table, celle de ses esclaves.

Jamais ce roi des *lésineurs* ne donna un autre repas aux marchands de la ville qu'une affaire ame-

nait dans sa cabane; jamais il n'hébergea, ne secourut un pauvre, et il refusa même une goyave à un voyageur altéré qui l'aperçut dans son jardin, où il cueillait lui même ses ananas. Rendant un jour le pain béni, pour éviter l'amende à laquelle il savait que je l'eusse fait condamner, il fit tout exprès faire un cierge long et fluet comme une chandelle d'un sou : le pain, bis, pesait une livre, l'offrande était d'une demi réale, la plus petite des monnaies du pays; point de tambours, pas de trompettes, point d'orgnes ce jour là, si les musiciens n'eussent joué gratuitement.

Faisant aussi le roulage du Golphe, avec des mulets et des noirs qui lui appartenaient, il mettait un prix modéré à ses transports, et y gagnait toujours; car ses confrères, obligés de louer des valets et des mules, ne pouvaient soutenir la concurrence, et étaient bientôt ruinés.

Sa cruauté envers ses nègres surpassait cependant son avarice : si l'un deux manquait un instant d'arriver au travail, lorsque le commandeur faisait claquer son redoutable fouet, qui tenait lieu de cloche, le délinquant était saisi, mis ventre à terre, et recevait cinquante ou cent coups de ce même fouet, à nu, sur le dos et les reins.

Un de ces malheureux, nommé Moco, était surtout celui qu'il appelait sa *bête noire* : il le faisait suspendre par les mains au tronc d'un arbre, le fustigeait lui-même jusqu'au sang, jusqu'à à emporter des lambeaux, et il versait ensuite sur les plaies, *pour les guérir*, de la graisse bouillante. Il lui avait marqué, d'un fer chaud, le visage, la poitrine, le dos, les quatre membres... (18)

Trois ans avant mon arrivée, il avait tué, à la chasse, deux indiens qui le *contrariaient* : il se

tira aussi facilement de cette affaire, par le moyen de son argent, que s'il n'avait tué qu'un chien.

Plus féroce qu'un tigre, qui l'est pour assouvir sa faim, il mêlait à sa soif de larmes et de sang, une étrange lubricité; toutes les femmes de ses noirs ou de ses mulâtres étaient les siennes un moment : rencontrait-il à Guatimala, où il allait souvent pour son commerce, une jolie esclave, il la sollicitait; s'il était éconduit, il la forçait de lui nommer son maître ou sa maîtresse, et, prodigue alors par vengeance, il l'achetait, quelque fût le prix demandé, et lui disait, en l'enmenant dans sa tannière : « Nous rabaisserons bien cette fierté, en un mois d'esclavage! »

Célibataire, sans parens, il voulut demeurer garçon, pour posséder autant de femmes qu'il le pouvait; et pas une de ses voisines n'osait le refuser, car il pouvait beaucoup; si bien qu'il remplit la vallée de bâtards de toutes couleurs, qui sauront dissiper un jour avec beaucoup de joie et peu de gratitude, les trésors qu'il sut amasser avec autant de cruauté que d'avarice.

—Mon père...—Eh bien, Azor?—*L'homme méchant*, qui vous avait promis de ne plus pendre et déchirer le malheureux Moco, n'a pas tenu parole : il allait le *tailler* encore, pour avoir mangé un pinas tombé à terre; mais Moco s'est sauvé jusqu'à l'église, où Palomèque le poursuit. Veuillez...—Il n'oserait l'arracher de ce saint asyle; je vais pourtant m'y présenter.—(En marchant :) Daignez, *maître à moi*, m'accorder une grâce...—Maître à moi! vous aviez perdu l'habitude de jargonner, mais vous êtes fourré sans cesse avec nos petites créoles, et... De quoi s'agit-il? — Je voudrais acheter Moco avec l'argent que j'ai déja gagné dans mes trois places; mais je n'ai pas assez, sans

doute : avancez-moi le reste, je vous prie, que vous retiendrez sur mes gages. — Tu es un insolent... mais un brave garçon ! Et que ferais-tu de Moco ? — Il est jeune, il travaillera, il sera libre comme moi... — Mais espères-tu qu'il pourra te rembourser ?... — Oh non ; Moco travaillera pour lui et m'aimera : en m'accordant la liberté, vous vous êtes donné un fils; moi je veux me donner un frère. —Bien mon enfant ! Si je t'ai affranchi, tu t'anoblis toi-même. —

Nous entrons dans l'église où Chrysostôme confessait une jeune Indienne. Moco s'était réfugié dans l'une des trois niches du confessionnal, et implorait l'appui du confesseur : tout-à-coup, Paloméque, l'air furieux, entre derrière moi, et marche droit à son esclave. Sortez, dis-je à l'indigne maître, ou je vous fais chasser et punir comme un sacrilége. Je n'ai pas peur, répond-il avec insolence; et je reprends mon bien où je le trouve... Il dit : au même instant, mon vicaire sort de sa boîte, s'élance sur le *mauvais riche*, l'entraîne et le met à la porte, où je les suis, armé du goupillon et escorté par Azor et le sacristain, car Paloméque avait toujours à la ceinture un long couteau de chasse.

— Rendez-moi mon esclave ! — Jamais. Vous avez eu l'audace de violer la maison du Seigneur ; je vais, avec l'alcade, constater cet énorme crime, en instruire son éminence, et vous faire livrer entre les mains du Saint-Office : il sera moins accommodant que certains juges, dont la *bonté* vous pardonna le meurtre des deux Indiens qui vous avaient *contrarié*... —

Paloméque, à ces mots, devient plus calme, plus soumis : — Des momens de vivacité... Seigneur curé, oubliez l'algarade ; remettez-moi Moco ;

je vous jure... — Un serment est vain, de la part d'un homme sans foi, d'un barbare tel que vous êtes : je veux bien, cependant, par excès d'indulgence, non vous rendre ce noir, dont vous ne faites qu'un martyr; mais tolérer, pour cette fois, votre conduite impie, à deux conditions... — Lesquelles ? — Ne pâlissez point, je ne demande pas d'argent, et je vous en offre au contraire... — Ah! ah! — Vendez-moi cet esclave, et devenez humain... — Très-volontiers, il m'embarrasse, me *contrarie*, et... quel prix m'en donnerez-vous ? — Un procès-verbal du délit réduirait fort votre exigence ; mais je veux être juste, même envers des hommes iniques : parlez. — Quatre cents piastres. — Comment ! — Il me les a coûté l'année dernière. — L'infortuné est couvert de stigmates, incapable de travailler, de vivre encore un an... — Bon! ces gens-là repoussent comme les arbres que j'émonde, et ils ont l'âme chevillée dans le corps ; vous le savez. — Comme la vôtre l'est dans votre coffre-fort... Mais terminons : acceptez la moitié de cette somme, ou un procès-verbal entier. — J'accepte deux cents piastres. —

. . . .

Rentré au presbytère, je prends dans ma caisse d'épargne, la liberté d'un homme, et m'avance sur le balcon, au bruit soudain qui se faisait entendre. C'étaient les Petapas qui revenaient des champs, qu'on instruisait de l'aventure, qui honnissaient l'espagnol détesté, en se joignant à Chrysostôme, à l'alcade, au bedeau, à vingt commères. J'ordonne le silence, raconte le beau trait de mon sonneur, passe du noir au blanc, jète la bourse à ce dernier, qui prend bientôt la fuite, et j'achève ainsi mon discours : « Henri-Paul-Azor *Varennas* a bien mérité de ses frères, de la religion et de

l'humanité, par ce trait généreux; je veux qu'on l'enregistre dans les fastes de la commune, et qu'il soit proclamé dans toute l'étendue de mon gouvernement presbytéral. »

La soirée finit par des chants et un bal indien, dont je payai les violons; car, en laissant au bon Azor la gloire d'un bienfait, comme il en avait le mérite, je voulus en avoir la charge : si je n'étais que le dépositaire du bien des pauvres, qui l'est plus qu'un esclave ?

CHAPITRE XIII.

Les Indiens esclaves. — Corvée américaine.

Si la condition des indiens dans toute l'Amérique soumise aux espagnols, est digne de pitié, elle est plus déplorable encore dans la province de Guatimala. Il semble que leurs maîtres aient pensé comme Pharaon, quand il dit, dans l'Exode, à ses sujets : « Qu'on se gouverne avec prudence envers le peuple d'Israël, de peur qu'il ne multiplie trop, et, s'il arrive quelque guerre, ne se joigne à nos ennemis. » En effet, la prudence *pharaonique* des castillans, qui n'étaient pas chez eux, comme les enfans d'Osiris, accabla constamment les tribus indiennes, de travaux, de corvées, d'outrages, pour imiter l'exemple des oppresseurs égyptiens, ce qui n'empêche pas les juifs ilotes du Mexique et de multiplier et d'être toujours prêts à se lever en masse contre leurs ennemis, si des guerriers quelconques apparaissaient sur ces rivages pour les conquérir à leur prince ou les rendre à la liberté.

Vous ne leur permettez l'usage d'aucune arme, pas même celle de la flèche, ainsi vous ne les pouvez craindre; mais un envahisseur, par la même raison, n'aurait pas à les redouter, et votre politique tournerait à votre ruine : disséminés partout dans la vaste étendue de ce pays, en rendant un peuple inutile, vous ne seriez partout qu'une poignée de gens contre une armée. Et encore, parmi ces gens nés dans la péninsule, combien sont propres à combattre ? Les Sybarites, bourgeois ou militaires, connaissaient-ils la stratégie et la victoire ? où est d'ailleurs votre artillerie assez forte, où sont vos garnisons assez nombreuses, votre milice assez disciplinée pour repousser avec succès dix bataillons de braves? Que si les négres, trop souvent traités parmi vous comme ou plus mal que de vils animaux, que si les Indiens, traités comme les nègres, s'unissaient contre vous et aux créoles mécontens et aux étrangers *irrupteurs*, pour obtenir ce qu'on leur nommerait la liberté, que deviendrait la vôtre ? que deviendrait surtout votre or ?...

On a prétendu qu'il serait beaucoup plus difficile de conquérir aujourd'hui l'Amérique, que du temps de Cortez, parce qu'on aurait à présent les Espagnols et les Indiens à combattre, et que ceux-ci, jadis, étaient nus et presque sans armes : le paragraphe précédent à déjà répondu en général à cette assertion ; quant à sa dernière partie, j'ajouterai, en attestant l'histoire, que les *Colombiens* du temps de Montezume et d'Atabalipa, étaient vêtus autant qu'ils devaient l'être, munis de plusieurs sortes d'armes, et aguerris par les combats qu'ils se livraient entre eux. Il est vrai qu'aujourd'hui, désarmés par leurs maîtres et réduits à la servitude, un geste ou un regard les fait trembler; ils ne sont pas à craindre en cet

état ; mais donnez leur des armes, et qu'ils entendent pour la première fois, un cri d'indépendance (19)...

Malgré les faux raisonnemens et les barbares sollicitations des gouverneurs de l'Amérique, les rois d'Espagne, il faut le reconnaître, n'ont jamais consenti à soumettre les Indiens au joug qui écrase les nègres ; mais la vie des premiers n'en est pas moins tout aussi misérable que celle des seconds. J'ai connu de ces indigènes, qui, à leur retour de la ville, où ils avaient servi comme valets, de riches Espagnols, dont ils n'avaient reçu que des coups, des blessures, venaient à Petapa se jeter sur leur natte au fond de leur chaumière, y appeler la mort, comme le seul remède à une si triste existence, refuser tous les alimens que leurs femmes leur présentaient, et se laisser mourir de faim, malgré nos exhortations.

Chaque commune est tenue de fournir un certain nombre d'ouvriers aux Espagnols qui en demandent, par droit de réquisition ou plutôt de corvée : à cet effet il y a dans chaque district un officier, appelé le *repartidor*, ex-laquais protégé, qui envoie, le dimanche, dans les villages ou bourgades de son ressort, une liste des corvéïeurs de la semaine, qui doivent, le lundi matin, sous peine de prison, d'une amende et du fouet, se trouver au chef-lieu avec des vivres et leurs nattes, et de là, être répartis dans les maisons ou dans les fermes. Quelques-uns manquent à l'appel, mais le commis ne s'en plaint pas, l'amende tombe dans sa bourse ; il touche en outre un demi-réal pour chaque travailleur, ce qui produit beaucoup par an, car il y a tel de ces scribes dont le contrôle hebdomadaire est de quatre cents Indiens.

Dès que les ouvriers sont arrivés au lieu de la besogne, on leur prend un outil ou une mante, qui sert de gage, de peur qu'il ne s'enfuient. Si cependant un espagnol vient se plaindre au répartiteur qu'un indien s'est échappé, on en tient note, il est bientôt repris, attaché par les bras à un poteau dans la place publique, et fustigé, comme les noirs, sans préjudice de la prison et de l'amende; mais si un indien se plaint qu'un espagnol lui a dérobé ses outils ou escroqué ses gages, on gratifie le plaignant d'un soufflet ou de coups de bâton.

Ainsi l'on vend ces malheureux chaque semaine, pour deux sous six deniers (demi-réal), et ils n'ont que cinq sous par jour pour subsister. Il n'y a pas de bon chrétien qui n'éprouvât de la compassion en voyant comme ils sont traités par certains espagnols pendant cette dure corvée, qui se répète tous les mois, et en fait ainsi des forçats durant un long quart de l'année: de lâches maîtres vont séduire les femmes de ceux qui labourent la terre pour les nourrir; d'autres retiennent leurs outils ou leur salaire; ceux-là les poussent au travail à coups de fouet sur leur dos nu ou à coups d'épée sur la tête; ceux-ci les gardent au delà des sept jours de *vassalité*, et, connaissant l'affection qu'ils ont pour leur famille, ne leur permettent de partir qu'en retenant leurs gages.

Attachés à la glèbe, ils sont encore les valets des voyageurs; car le premier venu, prêtre ou laïc, peut demander dans les villages les indiens qui lui sont nécessaires pour conduire sa mule ou porter sa valise, et, le trajet fini, chercher au serviteur une querelle d'allemand pour le payer à coups de canne. Quelques-uns de ces pauvres serfs sont obligés, par la chaleur, la pluie

ou des chemins hérissés de cailloux pointus dans les montagnes, de porter sur le dos, pieds nus, pendant un jour ou deux, de lourdes malles en se les attachant à la ceinture avec des cordes, en passant sur la tête une large courroie fixée au faîte de la malle, ensorte que tout le fardeau pèse sur le front du porteur, qui, souvent jeune encore, est déjà chauve et privé de sourcils.

Voilà comme les Indiens, distraits de la culture, peuvent gagner leur subsistance parmi les Espagnols : ils végètent sur cette terre, que trois siècles ont vu s'abreuver à regret de leurs sueurs, de leurs larmes et de leur sang; ils traînent leur boulet avec tant de peine et d'angoisse, que, chaque jour, ils prient le ciel de terminer leur misère ou leur vie. Quelle est leur consolation? Celle que leur donnent les prêtres, de souffrir tous ces maux pour l'amour du seigneur, dont ils sont les enfans, et le bien de l'état, dont ils sont les victimes.

CHAPITRE XIV.

Gastronomie. — Procès gagné.

La marmite du presbytère serait souvent boiteuse ou renversée, si elle n'était soutenue que par les pauvres Indiens : la mienne s'appuyait sur les moins opprimés de ces vassaux ou plutôt de ces *parias*, sur les blancs indigènes et sur les nobles espagnols. J'étalais dans ma cure le faste convenable en ces pays, et quelquefois un peu d'orgueil; car il paraît que les apôtres et leurs imitateurs

n'entendaient rien du tout à soutenir la dignité du sacerdoce : je consacrais aussi une partie de mon revenu annuel, qui valait bien cent portions congrues, mais dont un tiers allait grossir la caisse du couvent, à l'embellissement de mon église ; et presque tout le reste s'écoulait en aumônes distribuées aux ilotes et aux esclaves. Hélas ! la moitié de ceux-ci et les trois quarts des autres étaient souvent vêtus, malgré mes soins, comme de vrais sauvages : on peut fonder ici quand on voudra une république à la mode de celle du père Duchêne ; il n'y manquera pas de véritables sans-culottes (20).

Observons cependant que la plupart des Indiens se costument ainsi par goût : leurs femmes même ne portent qu'une pièce de laine ou de coton, brodée en soie et attachée à la ceinture, comme un jupon de boulanger ; elles n'ont jamais de chemise ; mais une espèce de surplis qu'on nomme *guaipil*, qui laisse voir leurs bras, avec leurs *parallèles*, entre lesquels est souvent une plume de cardinal ou une rose du Pérou. Lorsqu'elles sortent, pour aller à l'église ou en visite, elles ont un grand voile qui, de la tête aux pieds, les enveloppe, et c'est là le plus cher de leurs ajustemens : rentrées à la maison pour travailler, elles ôtent le guaipil, de sorte que leur sein et tout le haut du corps sont entièrement découverts.

Une maison n'est guère qu'une pauvre cabane, rarement divisée en deux, meublée d'une table rustique, de quelques bancs, de plats, de pots, de cruches, avec des tasses de coco pour boire le *chica* : il y a quelquefois cinq lits, c'est-à-dire, des claies peu élevées de terre, où sont étendus des roseaux liés ensemble et sur lesquels sont deux nattes de jonc servant de drap comme de couverture, avec une botte de paille ou de fourrage pour traversin ;

mais, dans la cour, est toujours un cuvier qui tient lieu de baignoire.

Je ne crois pas qu'un de leurs mets se soit jamais trouvé sur la table de nos gourmands. Un plat de féverolles, bouillies avec un peu de sel et beaucoup de piment ou poivre rouge, tel est souvent le premier et dernier service; mais, pour changer, une tranche de bœuf rougeâtre, salé, sec, dur comme un copeau de palixandre; un autre jour, c'est le plat le plus ordinaire, quelques boulettes de maïs cuites à l'eau, comme les vents de nonne, et mangées à la croque-au-sel.

Les riches vivent beaucoup mieux; j'offrirai de bon cœur les mets suivans aux modernes Apicius. Egrenez du bled d'Inde encore vert et tendre, faites le cuire au beurre, mettez-y crême et sucre, et vous croirez manger des petits pois.

Procurez-vous un daim; laissez-le se mortifier pendant huit jours: lorsqu'il commence à mieux sentir et que les vers y sont en nombre raisonnable, levez-en les gigots (du daim) et les épaules, qu'ils soient boullis jusqu'à demi-cuisson, avec de *l'azica*, herbe qui ne croît qu'au Mexique, et qu'il faut prendre fraîche pour modérer l'odeur de cette venaison; mettez ensuite le bouilli à la broche, arrosez de rota et servez chaudement. On ne dira pas que le daim n'est bon ni à rôtir ni à bouillir; j'en ai mangé accommodé ainsi, et je l'aurais trouvé délicieux, n'étaient les vers dont j'avais souvenance.

Si votre goût n'est pas moins difficile, passez à ce troisième plat, qui, d'ailleurs, est plus distingué parce qu'il est plus rare: ayez un bon *tapco* ou hérisson de Guatimala, fricassez-le en civet; si vous ne croyez pas manger du lièvre, vous le prendrez toujours pour du lapin. Il y a peu de temps

5*

que l'évêque de cette ville chicana certains juges qui, avec force *épices* s'étaient régalés d'un tapco très-potelé vers la fin du carême. Grande dispute sorbonique : des théologiens austères prétendent que manger du hérisson, c'est faire gras ; mais de savans chanoines soutiennent que cet animal ne vit que de fourmis, d'herbes et de racines ; *ergò*, sa chair est maigre. Et les lapins, tant d'autres bêtes, répondent les théologaux, ne vivent-ils pas d'herbes ? La question, demeurée alors indécise, a dû être jugée plus tard par l'inquisition, mais je ne connais point encore le résultat.

En attendant, prenez *à la Vallée* un *iguana* ou lézard, de ceux qui ne sont pas plus longs qu'un chat et ressemblent au scorpion, avec écailles vertes et noires sur le dos : ils sont hideux ; mais apprêtés en matelotte, à l'étuvée, ils rendent un jus excellent, et leur chair est presque semblable à celle de poulet.

Plaisanterie à part, j'ai goûté de tous cesmets-là chez nos plus riches Espagnols, qui les trouvent très-délicats et en font leurs délices.

Quelle transition va me ramener au sujet de ce chapitre ?... Pour revenir, comme dit l'autre, à mes moutons ou à mes Indiens, il est bon de savoir que le *chica* se fait ainsi : les Petapas, du moins, mettent dans une cruche ou une jarre, aux trois quarts pleine d'eau, des racines de tamarin, bases de ce breuvage, avec du jus de canne qui l'édulcore, et, pour lui donner de la force, un bouquet de tabac en feuille : ils ferment le vaisseau, laissent fermenter la liqueur pendant une semaine ou deux, et la soutirent.

Rien n'est moins agréable que ce chica, pour un européen ; rien n'est plus énivrant : il endort un instant les maux des Indiens, pour leur causer

ensuite d'autres souffrances. A peine est-il au clair, qu'ils invitent tous leurs voisins à vider une cruche, pendant la nuit, dans la crainte du prêtre: ils boivent, la jarre est vidée, ils sont sur la litière, restent souvent un jour sans connaissance, et trois sans pouvoir travailler.

Le vin est prohibé dans les villages; mais des marchands de Guatimala en apportent de frelaté, qu'ils vendent plus cher que chez eux, et à fausse mesure. Cette boisson plaît fort aux Indiens : quand ils vont à la ville, certains cabaretiers les énivrent, les volent et les jettent dans le ruisseau. Si c'est le soir, la canaille espagnole s'ameute autour du malheureux, le traîne, l'accable de coups, et s'en fait un jouet, souvent aux dépens de sa vie. Des Espagnols appellent tout cela des peccadilles; on ne punit jamais un vol fait à un Indien, on ne venge pas plus sa mort que celle d'un... mouton.

J'avais un jour envoyé au marché de Guatimala quelques sacs de froment, produit d'une récolte faite dans mon jardin. Le muletier s'énivre, et revient sans argent: je ne suis point un corvéable, j'attaque le cabaretier, des témoins attestent le vol fait par lui à l'ivrogne, on plaide, il est puni, j'ai gagné mon procès, ou plutôt, la justice n'a rien perdu;

Car il lui faut sa part, mais fort heureusement,
Les frais n'ont qu'égalé la valeur du froment.

CHAPITRE XV.

Le curé juge. — Autre miracle.

Un alcade, dans ce pays, est juge, maire et chef de la tribu; ce sont presque toujours de riches

Indiens qu'on revêt de ces charges ; car, comme elles sont honoraires, un Espagnol ne s'en soucierait point :

Nul n'a besoin d'honneur, tous ont besoin d'argent.

CHÉNIER.

On trouve peu d'alcades dévoués, asservis ou vendus au gouvernement; ils sont en général, justes et tutélaires; mais les juges supérieurs sont partiaux et durs; aussi les naturels et même les créoles, ne redoutent-ils pas la justice rendue par leurs compatriotes. Elle ne s'étend guère au-delà de l'autorité que les juges de paix avaient en France avant Napoléon; encore tous leurs jugemens sont-ils soumis à la sanction du pasteur.

Quand je l'étais à Petapa, il arriva qu'un Indien fut condamné au fouet, par notre alcade, don Gusman, pour avoir maltraité grièvement sa femme, ce qui est rare, en ces contrées ; mais il ne voulut point acquiescer à la sentence, et en appella au curé.

Lorsqu'on me l'amena, j'étais, après dîner, assis sous le portail de notre église, prenant le frais avec Janille, Chrysostôme, Inez et Azor, ne songeant guère à ériger mon siége en tribunal. L'alcade me remit l'arrêt en présence des curieux qui accouraient en foule, ce spectacle étant peu commun, et surtout de beaucoup de femmes, qui sont, en ce pays, très-curieuses : je ne pus annuler le jugement, parcequ'il était équitable; je le signai. L'épouse du coupable se jète à mes genoux, et demande la grâce d'un mari trop heureux dans son malheur ; la bonne femme (il y en a) est éconduite, avec éloge, et le patient se soumet.

Notre ancien maître-d'école, *tailleur* officiel, mais non officieux, lui administre alors modéré-

ment, sur le postérieur, vingt-cinq coups de son fouet judiciaire, tandis que la sensible épouse fondait en larmes, que l'époux, repentant ou non, chantait ses litanies, que le greffier comptait les coups, qu'Azor pleurait, que Chrysostôme se détournait pour rire, que l'alcade s'apitoyait, que le curé fermait les yeux, que les maris pestaient et que les femmes souriaient, malgré leur bonté naturelle. Après cette expédition tragi-comique, l'expédié se lève, et me dit qu'il regarde ce châtiment comme venant du ciel, que j'ai fait du bien à son âme par le mal qu'éprouva son corps, et qu'il me remercie de tout son cœur. En vérité, mon cher, lui dis-je, il n'y a pas de quoi. Dès le soir même, il m'apporta un poulet, par reconnaissance, et sa femme... un coq d'inde.

Que le lecteur instruit n'aille pas croire que j'en conte, que ce sont là des mœurs, des coutumes imaginaires : bientôt, probablement, beaucoup d'Européens pourront aborder au Mexique, et aucun, s'il m'a lu, ne me démentira.

Le *miracle* de la montagne avait fini par pénétrer jusques dans ma paroisse ; si j'eusse été un imposteur, j'aurais abusé chaque jour de la crédulité et de la superstition de mes paroissiens de diverses couleurs, qui, presque tous, me prenaient pour un saint, qui croient aux revenans, aux sorciers et aux maléfices. D'ailleurs il suffit qu'on soit prêtre et tolérant pour obtenir ici tout pouvoir, toute confiance, pour recueillir des hommages et des offrandes, pour conquérir et les cœurs et les bourses.

Étant un jour en chaire, j'entendis tout-à-coup un sourd murmure, et vis un groupe se former en tumulte autour d'une jeune créole, qui venait de tomber, privée de sentiment. Je descends, j'ac-

cours auprès d'elle, et, pendant qu'on va lui chercher des sels et du vinaigre, je lui fais jeter au visage de l'eau bénite; elle reprend peu-à peu connaissance, mais elle a des tranchées cruelles, de terribles convulsions : je l'interroge dans un moment de calme; elle a mangé des *tlos*, espèces de morilles presque aussi dangereuses que certains champignons. Notre docteur arrive, et ne sait trop quels secours ordonner... Une idée soudaine me frappe, je cours à un autel, je reviens à la jeune fille, je lui fais avaler de l'huile d'une lampe d'argent qui enfumait Saint-Dominique. Je ne pouvais heureusement lui donner un meilleur remède : cette huile rance débarrasse aussitôt son estomac du fatal champignon; la créole respire, ne sent plus aucune douleur. *Miracle!* est un cri général, et je suis plus saint que jamais : j'ai beau leur expliquer une guérison naturelle, il faut que je partage avec le véritable saint, avec la lampe merveilleuse, la gloire du prodige : on crie, on chante, on saute autour de moi; les plus près me baisent les mains, d'autres caressent ma soutane ou mon surplis. Je veux battre en retraite, on me retient; je tire, le surplis est en pièces, qu'on s'arrache de tout côté, comme des parts de pain béni; et ces loques sont regardées comme les reliques d'un saint, qui, Dieu merci, est encore vivant.

On mariait le lendemain la fille de l'alcade avec le fils du polonais, dont j'ai parlé plus haut, et j'étais de la fête, d'abord en qualité d'ami, ensuite comme chef spirituel de la bourgade, dont la noblesse altière et la modeste bourgeoisie, étaient aussi conviées à la noce : or, ces deux classes, fort au-dessus du tiers-état (21), n'étant pas moins *inéclairées* ou superstitieuses que les Indiens et les noirs, je comptais leur prouver, au banquet nup-

tial, que j'avais une sainteté extrêmement mondaine. Je fus donc très-gaî à la fête; je bus à la santé du grand Saint-Dominique, père de l'Inquisition, patron des Jacobins, lequel était représenté dans notre église, ayant un dogue auprès de lui, une torche à la main, et à ses pieds le globe de la terre... Je chantai même une ronde de table en l'honneur du papa Noé; j'aurais dansé, je crois; car enfin, le saint roi David ne dansa-t-il pas devant l'arche? Peines perdues que tous ces plaisirs-là; et le pis que l'on dit de ma gaîté, c'est qu'un jour je figurerais dans le calendrier, à côté de Saint-Rigobert, de Saint-Hilarion, de Saint-Bonaventure, dont les noms glorieux, du moins ne sont pas tristes.

Ce qui l'est ordinairement, sous ce beau ciel, c'est l'institution du mariage. Tous les ans, certain officier vient, dans chaque commune, faire un dénombrement des citoyens actifs ou inactifs, bien que fort occupés, qui, plus ou moins, sont soumis à de durs impôts : il met d'abord en réquisition des volailles et autres vivres; ce qui n'empêche pas que la paroisse ne lui paie en espèce, sur son mémoire, ses prétendues dépenses, et comme il procède à loisir dans les préliminaires de l'opération, la charge est bonne pour cet opérateur.

Mais il paraît sur la place publique, un contrôle à la main; et, en présence des premières autorités, il passe une revue de toutes les familles. Cette inspection terminée, il range à part les garçons et les filles propres au mariage : quinze ans pour les premiers, treize ou quatorze pour les autres, est l'âge convenable, ou du moins, prescrit par le fisc. Il tient ensuite à-peu-près ce discours aux parens qui se trouvent retardataires :

« Pourquoi, au mépris du décret de Sa Majesté catholique, roi des Espagnes et des Indes, n'avez-vous pas encore marié tous ces jeunes gens? Vous gardez près de vous tant de personnes *inutiles*, pour qu'elles ne contribuent pas au tribut général; je ferai augmenter le vôtre jusqu'à leur mariage, et resterai ici pour le hâter: c'est d'ailleurs dans votre intérêt, comme dans celui de l'état, puisqu'alors ils paieront eux-mêmes cette surcharge, en devenant *heureux et libres*.

« Comment, seigneur alcade?...— Oui, beaucoup d'entre eux, sont trop jeunes. — Voyez-les rire... Il n'y a point de nation qui soit plutôt *crûe* que la vôtre en *connaissances* et en malice, ni plutôt propre à la besogne et à la génération. Tous ces jeunes gens-là sont très-bien proportionnés, sont vigoureux; je leur applique un des canons de notre sainte église, qui approuve le mariage à l'âge de quatorze ou quinze ans, avec cette condition: *Nisi malitia suppleat œtatem*... M. votre curé vous expliquera ces paroles... »

Qu'il répétait sans doute en perroquet, car j'ai plus d'une preuve que ce grand multiplicateur ne pouvait dire, dans aucune de ses affaires, j'y perdrai mon latin.

En vingt-quatre heures, trente-deux mariages résultèrent de sa harangue; curé, vicaire, sacristain et bedeau, chantres, musiciens, sonneurs (ces trois catégories n'en font qu'une pour la musique et le chica) durent se mettrent en nage à cette occasion; mais un son argentin succède en raison du vacarme, et les deux prêtres, ainsi que le *presseur* d'esclaves conjugaux, sont de la noce générale.

Mais c'était une chose assez honteuse pour un état civilisé, que de voir, parmi ces époux con-

traints de l'être en un instant, combien étaient vraiment trop jeunes pour supporter les plaisirs et les peines de ces indissolubles nœuds. Quelques raisons que j'apportassent, ainsi que don Gusman, pour en retarder quelques-uns, même en produisant le registre des actes de baptême, je ne pus rien gagner non plus, et l'on maria des garçons qui n'avaient pas douze ans.

Ainsi, jusques dans l'action qui devrait être la plus libre, l'Espagnol, par cupidité, rend l'Indien esclave, pour augmenter les tributs qu'il en tire, tandis que, d'un autre côté, il veut, par crainte, diminuer la population. Que doit, à la fin devenir un gouvernement arbitraire, qui s'est toujours placé entre la peur et l'avarice ? L'une et l'autre ne lui conseillent que de fausses démarches; il n'écoute ni la prudence ni la justice; aveuglé par la flatterie, trompé par l'imposture, il ne voit pas la liberté qui le menace, et il se jette sous la massue du peuple dont elle arme le bras vengeur.

CHAPITRE XVI.

Un Dialogue. — Les tableaux.

Pour gouverner des hommes avec tant d'inhumanité, disais-je un jour au commis marieur, quelle est leur résistance, leur méchanceté, leur malice? qu'exigent-ils de *nous?* que nous refusent-ils? Je les connais : ils sont laborieux, doux, polis, débonnaires, portés à obéir et à rendre service, à se dévouer même pour peu qu'on leur témoigne de l'intérêt, de l'amitié. — Ici, peut-être; mais ailleurs, ces *sauvages* sont paresseux, ivro-

gnes ; rudes, insolens, et ils portent l'audace jusqu'à se pendre ou se laisser mourir de faim, plutôt que de vivre tranquilles dans une servitude *pour* laquelle ils sont nés. — *Dans* laquelle, seigneur... —

Chut ! causons prudemment avec un pareil philosophe. Ils sont fidèles, probes, continuai-je, et l'on n'a jamais reconnu que nulle part ils aient commis aucun vol d'importance ; nos voyageurs ne craignent pas de coucher auprès d'eux toute la nuit dans un désert, quoique portant des sacs pleins d'or. — Où iraient-ils avec cela, quand la Sainte-Hermandad à l'œil par tout ? (excepté où ils pourraient fuir). — Ils savent garder un secret, ne voudraient pas, pour leur fortune, révéler rien qui pût faire le moindre tort à celle d'un voisin ou à sa réputation ou au crédit d'un Espagnol, qui daigne leur sourire. — (En ricanant d'un air malicieux :) Et d'un curé, surtout, qui les gâte un peu, pour avoir, aujourd'hui un chapon, demain une oie. — Je n'irais pas loin, mon ami... pour en trouver chez certain *accoupleur*, qui ne sait pas, comme les moines, plumer la poule sans la faire crier.

Assez, me dis-je : la malice d'un sot est souvent plus à craindre que celle d'un homme d'esprit.

J'avouerai que les Indiens portent un grand respect à leur curé, qu'ils s'endimanchent, s'ils le peuvent, pour venir lui faire visite, et étudient un compliment tout exprès pour lui plaire : c'est qu'une partie des curés sont presque leurs seuls protecteurs, contre une foule de tyrans (22).

Pieux comme nos pères, quand ils n'étaient point fanatiques, ils aiment la religion sincèrement, cette religion si vraie, si pure, si bienfaisante, et qu'on ne peut haïr ou négliger tant que

le cœur est sain. Elle a pour piédestal l'humanité, a dit Ganganelli : j'ajouterai dans l'acceptation générale de ce mot si consolateur, qu'elle est un lien nécessaire, et que celui qui n'en a pas, est capable de tout.

Malheureusement, sur ses bords, une grande partie de ses ministres lui donnent pour cortége l'aveugle superstition et l'avide intérêt. A voir le nombre des images représentant des saints, dont ils tapissent les églises, on les croirait iconolâtres. Ces tableaux, très-mal peints, sont offerts à l'envi par les bons Mexicains, en exécution d'un vœu ; on les porte aux processions des fêtes principales, mais chacun à leur tour, et au bout d'un bâton doré, entre la croix et la bannière. Le jour de la fête du saint, celui qui donna le tableau qu'on a porté en pompe, festine ses amis, et envoie au curé, pour la messe et pour le sermon, un ou plusieurs dollars, trois ou six pièces de volailles, avec du cacao, de *l'achiot*, du sucre, pour lui faire du chocolat pendant toute l'octave. Chaque église, au Mexique, a une cinquantaine de ces mauvaises croûtes, qui sont de bon pain pour les prêtres.

Aussi ont-ils grand soin des *ex-voto*, et de faire avertir un mois d'avance les *voteurs*, du jour de leur saint, pour qu'ils soient en état de bien chômer sa fête. S'ils se montrent peu libéraux, on leur fait du haut de la chaire, une verte admonition ; si, faute de moyens, ils ne peuvent contribuer, on leur envoie l'image, en leur faisant notifier qu'elle tient la place d'une autre, et que l'église ne doit pas garder un saint inutile au corps et à l'âme ; si, dans la contribution, le dévot a omis la moindre partie de l'offrande dévolue au

curé, celui-ci menacera l'autre de ne pas prêcher pour son saint.

Mais la plus terrible menace est celle du renvoi : lorsque les Indiens l'entendent, ils craignent que la foudre ne vienne écraser leur village, pour les punir d'avoir souffert qu'un saint ait été chassé de l'église ; ils se cotisent sans délai pour acquitter sans faute l'impôt sacré, et les présens redoublent. J'allais oublier, parmi ceux que j'ai notés plus haut, que le paroissien ne peut aussi se dispenser, pour honorer le saint, d'en mettre au pied de son image : il y dépose, en conséquence, des fleurs, des fruits et, souvent, jusqu'à douze cierges ornés chacun d'une réale ; mais, s'il se trouve seul dans la chapelle, sans qu'on y prenne garde, il les allume et les laisse brûler tous à la fois, si bien qu'à la fin de la messe, le curé n'en voit que les bouts. Pour y remédier, il ordonne au bedeau d'avoir soin des offrandes, et de ne pas permettre à celui qui les donne d'allumer plus d'un cierge, en lui disant que le saint se plaît davantage à regarder ceux qu'on lui offre, qu'à voir enfumer sa figure.

A peine *l'Ite missa est* est prononcé, que le curé ou le vicaire, le sacristain ou le bedeau enlèvent toutes les offrandes ; et comme plusieurs saints ont beaucoup de dévots, outre le principal du jour, on recueille parfois jusqu'à cent cierges et autant de réales, sans parler des fleurs et des fruits. Par ce moyen, le moine qui dessert la paroisse de Petapa, ou toute autre de ces cantons, est souvent mieux fourni de cierges que tel épicier de Paris, et n'en est pas plus *éclairé*. On les vend quelquefois en gros, à ceux de Guatimala ; mais en détail, on en tire plus de profit, parce qu'on les récède aux Indiens pour un mariage, un baptême, des relevailles, une fête ou un enterrement ; ainsi l'on peut re-

vendre, jusqu'à cinq ou six fois, les mêmes cierges à celui qui les a donnés : sainte et lucrative navette, dont le fil est inaperçu des yeux vulgaires, et n'en produit pas moins de bons filets.

Il faut être bien orgueilleux ou bien modeste, bien téméraire ou bien tranquille, pour aller à confesse sans répugnance. Mes catholiques étaient exempts d'orgueil et de témérité ; ils y venaient sans trop savoir pourquoi, par habitude ; mais nous savions fort bien pourquoi ils y devaient venir. Comme on leur avait dit que le pasteur ne pouvait leur donner une absolution, sans recevoir quelque petit cadeau, ils arrivaient quatre fois l'an, au tribunal secret, les uns avec une réale, d'autres avec du beurre, du fromage, du sucre, des œufs ou du gibier, du poisson ou de la volaille, souvent à travers le carême, dont chaque jour, pour nous, aurait pu être un mardi gras : ils racontaient leurs peccadilles, en y mêlant parfois quelques drôleries de ménage, qu'ils prenaient pour de gros péchés, et il s'en retournaient paisiblement, la conscience et les mains nettes.

CHAPITRE XVII.

Les Fêtes. — Produits d'une Cure.

Pourquoi faut-il que la simplicité, que la candeur soient toujours les victimes de l'imposture et de l'hypocrisie ? C'est que la colombe ou l'agneau ne devaient pas être armés du bec ou des griffes de l'épervier ou du renard ; mais l'aigle et le tigre sont là, qui dévorent les dévorans, pour tomber à leur

tour sous la flèche de l'homme, ce roi des destructeurs, qu'un insecte pourtant met par fois au rang des atômes.

Votre agneau, blanc ou noir, votre colombe olive ou fauve, ont reçu bec et ongle: s'ils ne s'en servent point, leur intelligence bornée, d'une nature inférieure ou presque nulle, ne les rend-elle pas, de droit comme de fait, esclaves des vautours et des renards *centicolores?*... Ce n'est pas le lecteur qui dit cela! Il est trop juste et trop humain pour raisonner si durement, et comme il sait que nos américains sont hommes, il dira plutôt avec moi que, si l'homme était destiné pour l'esclavage, le créateur en eut fait une brute et non pas un être pensant. Sur ce, je reprends mon esquisse.

Au jour de l'an, il n'est si pauvre diable qui n'offre au saint- pasteur des vœux sonores ou vivans pour ses étrennes; mais le jour de la Chandeleur est un de ceux où se font les grandes recettes: on promène en procession l'image de la Vierge; elle arrive devant le maître-autel, tenant cinq cierges d'une main, de l'autre autant de tourterelles, qu'elle paraît offrir au prêtre, et qu'il accepte tout de bon; chaque personne un peu aisée doit imiter un si auguste exemple; mais des cinq cierges présentés pour être bénis avec les tourterelles, on n'en remporte qu'un; les autres restent au curé, de qui les Indiens les rachètent ensuite, en les payant plus cher, parce-qu'ils sont bénis. Que d'oiseaux! que de cierges! c'est une bénédiction!

Si les fidèles sont aussi fort exacts à suivre les cérémonies de la semaine sainte, les prêtres ne le sont pas moins à faire édifier des reposoirs funèbres, qu'ils gardent jour et nuit. L'intérieur,

surtout le tabernacle, est brillant d'or et de lumières; la cire brûle; mais un crucifix, à l'entrée, s'élève sous un crêpe, entre deux plats d'argent et deux enfans de chœur, qui reçoivent les simples ou les doubles réales, qu'on apporte à genoux : outre cela, le sacristain fait une quête dans toutes les maisons, pour faire face au coût du luminaire. Je ne puis oublier les disciplines; ceux qui en ont le goût, hommes et femmes, en trouvent à louer chez le bedeau.

Nul des sept sacremens n'est stérile pour les curés: la communion est toujours accompagnée de la réale ou du dollar; et comme on ne refuse le pain consacré à personne, cet article figure avantageusement au budjet des recettes.

On célèbre la Pentecôte, comme toutes les grandes fêtes, d'une manière dramatique: pendant le *Veni Creator*, le pasteur se tient à l'autel, le visage tourné vers son troupeau; soudain une blanche colombe, dressée exprès, s'élance de la voûte et vient se poser sur sa tête, tandis que plusieurs anges, apparaissant au faîte des colonnes, jettent des fleurs sur ledit chef pour mieux symboliser les graces du Saint-Esprit sur sa personne: alors les Indiens, toujours imitateurs, font aussi leurs présens.

La Fête-Dieu est si brillante, si pompeuse, si magnifique, même dans nos simples bourgades, que je n'oserai la décrire, de peur d'humilier les catholiques de la capitale du monde.

Toutes les autres fêtes ne sont pas moins fastueuses et productives.

Dans chaque église, un tronc particulier, placé près d'une armoire *ad hoc*, reçoit le numéraire destiné au rachat des âmes détenues dans le purgatoire (23): le pasteur en a seul la clef (du tronc); a-t-il

besoin d'argent, il y trouve souvent jusqu'à des piastres, pour lesquelles, du moins, il devrait dire des prières.

Parce qu'une chose perdue doit appartenir à quelqu'un, l'Indien qui la trouve, s'il n'en connaît le vrai propriétaire, l'apporte exactement au prêtre, qui place l'objet dans le tronc ou l'armoire des trépassés, à fonds perdu. On a trop souvent remarqué qu'un Espagnol, faisant une trouvaille, fût-elle riche, n'est presque jamais rapporteur. Une des meilleures pratiques de mon vicaire, confesseur indulgent, ayant trouvé sur le chemin un patagon (trois francs), vint, quelques jours après se confesser, et lui donna la pièce, en disant qu'il n'osait la retenir, de peur que les âmes en peine ne vinssent la lui demander. A Petapa, les offrandes du jour des morts s'élèvent ordinairement de trois à quatre cents dollars, environ autant de volailles, mille œufs, douze boisseaux de bled, etc., et une centaine de cierges.

Les fêtes de Noël, sont célébrées aussi avec grande dévotion. Les Indiens commencent par tendre la place de toiles ou sont peints un paysage, des brebis, un berger; puis ils construisent une étable assez vaste, couverte en chaume, qu'ils nomment Béthléem: une resplendissante étoile en transparent illuminé, avec une queue dirigée vers l'Orient, s'élève, comète des Juifs, sur le toît de cette chaumière, dans laquelle, une crêche, portant l'enfant Jésus en bois doré, a, d'un côté, la Vierge, et de l'autre, Joseph, représentée de même; près d'eux, un bœuf et un âne réels sont amenés avant minuit pour réchauffer le saint berceau de leur haleine; et autour d'eux sont des figures d'anges, qui tiennent une harpe, un violon, une guitare.

Mais minuit sonne ; aussitôt la procession sort de l'église, au bruit des cloches, des trompettes, des tambours et de la musique ; M. l'alcade ouvre la marche en grand costume ; viennent ensuite les confréries des hommes, bannières déployées, puis l'étendard de Saint-Michel, puis les confréries du beau sexe, puis le clergé, puis les trois mages que représentent un créole, un indien et un noir libre ; mon secrétaire, est le roi Melchior ; enfin, suit le peuple fidèle, et chaque individu est muni d'un cierge allumé, mais il fait quelquefois du vent. Arrivés à l'étable, qui de tous côtés est ouverte, les rois se mettent à genoux devant la crêche, offrent l'encens, la myrrhe et l'or ; le curé entonne un Noël, que chante tout le peuple au bruit de la musique et des fanfares, et, pendant le tapage, les confrères et les consœurs, en bergers et bergères, tous les paroissiens défilent deux à deux pour offrir leurs présens, tels que fruits et fromages, chevreaux, coqs-d'Inde, agneaux, dont les deux tiers sont vendus au marché par mademoiselle Janille, et l'autre est partagée entre les prêtres et les pauvres. Le cortége retourne au temple : dès que l'office est achevée, réveillon général, ballet ensuite sur la place, au lever de l'aurore, à l'entour de l'étable, et parmi les danseurs, on voit sauter des anges, avec de grandes aîles fixées à leurs épaules ; puis un Saint-Jean, suivi de son petit mouton, donne la main à une Madeleine ; ces deux représentans de saints, sont ordinairement choisis pour leur beauté comme pour leur sagesse ; mais on admire en eux, la fidélité du costume : enfin, le bal ne sert pas peu pour attirer à la cérémonie et les chrétiens et les offrandes.

Ah ! j'allais oublier la Saint-Michel, fête de la paroisse, où tant de cierges.... Je m'arrête. Vous

pourriez bien me dire ce que l'auteur d'*Émile* disait à la sonate : Cierge, que me veux-tu ?

Les ecclésiastiques ne sont pas les seuls qui s'engraissent aux dépens des laborieux et maigres Indiens ; mais, généralement, tous les fiers Espagnols, qui, la plupart, étant oisifs et paresseux, s'enrichissent à volonté du travail de ces pauvres gens, les chargent de tous leurs ouvrages, inventent chaque jour quelque nouveau prétexte pour rapiner sur eux, leur enlèvent en un instant la meilleure partie de ce qu'ils ont acquis avec beaucoup de peine, et les tondent enfin comme des *mérinos*. Depuis le vice-roi, jusqu'au dernier commis, combien de loups, pour un mouton ! Et ce mouton encore, pour n'être pas montré au doigt par ses compatriotes, doit affecter, aux yeux des Indiens, le ton de l'ours et la morgue du paon.

On a mis des impôts sur tout, excepté sur les sauterelles, qui ravagent souvent cette contrée, excepté aussi sur la fièvre nommé *tabardillo*, qui désole par fois mainte bourgade, excepté même sur les *uracanas*, qui renversent toujours des arbres, des maisons, excepté enfin sur les suites des éruptions volcaniques, des tremblemens de terre : mais, frappé d'un de ces fléaux, si l'on échappe à de nouvelles taxes, on n'esquive jamais de nouvelles offrandes. Au milieu d'un de ces désastres, le curé, s'il n'est pas sensible, pleure d'un œil et rit de l'autre : messes, processions, prières, tout est employé, tout rapporte.

Une tabardillo des plus malignes devint, surtout à Petapa, très-lucrative, par les vœux et les dons, et, dans l'espace d'environ trois semaines, nous enterrâmes une centaine de chrétiens à 3 dollars, l'un dans l'autre, par tête. Huit jours après,

arriva notre marieur, comme un autre désastre; pour éviter ou réparer un déficit dans les tributs fiscaux; et sa présence ne pouvait altérer les deniers que lève l'église. Si les prêtres d'Europe subsistent surtout de naissances, d'hymens, de morts, on pourrait dire que ceux de Guatimala vivent souvent de sauterelles, et fondent aussi leur cuisine sur les tempêtes, les volcans, les tremblemens de terre.

La nature éternelle, au gré de son envie,
Sait toujours de la mort faire naître la vie.

CHAPITRE XVIII.

Excursion. — L'Alligator.

En politique, à Guatimala, il n'y avait rien à tenter; d'ailleurs j'y allais rarement; et il n'y avait rien à faire avec les Petapas: quelques-uns, cependant, plus éclairés, moins *préjugistes* que les autres, savaient bien à quoi s'en tenir sur mon zèle apparent pour l'autorité absolue et sur ma prétendue *thaumaturgie*; mais, de mon côté, la prudence, et du leur, la timidité, se bornaient au raisonnement. J'osais, du moins, sans crainte, dans leur douce société, faire un peu prendre l'air à ma philosophie républicaine, et plus encore à ce théisme pur, inébranlable, qui est ma citadelle contre la superstition et le philosophisme.

Quelques bruits sourds, depuis assez longtems, couraient sur certaines emeutes qui auraient eu lieu plusieurs fois en diverses parties de l'Amérique,

Sud ; mais ces rumeurs n'avaient guère de consistance, et je n'obtenais même que très peu de détails certains par ma correspondance avec la capitale : la poste, ici, est inexacte et infidèle, parce qu'elle est soumise à l'action doublement arbitraire du tribunal abominable ; quant aux feuilles publiques, elles ne pourraient copier ou seulement extraire celles d'Europe, qui d'ailleurs ne pénètrent pas dans ces pays ; mais elles parleront en toute liberté, de cochenille, et d'indigo pour toute politique.

Il y avait six mois que j'étais privé des nouvelles de nos chers Mexicains, lorsque je reçus une lettre, écrite depuis cinq semaines, quoique datée de Vera Paz, à trente lieues au plus de Guatimala. Retardée par la négligence, mais ayant un cachet intact, elle venait du président de notre loge clandestine, l'un des négocians créoles à qui les échappés du couventde Saint-Hyacinthe avaient dû en partie les secours nécessaires à leur désertion : il m'apprenait que son négoce venant de l'appeller à Vera-Paz, il eut été fort satisfait de m'aller faire une visite, si ses affaires ne le retenaient dans ce port, et qu'il regrettait d'autant plus de ne pouvoir me joindre, qu'il m'aurait confié, de *vive-voix*, des nouvelles très importantes.

Je puis être à la Vera-Paz en peu de temps, dis-je à don Chrysostôme ; je vais feindre un petit voyage à Aqua-caliente, dans notre voisinage, comme pour y prendre les eaux, que le docteur m'ordonnera, si je le lui ordonne. Camarade, tout marche ici avec ordre et tranquillité : en mon absence, gouvernez la paroisse ou la commune ; et au retour, je vous ferai part, en ami, de cette grande confidence.

Moi et Azor, enfourchés, l'un sur sa jument, l'autre sur une mule, nous arrivons bientôt où je crois trouver N*** : personne ; il est parti depuis huit jours pour Carthagène. Peste soit de la poste!.. Allons je me suis promené, et j'ai vu la frontière du Yucatan ; je me suis aussi rapproché, pour un instant, de l'ami Pétion, à qui j'ai même écrit ; mais cette courte absence me fera payer cher la promenade : je cherchais du nouveau ; il y en a pour moi à Petapa.

Elle me procura en outre une nouvelle preuve de l'attachement du bon noir, qui me suivrait au bout du monde ; et cependant, M. Azor a des écolières en ville. Passant tous deux, en revenant, auprès du lac de Gaïtli, je voulus m'arrêter pour laisser reposer mon andalouse et déjeûner sur l'herbe, en souvenir de mes anciens bivouacs : pendant que mon carillonneur allait avec sa mule acheter des provisions à une ferme éloignée d'environ un quart de lieue, je laissai paître mon coursier dans la savanne, et m'assis sous un cocotier, au bord d'une lagune, à cent toises du lac.

Tandis que ma tête appuyée sur ma main droite formait avec mon coude un angle de repos et de réflexion, quelqu'un, que je ne voyais pas, réfléchissait tout autrement sur mon individu. Sachant que des alligators ou caïmans, qu'on appelle ici *ocroubos*, habitaient surtout dans ces lacs, je n'avais pas été me camper près de celui-ci ; mais j'ignorais que la lagune, couverte de roseaux, que j'avais à vingt pas de moi, sur le bord du chemin, était devenue la retraite d'un de ces animaux, qui s'y tenait caché en attendant sa proie : c'est ce que j'appris à l'instant par l'agitation soudaine de l'eau

dormante, et l'effroyable aspect du monstre, se dressant sur sa queue pour s'élancer sur moi.

Me lever pour m'enfuir, est ce que la peur me commande; me poursuivre, est ce que la faim conseille au crocodile: je vole vers ma haquenée, pour la monter et nous sauver ensemble. Non moins épouvantée que l'homme, la jument du curé, personnelle comme un chanoine, fuit plus vite que moi, du côté de la métairie, où je la suis à pied, aussi rapidement que le peut faire un moine dont les jambes ont acquis la paresse de celles d'un inquisiteur. Cependant, l'animal féroce (le caïman), courant aussi bien qu'un cheval, gagne beaucoup sur moi, n'en est plus qu'à cinquante pas; je vais périr sous sa double rangée de dents...

Soudain, grâce à la Providence, Azor, sur sa monture, sort de la ferme, est saisi d'horreur, et s'écrie: « Courez donc en zig-zag (24)! »

Ranimé par sa voix, je me jète aussitôt hors de la ligne droite, en décrivant un cercle, comme si je voulais tourner l'alligator. On m'avait dit que c'était de la sorte qu'on pouvait éviter ces cruels amphibies; mais ma jument que j'avais voulu joindre, la métairie qui m'offrait un asyle, et ma frayeur qui devait m'en priver, tout m'avait fourvoyé, quoique suivant la ligne droite. C'est celle-là que peut prendre le crocodile pour obtenir ce que plus d'un homme de proie recherche par la ligne courbe: la pesanteur du corps de l'ocroubo ou du lézard géant et la roideur de ses écailles, gênent ses mouvemens et paralysent sa poursuite.

Embrasse-moi, mon brave ami, dis-je à Azor en remontant sur l'andalouse qu'il ramène: sans toi, ma pauvre église serait veuve de son curé! — Tout autre vous eût averti. Voila du pain, des fruits; *déjeunons*. — A cheval: je ne descen-

drais pas pour un archevêché. — (Se retournant vers l'animal, qui commence à nous suivre :) Si j'avais ma *manchette!* — Qu'en ferais-tu ? — Je le tuerais, et nous aurions ses œufs. — Sais-tu si c'est une femelle ? — Je veux dire ses glandes : il en a quatre, qui sont remplies de musc. — Je n'aime pas ce parfum-là, et je crois déjà le sentir : pressons un peu nos bêtes... Tu ris ; je suis peureux ; ce n'est pas être lâche. Mais de quelle manière pourrais-tu le combattre, et le tuer surtout? Ses écailles sont dures, épaisses, rapprochées : on dit que le sabre et la balle ne peuvent pénétrer jusqu'à sa peau. — Prêtez-moi, je vous prie, votre couteau de chasse. — C'est celui de l'alcade... (Je n'étais point chasseur, mais je *pêchais* assez souvent) : d'ailleurs je ne veux pas que tu t'exposes... Azor je vous défends... —

Azor, pour la seconde fois, désobéit; Azor, en chantonnant, me dérobe le coutelas, pendant que je regarde notre ennemi, et va au trot sur lui, par la diagonale, en dépit de mes ordres et de mes remontrances. Mais bientôt, à vingt pas du monstre, il ose mettre pied à terre... il saisit un morceau de roche, s'avance de côté vers une gueule menaçante, et lance l'énorme caillou au fond de l'horrible gosier, puis, aussitôt il plonge le couteau de chasse sous la hideuse gorge, et l'alligator tombe.

Je l'avouerai, j'étais resté spectateur, non tranquille, de cette audacieuse attaque; ce ne fut qu'au moment où je vis l'intrépide nègre terrasser l'affreux crocodile et lui porter plusieurs coups assurés, que j'osai m'approcher enfin de l'autre Minotaure et du nouveau Thésée.

— Un courage imprudent, lui dis-je, n'est que de la témérité, et à quoi bon cette victoire ? — C'est

un *monstre* de moins dans ce pays. D'ailleurs, mon père, dans ma jeunesse (il n'a pas vingt-cinq ans), ces sortes de combats n'étaient qu'un jeu pour moi, comme pour mes compatriotes. Avec un peu d'adresse, on tue facilement ces bêtes, dont l'écaille n'est dure que sur le dos.

Le défunt caïman était gros, à peu près, comme un mulet de bonne taille, et avait dix neuf pieds de long.

— Tu me feras penser à décrire, au retour, cet animal, que tu connais si bien ; ce sera une note (25) pour l'ouvrage que je médite sur l'Amérique que possède aujourd'hui l'Espagne. — Oui, aujourd'hui, et depuis bien long - temps ; mais savoir si demain... — Qu'oses-tu dire ?... — J'entends causer les créoles, les Indiens, nos pauvres noirs surtout, qui sont si fatigués des blancs !... — Heim ? suis-je noir, monsieur ? — Vous méritiez de l'être, car vous êtes sincère et bon comme eux ; c'est ce qu'ils disent tous, sans flatterie ni amour propre. — Si je suis bon, tant mieux pour moi. — Et pour les autres : pendant que vos pareils, pour la couleur... — Tais-toi, ou parlons d'autre chose : on s'accoutume à fronder entre soi, et puis on politique ouvertement ; alors la *sainte* vous absorbe. — Nous parlons bas sur ce chapitre avec mes camarades : Si j'écrivais ce que je sens, ce que je vois, certes, je risquerais ma tête noire... — Une parole, avec la *dame* en question, peut perdre un homme. A propos, il faudrait, sans négliger tes écolières, te perfectionner sur la langue française : tu copierais mes notes. — En commençant par celle où vous peindrez cet ocroubo, qui vous a fait une si belle peur... — Fort bien, tu te moques de moi. Mais puisque je suis bon, comme on a la bonté de te le

dire, je vais te payer ta malice, par une fort bonne leçon d'un philosophe grec : « Le chien du Nil lappe en courant, de peur du crocodile : homme fais comme lui, en abordant la coupe de la volupté. »

CHAPITRE XIX.

Le Visiteur. — Un bulletin.

De retour dans notre paroisse, j'appris d'abord que *monseigneur* l'official, qu'on n'y avait point vu encore depuis que j'occupais la cure, y était venu en tournée, dans son carrosse; qu'on lui avait fait croire que ma santé, très-affaiblie par des travaux continuels, m'avait forcé d'aller prendre des bains à Aqua-caliente; qu'il avait paru satisfait de notre gestion canonicale; mais un peu étonné des trois inscriptions placées par moi au frontispice de l'église, à la porte de la maison presbytérale et à celle du cimetière, intitulé, par moi aussi, *champ du repos*; qu'après avoir pris note des susdites inscriptions, il avait déjeuné au presbytère, dîné chez don Gusman, goûté chez don Minskos, le polonais, et soupé chez don Palomèque, lequel, malgré son avarice, l'avait traité comme un légat.

Il prend des notes?... Moi aussi! mais il loge précisément chez l'un de mes... chez le seul ennemi que j'aie au nouveau monde? Eh bien! j'ai en revanche d'assez nombreux amis, à la tête desquels je place mon vicaire, mon sonneur, mon alcade, don Alvar et mes deux prieurs.

J'apprends, de plus, des choses extraordinaires,

qui ne m'étonnent point, et me consolent d'un voyage inutile, comme d'une visite... assez contrariante.

Ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent, les gazettes ici sont nulles ; la poste n'est pas *franche*, je veux dire que ceux qui la dirigent, sans être *gens de lettres*, devraient savoir au moins que violer le secret des familles, c'est abuser de la confiance publique, commettre un crime de lèze-bonne-foi. On joint la négligence à l'infidélité, surtout envers les citoyens qui paraissent avoir peu d'importance ; plus d'une lettre vous parvient (raturée d'une main bureaucratique, recachetée d'une patte inofficieuse), trois mois et plus après sa date, comme si elle était partie de Paris ou de Rome : est-ce oubli, sur ce point, ou hazard fait exprès ?

Mais les détails choisis que je reçois de Mexico, par le canal du digne M***, vice-*regulador* de notre petit *calbido*, ont pu braver la poste ; car il les a écrits en chiffres de convention, en encre sympathique, dans les interlignes des pages d'un volume de St.-Jérôme, et me les a expédiés dans un paquet cacheté de son sceau, sous le couvert de notre bon prieur.

Il y a là bien des nouvelles qui, en Europe, seraient vieilles depuis long-temps ; mais où nous sommes, le nouveau ne s'apprend qu'au bout d'un an ou deux. Les premières autorités, les nobles et les prêtres du haut parage, sont instruits, de ce côté-là, ce qui ne peut être autrement ; les principaux négocians le sont quelquefois mieux, ce qui est naturel ; le peuple ne sait rien, ou sait très-peu, ou sait fort tard, ce qui est juste.

Traduisons, pour l'histoire, ce premier bulletin

secret, qu'un vrai patriotisme n'écrivit que sous la dictée d'une franchise impartiale. M*** ne m'instruira par la suite, dit-il en post-scriptum, que des faits arrivés dans la Nouvelle-Espagne, parce que de toutes les scènes dont l'Amérique va être l'immense théâtre, il ne verra probablement que celles du Mexique, de sa patrie, qui, au surplus, doit l'intéresser avant tout. Je le suivrai avec exactitude; car, ce pays que je connais autant que lui, que j'explorai plus que lui-même, m'attache presque à un égal degré par des nœuds d'amitié et de reconnaissance. Ce que je n'ai pu voir par ses yeux ou les miens dans les autres contrées du vaste territoire où s'exécute ce grand drame, ne sera exposé dans mes récits, souvent interrompus par des incidens personnels, qu'en sommaires ou abrégés impartiaux et authentiques: plus d'un écrivain libre saura traiter à part et sur les lieux, chaque partie de cette histoire, qui demande un Voltaire ou du moins un Raynal.

L'odieux esclavage, dit M***, l'infâme servitude, nés de l'accouplement du fanatisme avec la tyrannie (26), avaient déjà, depuis trois siècles, fait éclater plus d'un soulèvement au nouveau-monde.

En 1780, sans remonter plus haut, une injustice qu'éprouva don Tupac-Amara, riche péruvien, l'insulte atroce qu'il reçut d'un corrégidor, firent sentir plus vivement aux Indiens l'état d'abjection où ils étaient tenus, le système oppressif du *maximum* ou *repartimento*, et le poids des nouvelles taxes. Une insurrection s'alluma au Pérou; des hommes généreux s'étant dévoués pour la cause de Tupac-Amara et de la liberté, propagèrent en peu de temps l'esprit d'indépendance; la résistance s'étendit sur trois cents lieues de ter-

ritoire, et amena les plus terribles scènes, qui, cependant, restèrent inconnues pour le reste de l'Amérique et pour toute l'Europe, hors le cabinet de Madrid.

La querelle dura trois ans, avec des succès variés; on avait proclamé Tupac (descendant des Incas) souverain du Pérou : mais bientôt la difficulté d'avoir des armes et des munitions, découragea les insurgés, qui n'attaquèrent plus qu'avec molesse, tandis que l'armée espagnole, supérieure en force et secondée par les créoles, malgré leur vif désir d'un régime nouveau, mais où ils primeraient, obtînt les plus grands avantages. Tupac et plusieurs autres chefs de l'insurrection furent pris tour à tour et mis à mort d'une manière révoltante.

En 1781, le *regente* don Pinérés voulut soumettre, de son chef, la Nouvelle-Grenade à des taxes nouvelles. La province de Socorro, une des plus actives et des plus populeuses de cette vice-royauté, se déclara ouvertement contre cette mesure. Dix-huit cents hommes se rassemblent et marchent contre Santa-Fé de Bogota, criant : *Vive le Roi! mort à nos mauvais gouverneurs!* La capitale se trouvait sans défense; les insurgens s'avancent en triomphe jusqu'à la plaine, appellée *Mortuco*, à douze lieues de Santa-Fé, où ils rencontrent l'archevêque de Gongora, à cheval, revêtu de ses habits pontificaux, tenant une hostie dans ses mains... A cet aspect inattendu, les insurgés s'arrêtent, saisis d'étonnement et pénétrés de crainte: le prélat, profitant d'un moment aussi précieux, propose un accommodement à leur chef Salvador; la conférence a lieu, et l'insurrection s'évanouit.

Au commencement de l'année 1797, des créoles,

las de leurs chaînes, et des espagnols éclairés par les ouvrages des philosophes de la France, formèrent un projet de révolution à Caracas. Ils traitèrent avec mépris le gouvernement espagnol, parce qu'ils se fiaient à la protection de l'Angleterre, en raison du plan, bien connu, du fameux Pitt, de rendre indépendante la Terre-Ferme, pour l'intérêt de la grande-Bretagne. La conspiration fut découverte, au moment d'éclater, et les chefs principaux, don Gual et don Espana, se retirèrent dans une île voisine; mais le dernier fut découvert, deux ans après, arrêté et pendu.

En 1806, pour aider le parti révolutionnaire en Amérique, le cabinet anglais paya les frais de l'expédition de Miranda, péruvien-français, à Vénézuéla, et envoya, un an après, celle que Whitelocke, officier peu connu, dirigea à Buenos-Ayres; mais aucune des deux ne réussit : il n'y a guère de succès à obtenir quand la fortune ne seconde pas le talent, et Miranda, général distingué, n'eut jamais de bonheur.

CHAPITRE XX.

Doléances. — Sage conseil.

Les diverses incursions faites par les Français et leurs rivaux sur les côtes de l'Amérique soumise aux Espagnols, obligèrent ceux-ci à augmenter leurs forces militaires pour secourir les garnisons des ports, en cas de nouvelles attaques. Mais les commotions civiles nécessitaient surtout l'accroissement des moyens belliqueux : il fallut mettre les chefs-

lieux à-même de donner et de recevoir des secours en cas d'émeute ou de sédition ; et, cependant, quoique les troupes fussent particulièrement concentrées dans les capitales, on en gardait quelques-unes dans les provinces, pour assurer leur fidélité incertaine et imposer aux moteurs d'insurrections.

En observant d'un œil philosophique l'attachement des Espagnols pour leur pays, le timide respect que les créoles conservaient pour l'Espagne, le faible caractère des Indiens et l'état d'insignifiance moral et politique où se trouvaient les autres races, on ne s'étonne pas qu'ils se soient laissés gouverner, pendant des siècles, par des lois établies dans un pays si éloigné du leur, sans tenter un effort réel et soutenu pour conquérir leur liberté : lors même que des caractères entreprenans s'efforçaient d'opérer ce qu'on nomme, avant le succès, une rébellion, la facilité singulière avec laquelle le gouvernement espagnol étouffait la révolte s'explique aisément, d'un côté, par la vigilance des chefs, le zèle ardent de l'inquisition, et de l'autre, par l'apathie ou l'indolence des créoles, suite trop naturelle de leur molle éducation (27).

Je ne prétends pas, toutefois, dire que les Américains, respectant la cour de Madrid, en fussent satisfaits, et j'affirme, au contraire, qu'elle leur inspirait le plus vif mécontentement ; mais quoique dix volumes ne pussent contenir le précis de leurs justes plaintes, puisqu'ils se trouvaient opprimés par l'avarice et l'insolence, l'égoïsme et l'ambition, j'exposerai, en peu de mots, leurs principales doléances.

Ils se plaignaient, 1°., du pouvoir tyrannique exercé par les vices-rois, les capitaines-généraux,

les gouverneurs, qui éludaient souvent les lois et même les ordres du prince;

2°. Que *l'audiencia* n'était jamais composée que d'Européens, seuls juges dans tous les procès, et qui interprêtaient toujours le Code en leur faveur;

3°. Que cette audience arbitraire prenait souvent des décisions clandestines, prononçait le bannissement et rendait une foule d'arrêts cruels sans jugement légal;

4°. Que le gouvernement les traitait avec méfiance, malgré la loyauté dont ils avaient donné des preuves dans la guerre nommée de la succession pour le trône d'Espagne, en résistant aux propositions de la France et de l'Angleterre; et surtout, malgré le courage, le dévouement qu'ils avaient déployés lorsque Buenos-Ayres et Carthagène furent tour-à-tour attaquées par une escadre anglaise;

5°. Qu'ils étaient obligés de supporter les insultes d'un Espagnol, même de la dernière classe, par cela seulement qu'il était né dans la mère patrie, et qu'il se regardait en cette qualité comme un être d'une nature supérieure, et comme maître de l'Amérique esclave. (Parmi plusieurs exemples que je pourrais citer à cet égard, je me borne à ceux-ci: les citoyens de Mérida, dans la province de Vénézuéla, demandaient à la cour la permission de fonder un collége universitaire; l'administration fiscale rejeta la pétition, *parce qu'il n'était pas nécessaire ni convenable de propager l'instruction dans l'Amérique, dont les habitans indigènes paraissaient destinés par la nature à travailler aux mines.* Dans un arrêté solennel relatif au commerce, le conseil des consuls de Mexico déclara que *les Indiens étaient une race*

abrutie, pleine d'ignorance et de vices, des automates indignes de représenter et d'avoir des représentans.)

6°. Que la convention originaire faite entre le monarque et les premiers colons de l'Amérique, par lequel acte, il était stipulé : que les emplois publics seraient donnés de préférence aux premiers conquérans de ce pays, (28), aux descendans de ces héros, aux *pacificadors*, aux colons, même aux indigènes, n'a pas reçu encore son exécution. (Sur cent soixante vice-rois et plus de six cents officiers supérieurs, nommés par la cour espagnole pour administrer l'Amérique, on ne comptait pas vingt créoles, encore n'avaient-ils obtenu de l'emploi que parce qu'ils avaient été élevés en Espagne, avantage dont jouissaient bien peu d'Américains, puisqu'il leur était défendu de visiter la péninsule, sans la permission expresse de Sa Majesté Catholique, laquelle en était fort avare.)

7°. Que l'Espagne étouffait toute industrie en Amérique, en ne permettant pas d'y établir aucune espèce d'usine ou de manufacture ; et que malgré l'impossibilité où elle était de fournir les denrées que consomme le peuple américain, elle restreignait la culture, ou la défendait même entièrement sur son territoire natal.

Arrêtons-nous un peu et seulement sur les restrictions que la *mère-patrie* mit toujours à la liberté de la culture, chez ses trop dociles enfans. Dans ses possessions au sud de Panama, on avait limité, pour le tabac, le nombre des plantations ; si le maître de l'une d'elles avait eu le malheur de faire cultiver un seul pied de tabac de plus qu'on ne l'avait permis, il payait une forte amende, et toute sa plantation était détruite ; et cependant l'Espagne était obligée, tous les ans, d'acheter aux

planteurs du Portugal, tant pour sa consommation que celle de ses colonies, une fort grande quantité de cette marchandise.

Nulle province américaine, excepté le Pérou et le Chili, ne pouvait extraire des huiles, faire du vin, de l'eau-de-vie, planter des vignes, recueillir des amandes; et deux parties si importantes de l'empire espagnol n'avaient été soustraites à ces tyranniques défenses, que parce que l'Espagne trouvait le voyage trop long, qu'il y avait, par conséquent, peu de profit pour elle à faire transporter ces denrées dans ces deux provinces. Aussi fallait-il que les vins, les eaux-de-vie, les huiles, etc., récoltés au Chili et au Pérou, y fussent consommés; et l'exportation en était défendue sous des peines très-graves; mais ces provinces n'avaient pas le privilége de récolter des huiles et du vin, sans le payer par une autre privation; car on n'y cultiva jamais ni la canne, ni le tabac, qui y prospéreraient.

Une des vaines doléances que les créoles adressaient au gouvernement espagnol, c'est que, pour arrêter la population, autant que pour la maintenir en différentes classes, il avait fait plusieurs lois qui mettaient obstacle aux mariages.

On peut néanmoins assurer que, nonobstant tous ces sujets de plaintes, l'Amérique espagnole serait restée encore assez longtems sous la funeste dépendance de la mère contrée. Mais l'invasion de l'Espagne par Bonaparte, la mésintelligence qui s'établit entre les juntes de Séville, des Asturies et des autres provinces, et plus encore, la conduite impolitique de la régence de Cadix, ont décidé cette grande insurrection qui, par l'étendue des pays qu'elle embrasse déjà, est une révolution immense, unique dans les annales de l'histoire.

— Mais, me dit mon vicaire, je ne vois point encore figurer Mexico dans ce premier chapitre ?.. — Qui a trois mois de date ; car la poste au Mexique... — Il est vrai ; et depuis, comme vous dites, il aura bien passé de l'eau sous le Pont-neuf. — N'êtes-vous pas tenté d'aller faire avec moi une visite à nos amis, à nos libérateurs, qui vont le devenir ou le sont devenus de la riante capitale, du Paris mexicain, où vous attend peut-être maintenant cette belle limonadière que vous deviez conduire à St.-Domingue ?... — Plaisantez-vous ? — Jamais, en révolution. — Qu'irons-nous faire là ? — Vous, un bon mariage, et moi, un code, ou du moins quelques lois... — Non, non ! je reste à Petapa, où nous sommes heureux, et vous conseille, en véritable ami, d'y rester comme moi, malgré l'expectative que j'aurais de la cure, si vous partiez. — Je crois... que vous avez raison, malgré l'expectative aussi que je pourrais avoir d'un petit évêché constitutionnel. Quitter un point solide pour s'élever sans certitude, c'est risquer de descendre ou même de tomber. — A la bonne heure ! Nous sommes bien ici, comme disait St.-Pierre au divin maître, conservons y nos *tentes*... et nos nièces.

CHAPITRE XXI.

La Vengeance. — Interrogatoire.

J'avais à peine répondu à la missive libérale, que je reçus un billet anonyme apporté par un Indien qui, étant à cheval, disparut aussitôt... Quel ami inconnu me donne ainsi cet avis allarmant ?

« Vous êtes dénoncé *au grand bureau* : tenez-vous sur vos gardes. »

Ce peu de mots ouvre pour moi un vaste champ de conjectures, et je le parcours vainement avec don Chrysostôme. — Attendez... la visite de notre official ... — Oh ! j'ai réponse à tout. — Mais la correspondance ? — Correspondance indéchiffrable ; on ne l'a pas saisie, d'ailleurs : qu'aurais-je à craindre ? ... — Rien ... cependant, brûlez certaines lettres ...

Je livre également au feu quelques notes philosophiques, après les avoir copiées, très-fin, en sympathique, sur les marges de mon bréviaire ; et je place sous mon chevet, pour me tenir plus ferme en cas de route, une bonne ceinture, brodée intérieurement de mes économies, en or et diamans, parce qu'à tout hazard, commis voyageur pour l'église, c'est-à-dire, missionnaire, j'avais pris l'habitude de convertir ainsi mes plus grosses espèces. On ne peut prendre, hélas ! trop de précautions, dans un pays où règne l'arbitraire, où l'on n'est jamais sûr de conserver le peu de bien que l'on possède, ni même la propriété de son individu.

Me voilà prêt à tout événement. Trois semaines s'écoulent depuis l'alerte, rien ne confirme cet avis, et je le prends pour une fausse alarme donnée par un brave homme qui me croit imprudent, ou par un ennemi secret qui veut m'inquiéter...

Bah ! on ne pense pas à moi, et j'aurais tort... On y pensait ...

Un beau matin, au point du jour, plusieurs coups violens heurtent soudain contre la porte de ma chambre, m'éveillent en sursaut, et j'entends retentir ces mots terribles que j'avais prononcés moi-même en quittant jadis Mexico : « *Sainte Hermandad !* »

Dieu soit loué ! Tout ce qu'il veut doit être. Je m'habille, sans oublier une bourse ordinaire et ma ceinture économique : j'ouvre, et deux hommes noirs, précédés de quatre alguazils, me signifient d'abord, après maintes courbettes, un mandat d'arrestation signé du président et de deux conseillers du St.-Office, ensuite... Ils gardent le silence à chaque question, examinent tous mes papiers, les cotent, les paraphent, me les font parapher, et dressent un procès-verbal (sans interrogatoire), qu'ils signent avec moi.

Pendant cette expédition, j'approche des fenêtres, non pour faire un saut périlleux, mais pour voir si mon brave ami ou mon fidéle Azor n'assemblent pas les domestiques, quelques paroissiens... Je vois une trentaine... de cavaliers, cernant le presbytère... Allons, il faut se résigner ; j'en ai vu d'autres ! La chaîne de la vie se compose d'anneaux alternatifs d'or et de fer.

A peine le paquet est-il scellé, que, sans me permettre un adieu, on me prend sous les bras, comme un pauvre malade, et l'on me conduit, chapeau bas, dans la rue où est le carrosse inquisitorial. Près d'y monter, je me retourne, et vois don Chrysostôme à sa fenêtre ; il me témoigne par des signes la plus vive douleur, et je lui réponds par des larmes... Je pleure de reconnaissance, en voyant pleurer mon ami, en apercevant notre Azor, qui jète des cris douloureux, qui accourt, qu'on arrête, qu'on repousse dans la maison. Hélas ! La portière est ouverte ; on me cède, dans la voiture, l'honneur du fond ; les robes noires occupent le devant : quel vis-à-vis ! on part, et la cavalerie précède, suit, entoure, au galop qu'ont pris les coursiers de la prison roulante.

Je veux du moins causer en route ; mais l'on

me répond seulement ; *Emmanuel !* (que Dieu soit avec vous) Ah ! qu'il daigne me secourir, car on me mène au diable.

Le carrosse, bien clos, entre dans Guatimala, et nous conduit aux Jacobins... Tant mieux, dans mon malheur ! je n'irai pas, sans doute expirer dans la *maison noire*. Revenu de la sorte dans celle de mes frères, je n'aperçois que le portier, aucun autre religieux ne paraît à ma vue ; je demande à parler à don prieur, et, pour toute réponse, un jacobin créole, choisi, apparemment, pour être mon geolier, se montre seul, me fait conduire dans une cellule grillée, donne un reçu de ma personne, et m'enferme à la clef, sous deux verroux auxiliaires.

Cet air sournois, ce rire sardonique d'un cerbère tondu, altéraient vivement la consolation que j'éprouvais d'être *chez nous* ; et ce qu'il vint me dire, une heure après, n'était pas propre à l'augmenter. — Frère, voici à déjeûner, avec des livres, mais vous n'aurez aucun moyen d'écrire ; et quant aux vivres, vous en recevrez désormais par ce tour-là, qui recevra aussi le *reste* de votre *superflu*.—(Pardon lecteur honnête, il n'y avait dans mon *secret* qu'un de ces *nécessaires* que vous nommez sans périphrase). Je désire bien, frère, voir un instant don Saturnin. — C'est impossible ; vous êtes ici à *l'in-pace.* — Et... pour combien de tems ? — don Rabolos, notre nouvel inquisiteur, vous le dira lui-même. — Quand ?— Je l'ignore ; patientez, et faites pénitence. — (Le sot !) Pénitence ! et pourquoi ?... — Oh, oh ! vous le savez... Vous aurez cependant l'ordinaire du réfectoire, tout votre nécessaire et pas de discipline. — Je vous suis obligé, et vous offre en reconnaissance, le *superflu* en question. —

Il sort en faisant la grimace, et je reste livré à des réflexions qui ne sont pas couleur de rose. Serais-je reconnu? voilà tout ce que j'ai à craindre!.. Non, Chrysostôme seul sait qui je suis, et il est honnête homme, ami constant. Mais ce terrible St.-Office voit tout en noir...Courage! si j'échappai naguère au bec du crocodile pour tomber dans la gueule toujours béante de l'alligator à rabat, le Ciel, qui me sauva de l'un, saura me garantir de l'autre.

Le lendemain, on apporte mes malles, examinées, mais il n'y manque rien. Huit jours après, don Rabolos et son greffier paraissent dans ma chambre: l'inquisiteur est un abbé joufflu, à face rubiconde; j'aime mieux ces figures-là, quand elles ne sont pas portées par l'égoïsme, que ces visages de carême qui signalent souvent la trahison...

(Avec une douceur qui ne parait point affectée:) — Mon frère doit à son prieur l'avantage de ne pas être *ailleurs* que dans cette cellule, et de m'y voir venir l'interroger... — Je vous en remercie tous deux. — Asseyez-vous, mon frère. —

Et l'on s'assied, et le noir plumatif se dispose à écrire, et voici l'interrogatoire, dont j'ai pris note immédiate, comme de tout ce qui m'arrive d'intéressant.

—Frère, votre nom?—Polycarpe *de Varennas*.. Né? — A Porto-Rico... — L'âge? — 48 ans. — Profession? — Jacobin et curé. — Que signifient ces lignes inscrites par vous-même à la porte de votre église: « Jésus-Christ n'a pas fait acception des blancs, ni exception des noirs? » — Je présume trop bien de la *science* d'un vénérable inquisiteur, pour croire qu'il ignore que ces paroles sont de l'immortel Las-Casas, le plus vertueux, le plus saint de nos compatriotes. — Le tribunal croit peu à son orthodoxie... Et cette autre sentence: « Les siècles

de la gloire de l'église chrétienne furent ceux où ses prêtres n'étaient que *l'ordure* du monde? — Il y a *balayure* et non *ordure* dans cette sévère remarque de *notre* orateur Massillon (29), que j'avais copié avec scrupule : c'est ce que n'a pas fait à mon égard M. l'official, à qui je dois sans doute *le plaisir* de *causer* avec votre *Grandeur*.. — Je ne connais point Massillon... — (Heureusement pour moi, avec mon *notre*...) — C'est peut-être un moine créole de votre petite ile ? —Le continent s'honore d'avoir vu naître ce sublime prédicateur... — Quoiqu'il en soit, balayure ou ordure est toujours un outrage fait aux ministres de la religion... — J'ai été admis dans leurs rangs, n'importe à quel degré : aurais-je été assez inconséquent pour vouloir m'avilir moi même ? —Il y a de faux frères... D'ailleurs, les véritables osent-ils protéger les noirs pour opprimer les blancs ? — J'ignore... — Et ce bon Paloméque, l'un de vos paroissiens ? quelle a été votre conduite envers cet homme charitable, fidèle à sa religion et à son roi? —

(Comme ce vieux coquin séduisit le sot visiteur !) Récriminer c'est s'avouer coupable; mais je ne crains que Dieu et ses vrais mandataires. Paloméque, avare et cruel envers les faibles, ne saurait être un bon chrétien, ni un franc royaliste, si cette qualité n'exclut pas la doucéur, la bienfaisance : or, tous les habitans de Petapa, des environs attesteraient qu'il est privé de ces vertus. C'est donc à lui... — Le visiteur proteste du contraire. — (L'avare l'a si bien traité!) Le visiteur... — Quel motif important vous avait fait quitter votre paroisse, lorsque ce respectable official l'a visitée ? — Notre docteur m'ayant prescrit les bains...—Vous n'avez point paru à Aqua-Caliente, où le visiteur a passé en revenant de Petapa... — Eh bien, Monsieur,

quoique je puisse dire que j'ai été les prendre ailleurs, j'avouerai franchement qu'après avoir ainsi donné le change aux Petapas, afin qu'ils pussent croire que j'allais dans le voisinage, j'ai été à la Vera-Paz, pour y voir un ami... — Je le savais; mais l'on affirme encore que cet ami, négociant de Mexico, est un des *Jacobins* de cette capitale, qui vont, de ville en ville, semer le trouble et prêcher la rebellion. — Vous m'étonnez à un tel point... Quoi! cet homme religieux, ami des lois, serait tout-à-coup, devenu ?... Ah je ne saurais croire... Est-il possible!... — Je vois avec plaisir cette surprise, et saurai la faire valoir. —

(Plaisante-t-il?) Daignez, sur tout le reste, par commission rogatoire, prendre des informations auprès de don Gusman, le digne alcade... — Un Indien! — (La bonne caution!) Mais les gens de toutes couleurs de cette pieuse paroisse rendront justice, comme lui, à la droiture de mes intentions... — En leur faveur, et c'est là votre plus grand tort...

Ici, je pus voir clairement dans les yeux de don Rabolos, que de ce tort, frondé de bouche, son cœur me faisait un mérite. Mais il se lève : — On passe sur votre Indienne, sur une noce où vous dansâtes... — Cent témoins prouveront... — Même sur vos miracles... Il ne s'agit que de trois *imputations* plus ou moins graves, dont vous aurez à vous défendre en présence du tribunal : je le préside; mais j'ai quatre assesseurs qui sont prévenus contre vous. Mon frère, je désire sincèrement voir éclater votre innocence, et je l'espère... Adieu.

Un bon diable, malgré la robe! mais, je prouve de mon côté, que l'habit ne fait pas le moine.

CHAPITRE XXII.

Évasion. — Retour à Mexico.

Grace à don Saturnin, la captivité que j'éprouve est supportable : chambre claire, aérée ; mais seulement la vue du ciel, et je tiens encore à la terre ; table soignée, lit moëlleux, et pour société, trois pères de l'église, avec lesquels je fais une agréable connaissance ; pas de plume ni d'encre, mais j'avais inséré plusieurs crayons dans le sac de mon bréviaire, dont cent marges sont libres ; promenade le soir, quand tous les moines sont couchés, excepté deux qui me servent *d'escorte*, et sont aussi causeurs que des trapistes.

Huit mois viennent de s'écouler (30), et l'interrogatoire n'a eu aucune suite : je sais que l'inquisition procède avec lenteur, mais des renseignemens qu'elle doit prendre à six lieues de son siège sont bientôt recueillis. Suis-je oublié ? Tant pis, peut-être... Déjà l'année est révolue ; mais dans la promenade quotidienne qu'on me permet nocturnement, pour prendre l'air, avec les frères taciturnes, j'entends l'un dire à l'autre, comme si je n'étais pas là : « Le frère Polycarpe ne sera pas *déporté* en Espagne, ni mis en jugement. »

Cet avis indirect n'en était pas moins consolant, mais la durée de ma détention me désolait, par l'incertitude du terme, sans pourtant me désespérer : l'homme supporte le malheur avec plus de courage que la perte de l'espérance.

Trois mois après cette nouvelle, un soir, à l'heure du souper, j'ai enfin la visite de l'excellent prieur, qui n'avait pu assurément me l'accorder plutôt. — Ah ! mon père, votre présence me rend la vie ! permettez que ma gratitude... — Ecoutez-moi, et ne perdons pas un instant : vous avez de grands ennemis ; un seul de vos paroissiens a gagné tout le tribunal, hormis le président ; l'évêque est incertain ; mais Alvar, Théotime, l'inquisiteur et moi, nous vous croyons plus malheureux qu'imprudent ou coupable... — Oh ! je ne suis plus malheureux ! Daignez, je vous supplie, me donner des nouvelles de mon digne vicaire, de mon fidèle noir, du bon alcade, de mon troupeau entier, qui doit m'être si cher. — Il vous regrette. Chrysostôme, aidé d'Azor, a jeté Palomèque dans la rivière de Misko, où il a failli se noyer ; ses nègres l'en ont retiré, malgré sa barbarie, au moment où un ocroubo lui saisissait la jambe droite qu'il emporta : le vicaire et le noir se sont ensuite compromis de nouveau, en essayant de communiquer avec vous, et même de vous délivrer ; l'un, qu'on devait nommer curé de Petapa, a disparu avec la fille d'un riche gentilhomme d'Amatitlan ; l'autre a été, malgré l'alcade, arrêté, taillé et banni... — Hélas ! c'est pour moi seul... — Ne m'interrompez pas : du consentement de l'évêque, qui croit vous faire grâce, de l'aveu du supérieur et de don Rabolos, qui vous présument innocent, je viens faciliter l'évasion d'un frère qui est persécuté.

Si les sept sages de la Grèce eussent dû me juger, je n'aurais pas, sans doute, accepté ce moyen de délivrance ; mais, poursuivi par l'inquisition pour mes péchés, j'aurais fui, même avec les vertus des sept sages.

Je reste, si ma fuite compromet mes libérateurs. — Tout est prévu à cet égard, ainsi que pour le reste : un navire d'Acapulco met demain à la voile pour regagner ce port, votre place y est retenue ; voici une lettre signée de vos amis pour le nouveau prieur de Mexico. Avez vous de l'argent ? — J'ai mes économies. — Prenez toujours une partie des miennes... — Non ; j'ai ce qui m'est nécessaire, et vous avez des pauvres qui ne subsistent que par vous. — On est au réfectoire, saisissez cet instant : un muletier, dont je suis sûr, va vous conduire au port avec vos malles... Mais vos meubles du presbytère, votre cheval ? — Les uns sont pour les indigens de ma paroisse, l'autre pour mon prieur. — J'accepte un don de l'amitié. Adieu ! que le ciel vous protège ! — Et qu'il vous récompense !

Me voilà sur la mer du Sud, dans un bâtiment caboteur, où mon passage était payé d'avance ; et, en six jours, j'aborde à Acapulco, ville riche et malsaine, où j'achète une mule qui me transporte à Mexico, la meilleure des capitales, après celle de l'univers.

Don Paternos de Las-Ybal, nouveau prieur des Jacobins, lit la lettre, et m'accueille avec bonté, en me donnant aussi cet avis fraternel : « Vos ennemis de Guatimala, sachant bientôt votre retraite, vous feront surveiller ici par nos créoles ; soyez prudent ; d'ailleurs nous devons l'être tous, dans ces instans d'orage. »

Il y a de l'orage ?... M*** se trouvait en ce moment à sa campagne, au delà de Chapultepec : je restai, pour être prudent, une quinzaine au monastère, sans aller visiter nos autres patriotes, qui étaient signalés.

Fidèle Chrysostôme, où êtes-vous?... Et toi, mon cher Azor, pauvre banni, en quel lieu portes-tu ton dévouement, et où pourrai-je te prouver ma gratitude? Je donnerais la moitié de mon or, pour retrouver mes deux amis!

Un second bulletin, parvenu au prieur dans un autre volume de Saint-Jérôme, m'avait été remis le soir de mon départ; mais ces nouvelles étaient vieilles, par la négligence ordinaire de messieurs de la poste. Je revins dans la capitale le 8 mai 1809; voici, jusqu'à ce jour, ce qui arriva au Mexique; et je raconterai la suite comme elle eût lieu *sub oculis*, jusqu'à un certain point:

En 1808, les troubles de la péninsule, après l'invasion du maître de l'Europe, les querelles des juntes, ces assemblées provinciales si discordantes, dont chacune voulait s'attribuer le suprême pouvoir sur l'Espagne et les Indes, tout semblait présenter à l'Amérique, fatiguée par trois siècles de souffrances continuelles, la précieuse occasion de conquérir sa liberté. Mais les patiens indigènes avaient encore l'attachement de l'habitude pour la mère patrie: les nouvelles du continent leur parvenaient, d'ailleurs, tellement altérées, contradictoires, la résistance de la nation espagnole leur paraissait si noble, la position de ses princes si malheureuse, que, retenus par la surprise, émus par la compassion, ils perdirent, à cette époque, l'heureux moment d'agir, et fournirent à leurs tyrans les moyens de combattre le soldat roi des rois (31).

Dans cette circonstance, la conduite des gouverneurs en Amérique offrit un grand contraste avec celle des gouvernés; les premiers, à l'exception du vice-roi de Mexico, étaient prêts à jurer fidélité à Bonaparte, comme le prescrivait le

décret du conseil des Indes, qui ordonnait de reconnaître la cession faite à Bayonne, et confirmait les chefs dans leurs emplois; mais les sujets Américains osèrent seuls s'opposer à ce changement, et brûlèrent, surtout dans le Mexique, la proclamation de Bonaparte.

Vers la fin de juillet 1808, un brick français, apportant un message du conquérant, arriva à Buenos-Ayres, et informa le vice-roi Liniers de la conquête de l'Espagne. Celui-ci dévoué à Bonaparte, fit une proclamation au peuple de Buenos-Ayres, dans laquelle il lui rappelait l'indifférence qu'il avait témoigné pour la maison Bourbounienne, lors de la guerre de la succession : il terminait en assurant les Buenos-Ayriens de l'honorable et haute estime qu'avait su inspirer à l'empereur Napoléon leur triomphe sur les Anglais, et il les exhortait, au nom de ce puissant monarque, à demeurer tranquilles. Don Xavier Elio, qui était alors gouverneur de Monté-Video et ennemi personnel de Liniers, l'accusa de déloyauté, pour cette proclamation, et parvint à soustraire à son obéissance tout le pays qu'il commandait, en formant une junte à l'instar de celle d'Espagne. Don Goyenèche, missionnaire politique, arrivant de Séville, approuva la conduite de l'ambitieux Elio.

Le 20 juillet 1808, les habitans de Mexico, apprenant la nouvelle de l'insurrection des Espagnols *péninsulaires*, manifestèrent l'enthousiasme le plus vif; et il durait encore à l'arrivée de deux députés de Séville, envoyés par la junte qui s'y était formée : ils annoncèrent qu'ils venaient réclamer, pour elle, le commandement souverain de l'Amérique. Tel était le penchant des Mexicains en faveur de la péninsule, qu'ils auraient peut-être accédé à la demande de la junte, si, durant les

débats entre les officiers civils et militaires réunis par le vice-roi, des lettres n'étaient arrivées, en forme de dépêches, annonçant la création de la junte des Asturies : elle invitait expressément les Mexicains à ne pas reconnaître l'assemblée de Séville. On concevra facilement combien cette rivalité dût affaiblir la bonne opinion que les premiers s'étaient formée de l'insurrection d'Espagne.

Ce n'est pas, Dieu merci, faute de maîtres, disais-je en 1809 à l'un de nos amis, que nous sommes mal gouvernés, car nous avons, pour le moment, Charles IV et Ferdinand VII, Napoléon I. Joseph *idem*, et trois ou quatre juntes. Savez-vous ce qu'il faudrait faire, pendant cette anarchie royale ? — Certes nous devrions organiser ici une nouvelle république ; et... oui, j'en parlerai incessamment au *comité*. — Les esprits ne sont pas encore à la hauteur des circonstances ; mais semez toujours cette idée dans le présent, et elle germera pour l'avenir (32) : les idées gouvernent le monde.

CHAPITRE XXIII.

Les remontrances. — Guerre.

Voici un extrait authentique des remontrances présentées, le 5 août 1808, au vice-roi don Iturrigaray, par la municipalité de Mexico, pour réclamer la formation d'une junte composée des autorités constituées dans cette capitale :

« Les juntes du gouvernement de la mère patrie, les corps des cités et royaumes, ne se conduisent plus, dit elle, conformément à la loi, qui ordonne :

que les cas difficiles seront soumis à la discussion dans les assemblées générales. A l'époque présente, après l'enlèvement du roi, la nation est investie de la toute-puissance : ses intérêts doivent donc être discutés par les autorités royales et ecclésiastiques, réunies aux *têtes du peuple*, au calbido (municipalité) ; et ces assemblées doivent faire ce que ferait le monarque lui-même pour le bien général.

» Mexico adhère aux principes de Séville, Valence et autres villes, et réclame, comme elles, les moyens de pourvoir aux mesures qu'exige *l'impériosité* des circonstances.

» De tels exemples nous indiquent ce que nous devons faire, c'est-à-dire, former une junte particulière et *gouvernementale*, qui sera composée de *l'audiencia*, de l'archevêque, des officiers municipaux, de la noblesse, des corps judiciaires, séculiers, ecclésiastiques, des principaux notables et des chefs militaires.

» Cette junte royale, qui délibérera sur tous les importans sujets qui nous concernent, se déterminera conformément à nos différens intérêts. Elle est indispensable, parce que, délivrés, en ce moment, du péril qui nous menaçait du côté de la France, nous ne devons pas néanmoins négliger un instant nos moyens de salut, jusqu'à ce que nous recevions des avis positifs qui puissent nous tranquilliser entièrement. Il faut aussi *satisfaire aux désirs du peuple*, en lui rendant les moyens qu'il avait *originairement*, d'en appeller au roi ou au conseil des Indes ; et de plus, il doit être fait des *changemens* parmi les personnes nommées aux places ecclésiastiques et séculières. Il faut le déclarer, voila les seuls moyens, en raison de l'absence de notre roi, qui peuvent offrir au royaume,

s'il est uni, la possibilité d'échapper aux dangers qui l'environnent.

» L'union des autorités est nécessaire pour *établir* le calme et l'unanimité parmi le peuple, et prévenir les effroyables conséquences de la *désunion*.

» *Chacun alors sera heureux*, et tous les vœux, toutes les résolutions, dirigées par l'enthousiasme et le patriotisme, auront uniquement pour but le bien *public*.

» La ville pense donc que le moment est arrivé d'adopter sans réserve le mode suivi en Espagne. Dès que V. E. aura établi cette junte, qui sera composée des représentans du royaume, elle examinera soigneusement *tous* les intérêts du pays. Mais les deux points fondamentaux de ses travaux *législatifs* ne doivent pas être oubliés, c'est-à-dire, premièrement, que les autorités doivent agir comme si le renversement de la monarchie Espagnole n'était pas arrivé, de sorte que V. E. conservera toujours le pouvoir nécessaire que les lois lui accordent; secondement, c'est que, pour suppléer au vide immense qui existe entre l'autorité du souverain et celle de V. E. elle aura recours à la junte. »

Que trouve-t-on dans cette remontrance semi-patriotique? de nouveaux priviléges, de nombreux avantages pour les grands, les prêtres, les riches et les salariés; un vain mot pour les Indiens, et rien pour les esclaves.

Comme le vice-roi ne parut pas contraire à l'adoption du projet proposé par l'organe de la municipalité, les Espagnols, adversaires des Mexicains, décidèrent alors la déposition de ce représentant d'un roi *quelconque*. Agé, dénué de vigueur, n'ayant aucun plan de conduite, don Iturrigaray fut effrayé des soupçons que l'on excitait

contre sa loyauté ; il proposa lui-même de résigner ses fonctions. Les Espagnols, encouragés par sa faiblesse, formèrent sans nécessité, comme sans gloire, un complot général contre un homme sans énergie et sans défense ; et un négociant ambitieux, son ennemi, fut choisi pour lui succéder. Le jour fixé, les officiers qui commandaient sa garde furent gagnés avec de l'or, et le négociant, accompagné de quatre à cinq cents Espagnols, pris dans la classe commerçante de Mexico, pénétra, vers minuit, dans le palais du vice-roi. Les conjurés ne devaient éprouver aucune résistance ; ils se saisirent du vieillard ainsi que de sa femme : celle-ci fut conduite dans un couvent et lui fut renfermé dans les prisons du St.-Office.

L'audience, toute Espagnole, avait secrètement autorisé ce mouvement, insurrectionnel, s'il eut servi la liberté, mais factieux, ne servant que l'oligarchie ; et l'emprisonnement du premier magistrat fut annoncé au peuple avec la déclaration que l'audience s'attribuait le droit de nommer seule un autre vice-roi ; et elle aurait pu même en choisir deux, puisqu'une partie de l'Espagne et tant de souverains reconnaissaient Joseph...

Afin de concentrer leurs pouvoirs divergens, les juntes de la péninsule s'étaient déterminées à établir, par députations, un gouvernement général. Quand la nouvelle de la transaction proposée par les Mexicains fut connue en Espagne, cette junte centrale était déjà établie à Séville : sa joie n'eut point de bornes en apprenant que le vice-roi, accusé de trahison, pour n'avoir pas montré une vive opposition au projet des municipaux, était devenu prisonnier des Espagnols ; elle ne s'embarrassa pas d'examiner les chefs de l'accusation, et ne réfléchit pas non plus combien les nœuds de la

subordination éprouvaient de relâchement, lorsqu'une poignée d'hommes, sans autorité légitime, pouvait forcer le siége du gouvernement, et s'emparer du chef avec impunité.

La loi d'Espagne exigeait l'établissement d'une régence au lieu d'une junte centrale; mais il était trop tard, et déjà l'Amérique, ayant reconnu le pouvoir *juntionnaire*, avait envoyé en Espagne, dans l'espace d'un an, plus de 80 millions.

Néanmoins, la Paz, capitale d'un des districts de l'audience de Charcas, sachant bien que l'Espagne était trop faible pour se délivrer elle-même du pouvoir des Français, voulut pourvoir à sa propre défense; et au commencement de 1809, se donna un gouvernement particulier, composé de patriciens, qui prit le nom de junte *intuitive*. Les magistrats de l'audience ne condamnèrent point cette mesure; mais Elio, vice-roi de Buenos-Ayres, envoya une armée pour la combattre, tandis que Goyenèche, par ordre de celui qui régnait au Pérou, marchait avec un corps nombreux contre la junte de la Paz, dont l'armée, commandée par P. Castro et Yramba, fut battue dans *l'alto*, à quarante lieues de la ville. Le vainqueur Goyenèche marcha immédiatement contre les patriotes, et un grand nombre fut exécuté sur-le-champ de la manière la plus lâche, la plus horrible, mais la plus ignominieuse pour le vainqueur.

Quito, une des villes de la province qu'on nomme Santa-Fé de Bogota et capitale de l'audiencia à qui elle donne son nom, déterminée par les motifs dont la Paz avait dû s'autoriser, forma aussi, le 10 août 1809, un gouvernement séparé, et nomma président le marquis de Selva,

quoique le peuple attendit généralement tout autre chose.

Cette décision obligea don Amar, qui gouvernait la nouvelle Grenade, à composer une autre junte des personnages principaux de Santa-Fé, sous le prétexte de leur demander des conseils; et la junte, assemblée dans le palais du vice-roi Amar, le 7 septembre, se déclara pour le parti adopté par Quito, dans l'espoir qu'en reconnaissance la junte centrale d'Europe, et agissant de concert avec elle, on préviendrait toute espèce de trouble, dans le cas où la péninsule serait absolument conquise par les Français.

Le vice-roi, qui n'avait d'autre intention que celle de connaître l'opinion publique, se hâta de dissoudre un conseil trop sincère, en indiquant une réunion nouvelle pour le 11 du même mois; et, comme il était sourd, il demanda que chaque membre de la junte y apportât son vote par écrit.

Au jour fixé pour cette seconde séance, le peuple de Quito parut étrangement surpris des préparatifs militaires du vice-roi : la garde du palais était doublée, les troupes des casernes en mouvement, comme si l'ennemi était aux portes. Mais l'assemblée se réunit, et chacun présenta son vote, malgré cet appareil du despotisme. Ces votes écrits ajoutaient de la force aux opinions exprimées par les membres de la première junte : Camillo de Torrès, Padilla, Guttierez, Grégorio, Guttierez-Morino, Fruto et d'autres, se rendirent célèbres, dès cette époque, par leur patriotisme, qui, cependant, n'était point assez populaire.

Secondé par don Abascal, vice-roi du Pérou, celui de Santa-Fé fit marcher des troupes nombreuses contre la junte de Quito. Ses défenseurs, après quelques engagemens, cédèrent à des for-

ces supérieures ; le gouvernenent fut dissous ; et, malgré la promesse d'un entier oubli du passé, faite formellement par l'Espagnol comte de Castilla, président de Quito, un grand nombre de patriotes furent incarcérés ; et, peu de tems après, sous le prétexte d'une alarme donnée par les soldats, ils furent tous *septembrisés* dans leur prison (33). L'on permit le pillage aux troupes de Lima, cantonnées dans la ville pour y maintenir l'ordre. Le nombre des personnes assassinées de sang-froid ce jour là, se montait à plus de trois cents. En 1810, la junte patriote de Caracas fit rendre des honneurs funèbres à ces malheureuses victimes, avec une douleur sincère et beaucoup de magnificence ; mais leurs bourreaux restèrent impunis.

CHAPITRE XVII.

Proclamation. — Les Cortès.

Si la nouvelle de ces événemens parvint bientôt à la junte centrale européenne, déjà instruite du mécontentement et de la fermentation qui gagnait si rapidement toutes les colonies, elle n'en devint ni plus juste, ni plus prudente. L'attachement que les Américains avaient témoigné pour l'Espagne était réel ; mais les réformes dans leur gouvernement, quoique souvent promises, n'avaient jamais été réalisées : ils commençaient en conséquence à se sentir plus fatigués de cette dépendance ; et leur penchant pour la mère-contrée diminuait en raison de sa tyrannie. Que serons-nous, si l'Espagne est conquise ? était la question quotidienne et générale ; et les discussions sur ce sujet menaient à d'autres d'une grande importance...

La junte Sévillanne, voulant les abuser pour les rendre à leur apathie, publia un pompeux décret, qui déclarait l'Amérique Espagnole égale à la mère-patrie. Mais néanmoins, nulle réforme ne fut faite dans le gouvernement des colonies; et tandis que la junte en recevait continuellement des subsides énormes, elle envoyait des Espagnols pour y remplir tous les emplois publics Telle était la protection qu'elle donnait aux intérêts du nouveau-Monde!

Quand la junte centrale fut chassée de Séville par les français et par le peuple, quelques-uns de ces membres, quoique proclamés traîtrant la réunirent dans l'île de Léon mort qui les y menaçait, ils cédèrent l'autorité à une espèce de régence, composée de cinq nobles, dont le pouvoir ne s'étendait que sur Cadix et la Galice, les seules parties de l'Espagne qui n'eussent point encore été conquises.

Les membres de ce *directoire*, sentant bien l'illégalité de leur élection et la faiblesse de leur autorité, n'osèrent même pas faire connaître leur existence au peuple Américain, jusqu'au moment où leurs prétendus droits furent enfin soutenus par un manifeste des négocians de Cadix, ville où, bientôt après, ils fixèrent leur résidenc. Les *directeurs* adressèrent alors aux colons incertains, une superbe et longue proclamation, qui sera un des documens les plus précieux pour l'histoire de l'insurrection Américaine; car la régence, qui avait besoin de secours, y avoue forcément le despotisme que chaque gouverneur avrit fait peser si longtems sur les Américains. Le passage suivant, extrait de cette pièce, est extrêmement remarquable.

« Américains! vous fûtes longtems accablés sous » un joug oppressif, et d'autant plus pesant, que

» l'Amérique est éloignée du centre du pouvoir.
» Nous plaçons maintenant votre future destinée
» dans vos lumières et dans vos propres mains.
» Vous avez été jusqu'ici le jouet malheureux des
» vice-rois, toujours soumis à leur ambition, à
» leurs caprices, tandis que vous étiez en même
» tems, en proie à leur cupidité : dès ce moment,
» votre sort ne dépend plus d'eux... »

Ni la régence, ni les cortès, ni Ferdinand *le Restauré* n'exécutèrent de si belles promesses, et une épouvantable guerre vint désoler toute l'Amérique du sud, guerre de révolution, où, parmi de [illegible] brillèrent de grandes vertus. Ah ! pourquoi ces dernières [illegible] jamais apparu sous le drapeau du royalisme !...

Mais je n'ai pas promis l'histoire de ces fameux événemens, dont le simple récit exigerait tant de volumes, et, sauf quelques excursions, je rentre dans l'esquisse de la *révolte* Mexicaine.

L'illégale arrestation du vice-roi à Mexico, en septembre 1808, redoubla la rivalité qui existait entre les Espagnols d'outre-Océan et les Américains : l'emprisonnement de plusieurs de ces derniers, la mort de quelques-autres, accusés de propos *contre la cour*, accroissaient l'indignation des Mexicains, quand l'arrivée de Venegas, successeur d'Iturrigaray, apportant aux principaux chefs et aux plus fougueux partisans de la faction espagnole des honneurs et des récompenses, vint porter à son comble un juste mécontentement.

Une insurrection éclata, le 16 septembre 1810, dans la ville de Dolorès, près de Goauaxoato, et s'étendit bientôt dans toute la contrée.

La province de Caracas n'avait pas été la dernière à créer une junte, qui refusa, ainsi que plusieurs autres, de reconnaître la régence. Sa

réponse au premier décret de ce gouvernement dût exciter parmi ses membres et les habitans de Cadix une grande colère, car ils s'étaient flattés que les Américains se seraient humblement soumis à leur pouvoir. Quel fut leur désappointement lorsqu'ils apprirent que toute l'Amérique était imbue du même esprit, quoique les diverses provinces n'agissent pas entre elles avec l'harmonie désirable! La guerre paraissait le désir dominant des marchands de Cadix, ainsi que des *Cortès*, qu'avait assemblés la régence. Ce fut par des sarcasmes, des invectives, des outrages, prodigués aux Américains dans les gazettes, que la faction mercantile et directoriale commença les hostilités. Les missions de Cortivarria à Puerto-Rico, de Pedro-Elio à Monte-video, de Benito à Panama, de Mareno à Vera-Cruz, de Lombez à Santa-Martha, de Venegas à Mexico, eurent pour but de mettre en action tous les ressorts propres à amener une guerre civile. Les préjugés, la superstition, les promesses flatteuses, les animosités particulières et les menaces furent, tour-à-tour, employés à cet effet. De pareilles intentions firent envoyer sur ces points, comme sur d'autres, de nombreux corps de troupes, quoiqu'à cette époque l'Espagne en eût tant de besoin pour sa propre défense.

Les Cortès, qui tenaient tout leur pouvoir de la régence, montraient pour les Américains une même animosité. Des députés avaient été envoyés par ceux-ci à l'île de Léon, où les Cortès se trouvaient alors réunis : à peine leur permettait on de parler de leurs mandataires. — « Si les Américains se plaignent, disait un membre des Cortès, d'être tyrannisés depuis trois siècles, ils ne sont pas au bout de cette chaîne, car ils éprouveront un pareil traitement jusqu'à la fin du monde. » — « Je me réjouis fort, disait un autre, après un succès ob-

tenu à l'aide des Anglais, de l'avantage que nous venons de remporter, parceque nous pourrons maintenant envoyer des troupes pour assujetir les rebelles. » — « Qui sait, dit un de ses collégues, à quelle classe d'animaux les Américains appartiennent? »

Voilà sous quels auspices commença cette guerre; et la manière atroce dont elle fut conduite prouve la haîne irréconciliable des deux partis.

Les Espagnols combattent pour recouvrer le territoire qu'ils avaient possédé, et les Américains pour obtenir l'indépendance. Cruels dans le triomphe, les premiers deviennent encore plus cruels dans l'adversité; les derniers, hardis dans l'attaque, et conservant dans la défaite de la confiance en leurs chefs, se rallient constamment sous leurs bannières : les uns comme les autres montrent dans les combats et dans toutes leurs entreprises une audace étonnante et une rare fermeté. Des milliers de combattans ont déjà inondé de sang américain et espagnol seize cents lieues de territoire, que comprennent ces colonies du nouveau continent; et, comme si la mort ne moissonnait pas assez d'hommes sur les champs de bataille, de nombreuses victimes sont chaque jour égorgées de sang froid. Mais quels sont ceux qui les premiers donnent le criminel et dangereux exemple de violer les capitulations, de tuer les vaincus, de rejeter tout moyen d'accommodement? les Espagnols. Dans cette horrible guerre, entreprise au nom des Cortés et de Ferdinand VII, je défie leurs guerriers de trouver un seul mot à dire pour colorer de l'ombre d'une excuse leur inhumanité et leur manque de foi depuis le premier jour de l'insurrection jusqu'à celui ou j'écris cette page : des faits trop avérés viendront appuyer dans mes notes cette sévère assertion (34).

Si je ne m'arrêtais dans mes excursions sur l'immense terrain où se mesurent ces terribles gladiateurs, je ne saurais me retrouver dans un champ de carnage où l'on voit, d'un côté, tant d'efforts pour le despotisme ou l'intérêt, et si peu pour l'humanité, de l'autre tant d'ardeur pour la gloire ou l'ambition, et si peu pour la république... Rentrons à Mexico.

CHAPITRE XXV.

Le Motionneur. — Un complot.

LA vice-royauté de la Nouvelle-Espagne est divisée en deux départemens que l'on appelle capitaineries générales ; les capitaineries sont, Mexico et Yucatan. Les provinces intérieures de l'orient, les provinces intérieures de l'occident portent le nom de commanderies générales. L'autorité du vice-roi s'étend sur le Mexique entier ; mais, pour le militaire, le capitaine général de Yucatan agit hors de sa dépendance. L'héritage de Montezume, cette grande proie divisée, se subdivise pour former douze intendances, qui sont : Mexico, Puebla, Sacatecas, Vera-Cruz, Durango, San-Luis Potosi, Valadolid-Mechoacam, Sonora, Oaxaca (qui comprend Vera-Paz et Guatimala), Goanaxoato, Guadalaxara et Merida de Yucatan. Tlascala et Queretaro appartiennent également à cette vice-royauté, mais forment des cantons distincts et ne sont pas compris dans ces douze intendances. La population de la Nouvelle-Espagne s'élevait, en 1809, à six millions d'habitans, et celle de la capitale à 140,000.

Depuis la conspiration des Espagnols contre Iturrigaray, cette grande cité jouissait d'un calme apparent. Ne me voyant point surveillé, parce que j'avais obtenu l'amitié de don Paternos, pâle et maigre prieur, mais excellent garçon, ce qui dément un peu ma façon de penser, sur les personnes blêmes; n'étant pas observé non plus par les créoles, dont j'acquérais la confiance en leur prêchant, avec discrétion, des idées libérales, je pouvais, deux fois par semaine, aller sans crainte au club secret qu'on avait, pendant mon absence, pour plus de sûreté, organisé en loge maçonnique. Comme un des anciens de l'assemblée et comme une victime de l'Inquisition, j'obtins souvent l'honneur de présider la réunion clandestine d'une centaine d'hommes de différentes classes : moines, avocats, militaires, artisans, boutiquiers, etc. Tous étaient patriotes, mais le mot *république* trouvait leur oreille bien dure (35).

Je fis, un soir, trois motions, tandis que l'ami M*** occupait le fauteuil du vénérable. Il s'agissait,

1°. D'établir un journal, qui serait imprimé par un typographe *marron*, et répandu furtivement dans les campagnes;

2°. D'engager, par une circulaire, des citoyens connus dans les villes environnantes, à former des sociétés qui s'affilieraient à la nôtre;

3°. D'établir une correspondance active et régulière avec le brave Miranda, un de mes anciens amis, qui seul connaît mon véritable nom et ma bizarre destinée; avec Hidalgo-Costilla, digne curé de la province; avec Rayon, avocat distingué; avec N. Mercado, prêtre républicain; avec Bolivar, qui, je crois, recommencera Washington; avec I. Morelos, autre curé, dont l'esprit militaire est soutenu d'un grand courage; et avec le

frère Torrez, qui, dès long-temps, à déserté le cloître pour voler au champ de bataille. Aucun de ces fiers ennemis du despotisme n'habitait cette capitale; mais nous pouvions, du moins fraterniser par lettres. La triple motion fut adoptée d'une voix unanime; et, vers la fin de la séance, le frère *Varennas* fut nommé secrétaire *perpétuel* de cette académie révolutionnaire.

Voici notre position, à cette époque, dans la cité de Mexico. La junte centrale espagnole, établie à Séville, avait placé, avant qu'on nous gratifiât du fameux Venegas, l'autorité civile dans les mains de notre archevêque, que sa douceur, sa modération, faisait aimer de tous. Don Iturrigaray fut déposé uniquement, par le conseil d'Espagne, pour avoir paru accueillir le projet de former une junte municipale, quand l'Espagne fut envahie par les Français et privée de son roi. Les Espagnols, qui avaient renversé ce plan, énorgueillis de leurs succès et devenus encore moins populaires, déployèrent bientôt une insolence et un despotisme sans bornes, en apprenant qu'ils étaient approuvés par la junte centrale.

La situation des Mexicains devint ensuite insupportable après la déposition de leur bon archevêque, autre Vincent de Paule, qui eut pour successeur l'audiencia elle-même, dont tous les membres étaient ses ennemis; mais ils ne gouvernèrent que jusqu'a l'arrivée de don J. Venegas, fabriqué vice-roi par la régence de Cadix.

Sous le règne de l'audience, les troupes, constamment stationnées, en temps de guerre, entre la capitale et Vera Cruz, pour empêcher quelque descente sur les côtes par les croisières britanniques, furent subitement appelées dans l'intérieur, ou leur présence était plus nécessaire que

dans les ports, depuis que les Anglais donnaient la main aux Espagnols contre la France; et le régiment de la reine fut envoyé dans une cité importante nommée Queretaro.

Trois capitaines de ce corps, Abasolo, Allende et Aldama, nés à San-Miguel, ville peu éloignée de celles de Queretaro et de Goanaxoato, se trouvant unis d'amitié avec don Hidalgo, l'un des curés de la ville de Dolorès, voisine de San-Miguel et de Queretaro, Hidalgo nous avait écrit pour leur affiliation lorsqu'ils vinrent à Mexico; mais on n'eut pas le temps de les admettre, car ils suivirent aussitôt leur destination.

Hidalgo, homme courageux, doué de talens distingués et prêtre beaucoup plus instruit que ne le sont en général nos ecclésiastiques, jouissait de l'affection des Indiens, qu'il instruisait lui-même, et de l'estime des honorables membres de la société, qui, sur ma proposition, l'avait reçu au nombre de ses correspondans. Il ne se borna pas à correspondre: ayant remarqué que la haîne portée aux Espagnols dans tous les cantons du Mexique ne pouvait être surpassée, il conçut, rédigea et nous transmit un projet d'insurrection, qui devait éclater vers la fin de 1810. Ce plan fut adopté, avec correction et renvoyé à son auteur, pour être exécuté en tems et lieu.

Abasolo, Allende et Aldama sa joignirent à lui avec empressement, et leur zèle, pour augmenter le mécontentement, fut vraiment merveilleux. Le projet approchait de sa maturité, les partisans de l'insurrection étaient nombreux, lorsqu'Iturriaga, chanoine de Valladolid, l'un des conspirateurs, se confessant au moment de mourir, découvrit le complot à Gil, vicaire de Queretaro.

La révélation fut aussitôt communiquée à quelques membres de l'audiencia, divisée elle-même alors, par la cupidité, en deux parties : les membres qui reçurent cette nouvelle la cachèrent aux autres, et firent conseiller secrètement aux Espagnols résidant à Queretaro, d'agir contre l'autorité, comme avaient fait les Espagnols de Mexico envers le vice-roi, d'accuser leur corrégidor, qui haïssait ces membres factieux, d'être à la tête d'un complot. En conséquence, Dominguez, corrégidor, fut attaqué au milieu de la nuit, arrêté dans son lit et jeté en prison. Cette arrestation et le motif qu'on y donnait, répandirent l'alarme parmi les principaux conspirateurs ; ils craignirent que leur projet, le seul qui fut réel, n'allât être aussi découvert, et résolurent d'en hâter l'exécution.

Allende, l'un des capitaines, se trouvait à San-Miguel à cette époque ; il en partit pour Dolorés, où il parut, le 14 septembre 1810, avec cent-vingt soldats recrutés dans sa marche. Ce jour là, Hidalgo prêchait les Indiens : les divers points de son sermon roulaient sur l'esclavage où les tenaient les Espagnols, sur l'état dans lequel leur trahison avait reduit la péninsule, sur le danger que courait l'Amérique d'être livrée au pouvoir de la France, ou à celui de l'Angleterre, qui assurément, proscrirait la religion catholique. Hidalgo finit son discours par appeller les Indiens aux armes ; et aussitôt, ils coururent aux armes avec fureur.

Amis ! nous écrivait alors notre cher Miranda, puisqu'il nous faut choisir, préférons la démocratie à l'aristrocatie ; car des coups d'éperon font plus de mal que des coups de sabot.

CHAPITRE XXVI.

Insurrection Mexicaine. — Le Curé-Général.

Secondé par Allende, Hidalgo dirigea d'abord sa troupe sur St.-Miguel, où toutes les maisons des Espagnols furent pillées. « Sans mon ami et moi, nous écrivit le curé général, ces demeures seraient en cendres et leurs maîtres en pièces. »

Deux escadrons du régiment *de la Reyna* vinrent se joindre à la petite armée, qui s'avança bientôt sur la ville de Zelaya. Là, les deux tiers du régiment d'infanterie de *Selaga*, ainsi qu'une partie du régiment *del Principe*, cavalerie, se joignirent pareillement à l'insurrection. Hidalgo s'approcha ensuite de l'opulente ville de Goanaxoato, située à soixante lieues N. O. de Mexico, et dont la population s'élève à environ quatre-vingt six mille âmes. Riano, intendant de Goanaxoato, se disposait à résister; mais la troupe stationnée dans cette ville se déclara en faveur de l'indépendance; le gouverneur céda, et, le 29 septembre, Hidalgo prit possession de Goanaxoato, où il trouva, dans les caisses royales, cinq millions en or, outre deux cents barres d'argent.

Cependant Vénégas, arrivé le 16 septembre à Mexico, réunit au palais les principaux de cette ville; et, dans cette assemblée oligarchique, il fit connaître les honneurs que la régence décernait aux *vainqueurs* d'Iturrigaray. Puis, apprenant les progrès d'Hidalgo, il dépêcha des troupes, sous le commandement du comte de la Cadena, pour défendre Queretaro, point militaire d'une haute importance,

à quarante-deux lieues de Mexico, et ville qui était peuplée de quatre-vingt mille habitans, lesquels favorisaient les insurgés et désiraient placer Hidalgo à leur tête, ce que le nouveau vice-roi, heureusement pour la cause royale, empêcha, en introduisant des troupes espagnoles dans cette ville.

Par une proclamation, en date du 23 septembre, il essaya de rétablir le calme, en assurant que depuis le décret de la junte centrale, du 15 octobre 1809, les Américains se trouvaient (à leur insu) traités comme les Espagnols; il *assura* aussi que les Cortès régleraient très-incessamment toutes les réformes utiles, pour établir la prospérité générale.

En attendant, Hidalgo commença l'exercice de son pouvoir, par abolir la taxe appelée *tributos*, que, depuis la conquête, les Indiens avaient toujours payée. Cette mesure les décida en sa faveur, et tous ceux du Mechoacan accoururent à son armée. De son côté le vice-roi forma des corps de *guerillas*, entièrement composés d'Espagnols, et une milice indigène, mêlés de prolétaires européens : il appela cette milice *Patriotas*. Ces corps divers nuisirent beaucoup plus à la cause bourbonnienne que les indépendans eux-mêmes. Le représentant de la junte fut obligé, après avoir reçu des plaintes innombrables, de les licencier.

L'insurrection s'étendit rapidement, malgré tous les efforts des royalistes. Lagos, dans l'intendance de Guadalaxara, ville fameuse par une foire quinquennale, Zacatecas, cité voisine des mines les plus riches de la Nouvelle-Espagne, et d'autres villes situées au dessus de Queretaro, saisirent tour-à-tour avec empressement, l'occasion de secouer le joug pesant de la mère-patrie.

Durant le séjour d'Hidalgo à Goanaxoato, il établit une sorte de discipline dans la foule tumul-

tueuse dont il était suivi, nomma des officiers pris parmi les soldats déjà disciplinés, pour commander les nouveaux corps, et plusieurs capitaines devinrent à sa voix, majors, colonels, généraux. Il fit aussi battre monnaie, fabriquer des *canons de bois* (pour la montre sans doute) (36), et un de cuivre, qu'on nomma *el Libertador*. Les troupes d'Hidalgo furent armées avec des piques, des haches, des couteaux, des mousquetons, mais fort peu de fusils.

Cependant Hidalgo s'avança sur Valladolid, où il entra le 20 octobre, aux acclamations des Indiens, des nègres, des créoles, des prêtres et des officiers, qui, dans leur joie, lui prodiguèrent toutes sortes d'honneurs. Hidalgo s'empara, dans cette ville, de douze cents mille dollars; et un régiment de milice vint s'y ranger sous ses drapeaux.

Trois jours après, il retourna sur Indaparapo, et y convoqua un conseil de ses principaux capitaines, afin de faire plusieurs promotions. Ce conseil proclama Hidalgo généralissime de l'armée des Américains, qui n'était guère qu'une nombreuse caravane; Allende, major-général; Abasolo, Ocon, les deux frères Martines, felds-maréchaux; Aldama, Ximenès, Arias et Ballerea, lieutenans généraux; etc. Une messe en musique fut célébrée à cette occasion, et l'on chanta un *Te Deum*. Le généralissime passa en revue son armée, qui était divisée en régimens de mille hommes chacun : quatre-vingts régimens furent ainsi formés, et la solde établie sur un pied très-avantageux. Hidalgo, à cheval, faisait cette revue avec son uniforme de généralissime : c'était un habit bleu, à paremens et revers écarlate, brodé en or et en argent ; écharpe noire à franges d'or ; chapeau rond relevé à gauche et orné d'un panache en plu-

mes de Mechoacan : il portait en sautoir une médaille sur laquelle était l'image de la Vierge de Guadalapa, en grande vénération dans le Mexique. Les drapeaux de l'armée étaient azur et blanc, pareils à la bannière de l'empereur Quahutimoc.

D'Indaparapo, cette armée se dirigea sur la ville centrale, par Marabatio, Repetongo, Jordona, Istlahuaca et Toluca, où, le 27 octobre, elle fit son entrée, se trouvant parvenue à douze lieues de Mexico.

Si cette capitale courait un péril imminent, les Indiens et les créoles, les moines et les nègres, les patriotes et les prêtres de la classe moyenne, n'avaient pas à le redouter; mais tous les Espagnols étant abhorrés par le peuple, et même d'un grand nombre de personnes considérées par leur rang ou par leur fortune, étaient dans la stupeur, qu'ils tentaient de cacher sous un air de jactance. Un cri de liberté aurait suffi en ce moment, pour accomplir la révolution: elle n'eut pas été sanglante, ses chefs étaient humains.

Cependant les forces royales, divisées en différens corps, étaient stationnées à de grandes distances l'une de l'autre : *don Callejas*, à la tête d'une brigade, occupait St.-Louis de Potosi, à cent dix lieues de Mexico; le comte de la Cadena, commandant trois mille hommes, se tenait à Queretaro, et Venegas n'avait que peu de troupes postées aux environs de Mexico, plutôt pour contenir les habitans, que pour s'opposer au curé de Dolorès.

Le vice-roi sortit de cette crise par un expédient qui le sauva. Il décida l'archevêque de Mexico et l'inquisition, le premier difficilement, l'autre sans peine, à diriger contre Hidalgo, ses partisans et toute son armée, une excommunication, et elle fut lancée sur ces indépendans, avec un édit de la

sainte (37), qui déclarait Hidalgo hérétique... En relisant ceci, on croirait être en France vers le 15e siècle, ou en Espagne au 19e.

Hidalgo répondit à ce vilain décret par un beau manifeste. En y exposant les principes de sa croyance, il signalait les contradictions des révérends inquisiteurs dans l'acte d'accusation qu'ils formaient contre lui : « Vous m'accusez, leur disait-il en terminant, de ne pas croire à l'existence de l'enfer, et de prétendre en même tems que dans l'enfer est un pape canonisé ! »

Cette excommunication ne fit aucune impression sur l'armée libérale ; car Hidalgo, prêtre lui-même, persuada facilement aux Indiens et à tous ses soldats, que ceux qui avaient prononcé une aussi terrible sentence, étant ses ennemis, ne pouvaient être juges dans cette cause, et que l'arrêt retomberait sur eux. Mais tous les habitans de la grande cité et ceux des diverses provinces où l'insurrection n'avait pas pénétré encore, n'osèrent plus se prononcer pour elle, malgré les exhortations patriotiques de notre journal clandestin, et restèrent paisibles ou absorbés dans une profonde terreur.

Nous-mêmes, il faut l'avouer, nous n'ôsames heurter de front ces hommes noirs, qui pour toute raison, montrent des fers aux raisonneurs, et, pour toute lumière à leur service, n'ont que la flâmme des bûchers... Arrêtons-nous :

La sainte ardeur des moines et cagots,
Je la dirais, mais garde les fagots ;
Et des abus dont l'église est fourrée,
J'en parlerais, mais garde la bourrée.

MAROT.

CHAPITRE XXVII.

La perfidie. — Retraite.

Cependant à l'approche de l'armée d'Hidalgo, Venegas envoya quinze cents hommes à Istalahuaca, sous les ordres de Truxillo, colonel de cavalerie et l'un de ses aides-de-camp. Bientôt après, ces troupes, munies d'artillerie légère, reçurent un renfort de cinq cents hommes. Lorsque le général entra à Toluca, le colonel recula sur Lerma, à environ huit lieues de Mexico, se fortifia près d'un pont sur la rivière de Lerma, et en défendit le passage, mais les indépendans la franchirent à Atenca, et les forces royales, pour n'être pas tournées, gagnèrent promptement une colline, appellée le mont de la croix, où Hidalgo courut les attaquer. Une partie des fantassins de ligne qui avaient suivi sa fortune, composaient l'avant-garde, marchaient au pas de charge, précédés de quatre canons, dont un seul de métal, et d'une foule d'Indiens; le centre et les deux aîles se composaient de pareils combattans, mais sans artillerie, même de bois; ses cavaliers couvraient l'arrière garde et les flancs de l'infanterie.

On eut à peine escarmouché pendant quelques minutes, que Truxillo, se voyant déjà débusqué de sa position, commença sa retraite sur Mexico. Hidalgo lui fit proposer, en le suivant, de s'arrêter pour une conférence: le colonel daigna admettre dans ses lignes les envoyés du général... et les fit fusiller. Il se trouvait alors fort près de Mexico, où

il rentra, le 30 octobre, avec environ trois cents hommes, après avoir abandonné et son artillerie et ses munitions. Les gazettes de Mexico vantèrent cette reculade comme une importante victoire obtenue par les royalistes : une médaille, portant les noms de Truxillo, Mendivil et Brengar, fut frappée à la Vera-Cruz, pour en perpétuer le souvenir.

Le bruit se répandit bientôt, à chaque instant, que l'armée insurgente allait entrer à Mexico ; beaucoup de gens tremblaient, et nous n'étions pas de ce nombre ; mais l'alarme était toujours vaine. Le vice-roi, réellement instruit que Morelos, autre prêtre guerrier, venait aussi de prendre plusieurs villes au Sud de Mexico, et que Villagran, se portait sur cette capitale par la route de Tlapantla, se préparait déjà à faire sa retraite sur Saint-Jean-d'Ulua ou Vera-Cruz, avec les Espagnols, s'ils se trouvait battu par les indépendans, lesquels étaient nombreux, sans doute, mais très-peu aguerris pour la plupart, et non disciplinés. L'armée de Vénégas ne se montait qu'à deux mille hommes, campés entre les promenades de Mexico ; et son artillerie, assez considérable, défendait l'entrée de la ville.

Le 31 octobre, à la première vue des troupes d'Hidalgo, qui descendaient les montagnes de Santa-Fé, le peuple, ayant l'espoir fondé que ses amis seraient vainqueurs, manifesta une joie éclatante : il brûlait de les seconder, mais il n'avait pas d'armes.

Vénégas, à la tête de ses soldats, attendait l'ennemi, qui lui envoya des dépêches par Ximénès : ce général, arrivé à Chapultepec, à trois mille de la cité, dans une superbe voiture, suivi de trente cavaliers, présenta ses dépêches au vice-

roi. Jamais personne n'a su leur contenu, pas même *nous*, les amis d'Hidalgo ; et Vénégas prit grand soin de cacher à tous les habitans de Mexico l'objet de cette mission, et les dépêches furent rendues au général, sans aucune réponse.

L'assaut semblait alors inévitable ; Hidalgo cependant, au lieu de l'ordonner, fit retirer ses troupes...

On supposa qu'il avait reçu la nouvelle de la défaite de Sanchez, autre chef d'insurgés, près de Quérétaro, et qu'il savait aussi que Caléjas, le comte de la Cadena et le colonel Cutanos, réunis le 28 octobre, s'avançaient au secours de Vénégas; mais nous sûmes ensuite, *de bonne part*, que le courage réfléchi, la modération philantropique du prêtre-militaire et son horreur pour répandre le sang, furent les principales causes de sa retraite volontaire.

Ce général avait été asseoir son camp sur un morne triangulaire qui domine le bourg d'Aëtculco et le pays environnant du côté du nord et de l'est : son artillerie, composée de quinze pièces de canon, fut rangée sur les flancs de la montagne, et son armée sur deux lignes, entre lesquelles étaient placés des Indiens.

Calléjas, arrivé à Mexico le 5 novembre, divisa ses deux corps en cinq colonnes, et, le surlendemain, attaqua Hidalgo à l'est et au nord de son camp, qu'il n'avait pu fortifier. En voyant la belle apparence et le bon ordre militaire de l'armée royaliste, forte de six mille hommes, les Indiens furent saisis d'une terreur panique ; dès le premier coup de canon, ils fuirent en désordre, ce qui déconcerta entièrement les troupes régulières de l'armée d'Hidalgo.

Calléjas, poursuivant l'ennemi en déroute, lui fit beaucoup de mal ; car d'après son rapport offi-

ciel, 10,500 insurgés furent tués, blessés ou pris.

Leur général opéra sa retraite sur Goanaxoato; Calléjas le suivit de près. On arrive à cette cité construite sur une éminence, par un court défilé, que les indépendans fortifièrent. Calléjas détruisit leurs batteries, le 24 novembre, et leur prit vingt-quatre canons, parmi lesquels se trouvait *el libertador*, pendant que deux cents Espagnols, renfermés dans *l'Alhondiga* pour s'y défendre, périssaient sous les coups des Indiens exaspérés. Le 25, les troupes royales prirent la ville, et le soldat eut la permission de piller, de tuer, de violer, (38) pendant deux heures.

Le lendemain, tous les officiers prisonniers et un grand nombre de bourgeois furent, sans jugement, fusillés sur la grande place; les savans minéralogistes Valencia, Chovel et Davalos éprouvèrent le même sort... Par une proclamation signée du chef des royalistes, il était ordonné, sous peine de la fusillade, que, dans vingt-quatre heures, les armes et munitions de toute espèce fussent livrées au général; la même peine devait être infligée à ceux qui manifesteraient une opinion favorable à l'insurrection; l'ordre fut publié de faire feu sur tout rassemblement de plus de trois personnes.

Les insurgés, alors, se retirèrent sur Guadalaxara, ville peuplée de quatre-vingt onze mille âmes, et située à cinquante-trois lieues de Mexico. Durant sa marche, Hidalgo battit constamment différens corps de troupes espagnoles; et dès qu'il fut entré à Guadalaxara, il envoya le prêtre Mercado, son principal aide-de-camp, assiéger le port de San-Blas, qui capitula sur-le-champ, et fournit quarante canons, que Mercado fit aussitôt passer à Guadalaxara. L'autorité du généralissime

fut reconnue dans cette ville sans opposition, comme à Valladolid, Mechoacan, Zacatecas et San-Luis, où l'on montrait une grande soumission à tous ses lieutenans.

Callėjas se porta vers Guadalaxara, à la tête d'un corps nombreux et animé par un succès, tandis que don I. Cruz, général Espagnol, défit les insurgés à Zamora, et prit Valladolid, dont il traita les habitans avec férocité. Lorsque Callėjas approcha de Guadalaxara, Hidalgo, résolut d'attaquer les troupes royales: en conséquence, il campa son armée sur un plateau, protégé d'un côté par une assez haute montagne, de l'autre par une rivière, où se trouvait un pont qu'il fit fortifier. Trois batteries vinrent couronner la montagne, deux autres garnirent ses flancs.

Callėjas divisa ses troupes en deux colonnes, dont l'une gravit la montagne et prit les batteries des patriotes, pendant que l'autre attaquait l'aîle gauche, qui résista si vigoureusement, qu'elle la força de reprendre sa première position. Mais cette colonne, appuyée par des renforts, menaça à son tour la cavalerie d'Hidalgo, lorsqu'il cherchait à la couper, en profitant de son mouvement rétrograde. Ce général charga lui-même la cavalerie espagnole, qui, soutenue des grenadiers, repoussa son attaque et lui tua beaucoup de monde. Une batterie de dix pièces couvrait le centre d'Hidalgo; Callėjas, en personne, à la tête de cinquante hommes, enleva ses canons, sans éprouver une bien vive résistance. Pendant cet avantage, don Emparan attaqua la cavalerie des insurgés et la mit en déroute. La consternation se répandit alors parmi les troupes d'Hidalgo, et les soldats européens obtinrent la victoire dans cette affaire, qui eut lieu le 17 janvier 1811, à el Puente del Calderon, situé à dix lieues de Guadalaxara.

Callèjas dépêcha immédiatement un détachement commandé par le général Cruz, pour reprendre San Blas; mais ce port se trouvait déjà rendu aux Espagnols, par l'effet du *patriotisme* d'un curé de la ville, qui avait excité une contre-insurrection.

Hidalgo rallia le reste de ses troupes, et marcha sur Zacatecas, où son artillerie fut remontée. Il y avait dans cette ville une fonderie de billon, au moyen de laquelle il fit frapper une monnaie nouvelle, toujours à l'effigie de Ferdinand, qui ne s'en doutait guère.

Bientôt il s'avança sur San-Luis, où il forma différens corps de guérillas; puis, avec des troupes choisies, il se porta sur Sartillo, à deux cents lieues de Mexico, dans le gouvernement des provinces intérieures orientales : le gouverneur *del nuevo reyno de Leon*, se déclara pour Hidalgo; ceux *del nuevo Santender* et de Coahuila prirent la fuite, et celui du *Texas* fut arrêté par les indépendans.

A peu près à la même époque, une division s'avança sur Altamira, près de Zacatecas, sous les ordres du général Arredondo, qui de concert avec don Callèjas, alors à San-Luis, suivit les traces d'Hidalgo. Le gouverneur des provinces intérieures occidentales envoya aussi des secours, commandés par N. Ochoa, pour couper la retraite à Hidalgo, qui paraissait vouloir pénétrer dans la Louisiane, y rassembler ses partisans et les armer, afin de revenir dans son pays recommencer la guerre.

Don Y. Elisondo, chef d'un détachement de de patriotes, résolut, d'arrêter lui-même le généralissime, dans l'espérance d'obtenir ainsi son pardon des royalistes. Ayant admis dans ce com-

plot Uranga, Bonego, Menchara, Carrasco et beaucoup d'autres officiers dont je regrette de ne pouvoir livrer aussi les noms à la célébrité, il attaqua son général à Ocatica de Bajan, le 21 mars 1811. Hidalgo poursuivait sa marche, ne pouvant soupçonner qu'il dût trouver des ennemis dans ses compatriotes; il fut donc aisément vaincu et arrêté ensuite ainsi que tous les officiers qui lui étaient restés fidèles. Cinquante-trois d'entr'eux se virent fusiller par ordre de leurs camarades, et dix autres, parmi lesquels se trouvait Balleza, jeune guerrier de dix-neuf ans, furent pareillement exécutés, le lendemain 27 juillet, avec l'intrépide Hidalgo : ce général, qui, préalablement, fut dépouillé de la prêtrise, mourut en brave : Qui sait conspirer sait mourir.

CHAPITRE XXVIII.

Club découvert. — Prison perpétuelle.

On pense que les patriotes de notre loge clandestine modérèrent un peu leur zèle après de tels exemples, et qu'ils mirent plus de prudence et de mesure dans la direction de cet esprit insurrecteur qui mène rarement au trône et souvent au cercueil. Mais quelquefois aussi on peut pécher par excès de précaution.

J'avais fait adopter, en comité intime, une épuration que je croyais urgente dans la société propagandiste : or les éliminés, pour se venger d'une bénigne exclusion faite sans bruit par un changement de local, ayant découvert le nouveau, cou-

furent dénoncer au vice-roi les épurés, qui n'en furent pas moins livrés au Saint-Office... Bref, après dix-sept mois d'hébergement chez lui et douze de *claquemurage* par jugement, ils eurent le bonheur de n'être que bannis, je ne sais où (39).

Cette expédition nocturne avait eu lieu de vive force et en pleine séance; je pérorais en ce moment, et n'avais pu saisir sur le bureau des lettres que m'avaient écrites, depuis la derniere assemblée, Miranda, Mercado et Morelos: on saisit ces lettres pour moi, non pas les frères, qui perdirent la tramontane, mais les faux frères, qui dirigeaient l'invasion. Comme appartenant à l'église, l'inquisition me jugea plus vîte que les autres: rien ne fut oublié dans la *scrutation* de ma conduite, c'est-à-dire, depuis l'escapade de Mexico, jusqu'à l'évasion de de Guatimala, sans préjudice du courant, qui surtout me fit condamner à la détention tant qu'il plairait au ciel de me conserver sur la terre....

Cependant mon supérieur m'obtint la grâce, et c'en était une fort grande, de subir la peine éternelle dans notre monastère, où il me traita aussi bien que je l'avais été dans mon autre prison par mon autre prieur. O vénérable Alvar! bon Théotime! généreux Saturnin! sensible Paternos! je bénirai votre indulgence, votre douceur, votre mansuétude jusqu'au dernier soupir!

Une chambre au troisième étage, vaste, éclairée, donnant sur les jardins, n'était pas un cachot; mais une double grille et d'énormes verroux pouvaient la faire prendre pour une espèce de prison. Je m'aperçus bientôt aussi qu'une consigne rigoureuse avait défendu à mes frères de communiquer avec moi ni de bouche, ni par écrit, ni même par un signe; car, dans les premiers tems, ayant souhaité le bonjour, par ma fenêtre, à des

religieux qui se promenaient deux à deux ou seul à seul dans nos longues allées, aucun, bien malgré lui, sans doute, ne répondit à cette politesse.

Qui me fera donc soutenir, une captivité dont le terme est réglé sur celui de mon existence? Beaucoup de consolations : j'ai des fleurs : des oiseaux, des livres, encre, plumes, papier, j'ai souvent la visite de ce généreux Paternos, qui ne me cache point les nouvelles du jour; j'ai l'espérance que, tôt ou tard, la révolution, ce grand spectacle auquel j'assiste, mais en loge grillée, viendra ouvrir ma petite bastille, et j'ai surtout la certitude que, si la Providence, lasse de mes péchés (c'est le mot propre), veut me châtier ici-bas jusqu'à ma dernière minute, elle ne voudra pas, après ce terme, me les faire expier plus bas encore.

Comptez-vous, parmi vos péchés, vos opinions libérales et vos faits politiques, dont un surtout?... Pardon, ceci est un secret bien douloureux! Quoi qu'il en soit, jamais ma politique ne fut perfide, intéressée, ambitieuse : je haïrais le despotisme, même auprès d'un héros qui me choisirait pour ministre; j'aime la liberté, même en cette prison où elle m'a conduit.

Être en prison, nous dit le moineau franc, est pourtant un état contre nature... Mais, après tout, qui n'est pas prisonnier? Le soldat l'est dans sa guérite, le laboureur dans sa chaumière, le matelot dans son navire, le courrier dans sa malle, le commerçant dans sa boutique, l'auteur dans son grenier, le curé dans sa stalle, l'orateur dans son *égrugeoir*, l'étudiant dans sa mansarde, le fournisseur dans sa voiture, le juge dans son tribunal, le comédien dans sa loge, le ministre dans son palais, le savetier dans son échoppe, l'oligarque

dans son châtel, la petite-maîtresse dans son petit soulier, le goutteux dans sa chambre, etc... Fort bien, monsieur le détenu; mais ils n'y restent pas toujours... Oui, j'oubliais... Eh! qu'importe, au surplus! Alexandre et Napoléon n'étaient-ils pas en prison sur ce globe, si étroit pour l'ambitieux (40)? Laissez-moi dans la mienne, jusqu'à ce que j'en sorte.

J'avouerai, toutefois, que j'y éprouvais un chagrin aussi amer que légitime, et dont rien ne me consolait, c'était celui de ne pouvoir plus travailler, par ma correspondance, à obtenir quelque lumières sur le destin de deux hommes qui m'étaient chers, Chrysostôme et Azor : j'avais écrit à ce sujet aux divers généraux républicains, dont les fonctions étendues et les déplacemens continuels pouvaient m'aider à une découverte; mais nous n'en avions fait aucune, et, bien que les objets de ma sollicitude n'eussent pu se réfugier, dans leur position, que chez un peuple libre, il fallait maintenant, plus que jamais, se borner à des vœux pour le bonheur de ces amis fidèles, comme pour le succès de nos braves Américains.

Don Paternos m'apprit bientôt que la mort d'Hidalgo et de ses dignes compagnons ne découragea pas les autres chefs, qui sur différens points continuèrent de soutenir la révolution. Parmi eux se trouvaient N. Villagran, J. Morelos, et Y. Rayon. Celui-ci avait pris position à Sartillo, pour favoriser la retraite de l'infortuné Hidalgo, dont la mort l'obligea de se rendre à Zacatécas; mais il défit, chemin faisant l'espagnol Zochoa. Parvenu à Zacatécas, Rayon y relâcha trois royalistes, qu'il envoya au vice-roi, pour proposer, comme première base d'un accommodement, la formation d'un congrès, composé moitié d'Espagnols, moitié

d'Américains; et Vénégas répondit simplement aux envoyés : « Ecrivez à Rayon que s'il met bas les armes, je le ferai comprendre dans l'amnistie. »

En répondant ainsi, *l'homme d'état* voulait la guerre; car *l'indulto* ou amnistie dont il parlait, donné par les Cortès, en 1810, aux insurgés qui se rendaient, loin de faire aucun bien, nuisit beaucoup à la cause royale, parceque les chefs royalistes n'en usèrent pas sagement. A Mexico, on eut si peu de confiance dans *l'indulto* et dans les nombreuses promesses de Vénégas, qu'il fut forcé de recourir au conseil ecclésiastique pour donner de l'autorité à ce qu'il proclamait et pour persuader au peuple que ses promesses ne cachaient aucun piége.

« Sur ce point, disait le conseil dans une adresse » pastorale faite au clergé le 17 mai 1812, son » excellence, le digne et légitime représentant de » notre roi, a l'incomparable bonté de nous autoriser, non-seulement à garantir la sincérité du » pardon accordé aux Américains, mais encore, » N. T. C. F, à vous donner, comme nous vous » donnons présentement, au nom du Père, du Fils, » du Saint-Esprit, au nom de la très sainte-Vierge » de la Guadeloupe, protectrice de son royaume, » et au nom de S M. très catholique le roi Fer» dinand VII, ainsi que de son vice-roi (quel cré» scendo!) notre parole solennelle qu'un pardon » général est sincèrement accordé à tous ceux qui, » se repentant de leurs fautes passées, poseront » sur-le-champ les armes, etc. »

D. Callejas se mit en marche pour attaquer le général Rayon qui occupait Zacatècas; mais celui-ci se retira du côté de Valladolid. En même tems, le colonel Lopez, commandant à Zitaquaro

un corps de guerillas indépendans, fortifia la ville, et triompha complètement des Espagnols, qui, sous les ordres de Zorrès et de Mora, étaient venus l'y attaquer le 11 mai 1811 ; et ces deux chefs périrent dans l'affaire. Alors les insurgés essayèrent un coup de main contre Valladolid ; mais Truxillo les repoussa le 30 mai, pour gagner sa médaille. Rayon, qu'Emparan poursuivit jusqu'à son quartier-général, lui offrit la bataille le 4 juin : la mêlée fut longue et sanglante ; mais enfin la victoire favorisant les insurgés, les royalistes perdirent huit cents hommmes, avec tous leurs bagages ; et ils se retirèrent en conséquence à Toluca.

Sur la dénonciation d'un complot assez formidable qui se tramait à Mexico, Vénégas ordonna grand nombre d'arrestations. Les prévenus furent jugés en vingt-quatre heures, six condamnés à mort, parmi lesquels était Ferrer, homme de loi, six autres, les plus jeunes, aux plus rudes travaux forcés à Puerto-Rico, et deux femmes à la prison perpétuelle. Cet événement arriva au mois d'août 1811. Si les clubistes, qui déjà se trouvaient mis à l'ombre, n'eussent pas eu cet avantage, il est probable qu'aujourd'hui leur sort serait plus malheureux ; donc la prison est bonne à quelque chose. J'en ferais volontiers l'éloge.... si j'y voyais tous les tyrans.

CHAPITRE XXIX.

Le Bulletin officiel. — Général terroriste.

Rayon formait, à cette époque, une junte à Zitaquaro, composée de lui-même, du docteur Berdusco et de I.-M. Liceagâ. Elle reconnaissait Ferdinand VII pour roi, et, en son nom, elle publia des décrets. Callejas se trouvait alors à Goanaxoato, où il avait fixé son quartier général : en apprenant cette nouvelle, il offrit 10 mille dollars pour la tête de l'un des membres de ce nouveau gouvernement ; et Vénégas, sentant que l'insurrection faisait de rapides progrès, envoya l'ordre à Callejas, d'attaquer promptement et de détruire cette junte.

La ville de Zitaquaro, peuplée de dix mille habitans, est à quarante lieues à l'ouest du chef-lieu mexicain, dans une fertile vallée entourée de hautes montagnes. Comme le principal objet, en attaquant cette cité, était de s'emparer des membres de la junte, Callejas ordonna à don Porlier, qui commandait à Toluca, d'enlever les positions occupées par les patriotes sur la montagne Cenango, avant qu'il fit lui-même l'attaque de Zitaquaro, pour empêcher la garnison et les fugitifs de la ville de se retirer par ce point. Quand il eut remporté cette victoire, Callejas s'exprima ainsi, dans son rapport officiel, au vice-roi le 2 janvier 1812 :

« Les troupes de S. M., après une bataille qui a duré trois heures, ont pris Zitaquaro, importante position située au milieu des mornes, parmi

des rochers escarpés, entourée de retranchemens et de fossés, que défendait en outre l'immense population de vingt lieues à la ronde, réunie dans la ville.

» Les rebelles avaient encore ajouté à ces grands moyens de résistance fournis par la nature, tout ce que l'art, le désespoir et huit mois de travaux continuels pouvaient leur procurer. Si le mauvais succès de nos deux premières attaques avait si fort encouragé le peuple, que les femmes et les enfans s'unissaient, dans cette dernière, à tant d'hommes pour nous combattre, tout n'en a pas moins, cette fois, cédé à la valeur de la royale armée que je commande.

» L'orgueilleux ennemi, dans la plus complète déroute, a fui de toutes parts, laissant tout le pays couvert de morts et de blessés : les rebelles Liceaga, Cabecillas, Berdusco et Rayon se sont dirigés vers Tasco. La fatigue excessive de mes soldats et le mauvais état des routes, m'ont empêché de les poursuivre.

» J'ai trouvé dans la ville beaucoup d'artillerie et des munitions de toute espèce dont je fais dresser un état destiné à V. E. : je me borne aujourd'hui aux informations les plus précises, pour la convaincre que je dois au talent de mes officiers et à l'ardeur de mes soldats le prompt succès de la bataille ; car leur bonne conduite, dans cette circonstance, a même surpassé celle qu'ils avaient déployé dans les affaires précédentes. Quant à nos pertes, elles sont peu considérables...

» Mon séjour à Zitaquaro sera aussi court que possible ; mais avant mon départ, *je veux* raser la ville, pour qu'il n'en reste pas vestige. Je punirai aussi les criminels instigateurs de l'insurrection,

et donnerai un exemple terrible à ceux qui voudraient l'imiter. (Il croit l'avoir éteinte.)

» D. CALLEJAS. »

Et le *décret* suivant fut aussitôt mis en lumière :

« 1°. La ville de Zitaquaro et son département seront privés *de leurs propriétés*, comme de toute exemption ou privilège ci-devant accordé par *l'extrême bonté* du gouvernement espagnol.

» 2°. Ces propriétés confisquées, ainsi que celles des Américains du midi qui ont pris part à la révolte, ou ont accompagné les révoltés dans leurs retraite, *ou ont quitté la ville à l'entrée des troupes du roi*, appartiendront au trésor de l'état.

» 3°. Si ceux qui se trouvent compris dans ce *décret* veulent paraître en ma présence, donner des témoignages de repentir, et travailler à réparer les routes, etc., ils recevront leur grâce ; mais leurs propriétés ne leur seront *jamais* rendues.

» 4°. La capitale de ce département est transférée à Marabatio, où sera établi un gouvernement militaire : les compagnies d'infanterie et de cavalerie, organisées pour la défense de ce district, seront armées et équipées *aux frais des habitans* (ruinés) de Zitaquaro.

» 5°. Attendu que ces habitans ont prouvé combien ils détestent le gouvernement monarchique, qu'ils ont soutenu trois combats contre l'armée du roi, qu'ils ont plantés sur des poteaux à l'entrée de Zitaquaro, les têtes de cinq royalistes, morts en sacrifiant leur vie pour le bien général, tous les bâtimens, quelqu'ils soient, de cette ville criminelle, seront rasés ou détruits par le feu : tous les habitans qui y sont, en sortiront avant

six jours; je leur accorde, par clémence, la permission d'emporter leur mobilier.

» 6°. Chaque habitant recevra du gouvernement un écrit constatant le jour de son départ et son nom de famille; nulle personne, après le tems fixé, ne pourra rester dans la ville (il n'y avait donc pas un royaliste?), et ceux qui auront négligé de se pourvoir du certificat ci-dessus (diplôme de proscrit), seront punis de mort.

» 7°. Toutes les armes me seront livrées sans délai et sous la même peine.

» 8°. Le clergé sera envoyé à son évêque, résidant à Valladolid...

» 9°. Il est expressément défendu *pour toujours* de rétablir la ville de Zitaquaro, ou tout autre cité qui pourra être ainsi détruite pour cause de rebellion.

» 10°. Aucune ville, bourg, village ou hameau, ne donnera asyle aux membres de la junte des révoltés, à aucun de leur délégués, *à aucun de leurs partisans*; et les villes, etc., qui tenteront de résister aux troupes de S. M., éprouveront le destin de Zitaquaro.

» 11°. Je charge le comte de Rul de l'exécution de ce *décret*.

» *Signé*: D. CALLEJAS. » (41).

On le sait, depuis quinze siècles, quand il s'agit d'exercer le ravage et la destruction, messieurs les oligarques n'y vont pas de main morte; et ce petit décret, entre mille autres témoignages de leur furie, vaut bien celui des Jacobins contre Lyon; car Zitaquaro fut détruit de fond en comble, depuis la plus frêle cabane jusqu'à l'église, et tous ses habitans,

hommes, femmes, vieillards, enfans, furent dépouillés sans ressource et bannis sans espoir : ceux que l'amour du sol natal fit reparaître aux yeux farouches du *vainqueur* de Zitaquaro, se virent employés aux travaux les plus rudes en qualité de corvéieurs, et, plus malheureux que les nègres qui du moins sont nourris, ils demandaient l'aumône sur les chemins qu'ils réparaient au profit des plus vils tyrans.

La junte de Zitaquaro s'était réfugiée à el Real de Sultepec, ville située sur un mont à trente lieues à l'ouest de Mexico : malgré la prise et le sac de Zitaquaro, les insurgés n'étaient pas encore vaincus; Morelos, Villagran, Canas, Aldama, Mercado et d'autres chefs, guidaient toujours des corps de guérillas, constamment occupés à combattre sur divers points les troupes royalistes. La junte proposa au vice-roi plusieurs moyens de réconciliation; mais cette proposition sage et humaine fut aussi mal reçue que celle d'Hidalgo et de Rayon. Dans une adresse aux Espagnols, publiée le 20 mars 1812, la junte récapitulait tous les griefs dont elle demandait la réparation; et, dans le cas où les européens voudraient continuer la guerre, elle traçait un plan pour la rendre moins destructive : rien ne fut accordé.

Morelos gouvernait la plus grande partie des côtes méridionales de la nouvelle-Espagne. Après avoir battu plusieurs fois les soldats royaux, notamment, le 19 août 1811, à la bataille de Tixtla, il mit le siége devant Acapulco; puis, ayant divisé son armée en deux corps, il marcha sur la capitale avec le plus nombreux, qu'il divisa aussi en deux colonnes. Le brigadier Bravo, qui commandait une de ces divisions, vainquit le général P. Musitu, et entra à Quantla, à 25 lieues au sud de Mexico, tandis que Morelos s'emparait d'Izucar.

Ces avantages, remportés par les patriotes, empêchèrent les royalistes de poursuivre la junte nationale, lorsqu'ils eurent détruit Zitaquaro. Les phalanges de Morelos s'emparèrent aussi d'Huexapan et de Real-Tasco, après plusieurs engagemens où elles déployèrent la plus grande valeur. Leurs ennemis, commandés par Soto, ayant attaqué Izucar, le 17 février, furent repoussés, et leur chef, blessé grièvement, quitta l'armée. Llano, son successeur, renouvela l'attaque, sans être plus heureux, quoiqu'il eut pris possession d'une montagne d'où il avait bombardé Izucar. Cette attaque fut faite par les premières troupes que, depuis l'insurrection, l'Espagne eût envoyé au Nouveau-Monde; et ces soldats, aguerris dans la péninsule par des Français soutiens du despotisme, furent souvent battus ici par des Américains défenseurs de la liberté.

CHAPITRE XXX.

Succès divers. — Le congrès Mexicain.

Don Calléjas, qui voulait livrer un assaut à Quantla, le 19 février, fut obligé de le suspendre aprés un combat de six heures. Llano leva le siège d'Izucar, et joignit Calléjas le 30 mars: il battit dans sa marche quelques détachemens de guérillas; mais Morelos reçut également des renforts à Quantla, et déploya pour défendre la ville tous les moyens et toutes les ressources de la tactique militaire.

Calléjas dit, dans une lettre datée de son camp

sous Quantla, le 16 mars 1812, et adressé à un ami qui en donna copie à mon prieur : « *Nous » précipiterons cette ville au centre de l'enfer,* » quelques peines qu'il nous en coûte. L'enthou» siasme de ces révolutionnaires est sans exemple ; » Morelos leur donne ses ordres d'un air inspiré, » prophétique ; et, quelqu'ils soient, ils sont tou» jours aveuglément exécutés : nous entendons » souvent les habitans jurer qu'ils s'enseveliront » sous les ruines de la ville, plutôt que de la ren» dre; et, pour prouver qu'ils ne craignent pas le » péril, ils dansent même autour des bombes prêtes » à éclater (42). »

Quantla est situé dans une plaine : toutefois cette ville est un peu élevée et domine les environs. Elle fut mise en état de défense par Morelos, qui trouva tous les habitans, ainsi que son armée, prêts à seconder ses desseins. Le siége, cependant, se faisait dans les règles ; et les provisions commençant à manquer, Morelos ordonna une sortie, pour protéger les guérillas qui voulaient introduire des vivres dans la ville. D'après cet ordre, le prêtre N. Matamoros, feld-maréchal et le colonel don Perdez, avec cent hommes à cheval, forcèrent la ligne espagnole, dans la nuit du 23 avril. Mais, le 27, les assiégés, unis aux guérillas, ayant attaqué, sans canon, le camp des Espagnols, furent vivement repoussés, et perdirent plus de mille hommes. Après un siége de soixante-cinq jours, Morelos, la nuit du 2 mai, se décida à évacuer Quantla, ce qu'on fit dans l'ordre suivant : Un corps d'infanterie d'onze cents hommes composait l'avant garde, que suivaient trois cents cavaliers, précédant cinq mille lanciers et frondeurs Indiens ; la population de Quantla était placée entre ces troupes ; un corps de fusiliers formait l' rrière garde.

A peine Callějas eut-il reçu l'avis de la retraite, qu'il ordonna l'attaque. Dans cette occasion, les insurgés, éprouvèrent de grandes pertes, surtout les habitans sans armes qui les accompagnaient. Quatre mille d'entr'eux périrent sur la route; Callėjas prétendit dans son rapport à Vénégas, qu'il n'avait perdu que vingt hommes et qu'une étendue de sept lieues était jonchée de cadavres Américains.

Morelos marcha cependant sur la ville de Chilapa, qu'il prit de vive force. Immédiatement après, il s'empara de Téhucan, à cinquante lieues environ de Mexico. Orizaba fut également obligée de se rendre aux indépendans, qui brulèrent dans cette ville un magasin royal contenant des tabacs pour plusieurs millions. Morelos, le 25 novembre, fit le siége d'Antéquerra, capitale de l'intendance d'Oaxaca, et la prit en cinq jours. Comme les généraux Palacios et Tenaco, les colonels Lopez et Armenta avaient été, dans cette ville, fusillés par les royalistes, Morelos fit exécuter, par représailles et à la même place, les généraux Gonzalès et Bonavia, les colonels Régul et Villasante, qu'on inhuma ensuite avec les plébéiens : les restes des chefs insurgés avaient été abandonnés sans sépultures ; on les plaça dans un même cercueil, ils furent portés en triomphe jusqu'à la cathédrale, et inhumés dans le même tombeau.

Acapulco ne tarda pas à tomber au pouvoir de Morelos, qui, alors, jeta plusieurs corps de guérillas, entre la Puebla, Xalapa et la Vera-Cruz, interceptant, par ce moyen, toute communication directe ou régulière entre ce port et Mexico.

Tandis que le prêtre insurgé obtenait ces succès, une partie des troupes de l'avocat Rayon, repous-

sées à l'attaque de Toluca, se portèrent à Tenango, petite ville située sur une éminence, à huit lieues environ à l'ouest de Méxíco, et l'occupèrent. Des batteries couvraient le haut de la montagne; mais les royalistes, conduits par don A. Bustamente, les tournèrent, prirent la ville, en juin 1812, et fusillèrent tous les prisonniers qu'ils y firent.

La junte mexicaine se retira de Zultepec le 30 août, accompagna les troupes commandées par Rayon, et séjourna toujours dans la ville la plus voisine de cette armée. Mais, à dater de l'époque dont il s'agit, jusqu'à l'année suivante, l'historique de cette guerre offre peu de faits remarquables. Souvent, des deux côtés, le défaut de moyens hostiles, surtout celui d'ensemble, et une égale lassitude, ayant produit des espèces de trêves, la révolution des Mexicains fut obligée de demeurer stationnaire, comme celui qui en trace l'esquisse.

Vers la fin de 1812, don J. M. Toledo, l'un des membres les plus actifs de cette députation que l'Amérique envoya aux Cortès comme représentans du peuple, s'étant rendu à Washington, y rencontra le colonel Gutierrez, venu de Mexico pour implorer les secours des Etats-Unis. Toledo et lui enrôlèrent quelques Américains du Nord, disposés à aider leurs frères, et ils les emmenèrent dans les provinces *internas* occidentales, où leur nombre s'accrut de plusieurs guérillas.

Ils obtinrent d'abord des avantages importans, et prirent même la capitale du *Texas*, Santantonio de Bejar; mais Arredondo, commandant des provinces orientales, les battit en juillet 1813, et dispersa totalement ses troupes. Le représentant Toledo retourna aux Etats-Unis.

Le 20 décembre, même année, Morelos atta-

qua Valladolid, qui venait d'être renforcée d'une division commandée par Llano : le général indépendant fut forcé de battre en retraite sur Pararan, à vingt lieues de Valladolid. Llano le poursuivit et l'atteignit le 7 janvier 1814 : le combat s'engagea une heure avant le point du jour, et, par une erreur bien fatale de l'armée mexicaine, deux de ses corps d'élite se trompant dans l'obscurité, combattirent l'un contre l'autre. Lorsque le jour parut ils reconnurent leur cruelle méprise; mais il était trop tard : l'Espagnol profita de la surprise et de la consternation des insurgés, et les défit complètement. Matamoros, lieutenant général, tomba en son pouvoir avec environ sept cents hommes : Matamoros lui-même avait pris cinq cents Espagnols un mois auparavant, et les avaient envoyés à Acapulco; Morelos les offrit en échange pour son ami; mais cette offre fut rejetée : Matamoros, avec les sept cents patriotes pris par les royalistes, furent assassinés dès le jour même... Morelos indigné, fit mettre à mort, par représailles, les cinq cents Espagnols prisonniers à Acapulco.

Fière d'une telle victoire, l'armée d'un roi, qui se trouvait alors mon camarade d'infortune, eut plus d'activité, offrit bientôt quatre fortes divisions, expulsa peu à peu, de cette partie du Mexique, tous les indépendans, et reprit même Acapulco; mais les fortifications en avaient préalablement été détruites par les habitans patriotes.

Liceaga parvint pourtant à se fortifier près du lac Chapula, d'où il repoussa plusieurs fois les royalistes. Morelos, Casteja, Rayon, le docteur Cos et quelques autres généraux, obtenant de nouveau des avantages partiels, ranimèrent l'espoir des partisans de l'insurrection, qui s'étendit, pour la troisième

fois, dans les deux intendances de Mexico et de Valladolid.

A la junte nationale succéda un congrès, qui commença ses sessions à Chilpansinigo, à trente lieues au sud de Mexico, et s'assembla depuis à Harios, à quarante-cinq lieues de cette capitale. Ce congrès déclara le gouvernement du Mexique indépendant, et créa un pouvoir exécutif composé de Liceaga, N. Cos et Morelos, le général en chef.

Tout finira dans ce pays et dans bien d'autres, par obtenir l'indépendance, par être libre; et moi?...—Consolez-vous par l'espérance du bonheur de vos frères; car votre *moi* est personnel...—Parbleu; je le sais bien, *moi* est l'alpha et l'oméga, la réduction et le centre de l'univers pour l'égoïste... —*Le moi* est haïssable, a dit Pascal: j'ajouterai que la civilité doit le cacher et la religion l'anéantir. —Fort bien; mais si Pascal et vous, monsieur, eussiez été ainsi que *moi*, entre des griffes inquisitorales, pire que celle des jésuites qu'il n'aimait guèrre et que vous n'aimez pas peut-être vous auriez dit sans doute: Seigneur protégez-*moi*!

CHAPITRE XXXI.

Le Prisonnier. — Orage.

L'ÉTUDE, le travail et la philosophie étaient pour moi de grandes consolations. Hélas! de toutes celles dont le charme si bienfaisant adoucissait encore une captivité qui n'était pas sans espérance, je perdis soudain la première, en perdant

mon prieur. La mort nous l'enleva subitement; chacun le regretta; je le pleurai, par gratitude plus que par intérêt. Qui le remplacera? Il y a cent à parier contre un, que ce ne sera pas son ménechme moral...

Pendant cet *intérim*, en attendant qu'un tour fut pratiqué dans ma prison ou que le nouveau chef me laissât apporter ma subsistance par un frère visible, on m'en faisait passer par un frère lai, marmiton de la cuisine *priorale*, savant comme un ignorantin, et bel esprit comme un sot à prétention : ce frère, vraiment laid, dont la figure basse annonçait la *sournoiserie*, malgré un air patelineur, semblait porter écrit sur de louches prunelles, ici *je mens* et là *je mouche*.

Un jour, apportant mon dîner dans un cabas: — En vérité, mon frère, je plains votre position de tout mon cœur... — Et moi aussi. — Que de jours passés de la sorte! surtout, que de minutes! Enfin, tout doit *finir*, et il faut espérer que cela *finira*... — Heureusement, car je ne suis pas immortel. — Mon Dieu, ce n'est pas ça: la révolution circule, fait du chemin... — C'est qu'elle n'est pas en prison. — Voilà un congrès qui raisonne... — Je suis ici pour avoir raisonné. — Mais vous n'y serez plus longtemps, et ces bonnes nouvelles...— Je ne songe qu'à mon bréviaire. A dîner, je vous prie. — L'illustre général a une politique, un zèle... — Ma soupe s'il vous plait. — Il est chaud... — Le potage?.. — Non, le zèle de Morelos. Dites donc, entre nous, je pense qu'il réussira?.. — S'il n'échoue pas. — A propos, il court dans la ville une romance en l'honneur du brave Hidalgo; j'en ai une copie... — D'Hidalgo?... — Vous n'entendez guère! — Hélas! une prison si longue altère un peu les facultés physiques et morales... — Si

vous étiez solide en *physionomie*, le père Paternos nous a dit avant de mourir... — Avant? — Que vous n'étiez pas moins bon juge en fait de poésie... — Comme vous en cuisine. — Hé! quand j'y mets la main, la nôtre est bonne. Lisez cette romance, que je trouve fort belle; vous jugerez... — Une prison n'est pas un tribunal. — Ce sont des vers... — Que l'on tire du nez. — Superbes et touchans. Voyez, voyez. — Je dîne.

Ce frère *laid* me croit aveugle, et fait le sourd. — Voici une aîle de chapon que j'ai rôtie moi-même. — Et tant soit peu brûlée. — Si quelque père vient ici, ne parlez pas de la romance... — Plait-il? suis-je un *observateur*? Puis-je observer en outre? — Vous vous fâchez... Pardon... Au surplus, si je l'ai, c'est que j'aime les vers... — J'observerai pourtant... — Et la pièce est si tendre... — Que votre aile est bien dure... — Ah! j'oubliais... qu'un aide-jardinier, entré chez nous il y a peu de tems, m'avait chargé pour vous d'une commission. — Pour moi? — C'est *un esclave libre*, un nègre affranchi, *éduqué*, qui connaît la langue indienne; comme il avait écrit, pour nous prouver sa science et sa piété, le *Pater* dans cet *idiôme* que vous connaissez bien, il me *pria* de vous *prier* d'examiner cette *prière* en vous *priant* de corriger les fautes d'orthographe, s'il y en a, parce qu'il a l'ambition de devenir maître d'école du côté de la Vera-Paz. Tenez, voici l'ouvrage... — A d'autres je vous *prie!* Vous savez trop que je ne dois rien lire qui n'ait été visé au bureau d'un supérieur... — Une prière... — On me *prierait* de lire l'a b c, sans un visa, que je dirais encore *à d'autres*; et n'y revenez plus, ou je parle de la romance. —

Il se retire. Je réfléchis alors plus froidement; cette romance politique cachait sans doute un piége;

mais la prière ?... Aussi ; car, pour mieux me tromper, on aura fait écrire en indien quelque fausse nouvelle bien agréable, dont l'effet me causant d'abord une joie imprudente, aurait fini par faire resserrer mes chaînes... Ah ! le bon Paternos n'eût pas permis une pareille épreuve !

On carillonne, la musique se fait entendre, on accourt du jardin, bruit là haut, bruit là bas et bruit partout : notre nouveau supérieur arrive. Sera-t-il un geôlier pour moi ?... Huit jours s'écoulent sans qu'il vienne me visiter ; mauvais présage.

L'on m'annonce enfin notre *maître*... Ciel ! me trompé-je ?... non, c'est lui ! un des quarante enrolés pour les Philippines, un de ses six déserteurs, un complice, un ami, et c'est... Sage lecteur ; si je n'écrivais qu'un roman, vous verriez reparaître ici, comme prieur, don Chrysostôme, que vous connaissez assez bien pour croire qu'il m'eût délivré, aux dépens même de sa place, acquise avec l'or de sa dame pour la délivrance d'un frère ; mais j'écris une histoire : intéressante ou non, elle exige que je ramène sous vos regards... le frère Mathias que nous avons laissé chef de marmite à Chiapa-Royal. J'ai su depuis, qu'ayant fait, comme le curé, d'assez bonnes économies dans son administration *œcuménique*, il s'était procuré facilement la charge de prieur. Quoiqu'il en soit, sans doute, le prisonnier retrouvera en lui le protecteur qu'il a perdu, ce ménechme moral... Vous allez voir (43).

A son premier aspect, la surprise me fait jeter une exclamation, la joie me conduit dans ses bras ; mais ils s'étendent, comme pour imposer les mains, et me repoussent... Un visage glacé ne m'attire pas davantage ; j'entends prononcer ces paroles du ton le plus sévère : « La grâce m'a touché, la re-

ligion me gouverne ; un ennemi du roi ne peut plus être mon ami : qu'il se console avec la piété dans le sein de la pénitence... »

Saisi d'étonnement et de douleur, je reste muet un instant ; mais l'indignation succède, et je salue ainsi le départ de don Mathias : « Si les honneurs changent les mœurs des gens du monde, c'est encore pis chez les moines ! »

Sept mois se passent dans la même position ; rien n'est retranché au régime réglé par l'ancien prieur ; mais aucune visite, excepté celles de l'argus frère du pot.

De la mansarde, où ma philosophie commençait à languir, la vue ne s'étendait que sur une partie de nos vastes jardins ; le potager, le verger, le parterre étaient hors de mon horison, qui ne formait qu'un demi-quart de cercle, en raison de la double grille, et cette étroite perspective était borné encore par une assez haute muraille, au-delà de la quelle s'élevaient de grands arbres, des maisons, des clochers.

Parmi les Indiens qui venaient tous les mois entretenir les allées d'orangers, que j'avais sous les yeux, je remarquai souvent l'homme au *Pater*, ce nègre libre qui ambitionnait un emploi de maître d'école ; et je le remarquais, parce que chaque fois qu'il venait travailler avec ses camarades, il regardait de temps en tems vers ma fenêtre, croisait les mains, penchait la tête et haussait les épaules. Etait-ce un rôle pantomime qu'on lui faisait jouer, pour amener un dialogue entre lui et le détenu, que la scène eût mené ensuite à un sot dénouement ?.. Si c'était plutôt... Quelle idée ! Ce noir a été affranchi, il sait écrire, il entend l'indien, il veut, dit-il, devenir magister du côté de la Vera-Paz ; serait-ce mon fidèle Azor ?.. Il

se serait nommé... Peut-être a-t-il changé de nom : il l'aurait rappelé, pour mieux me mettre sur la voie, Guatimala, Petapa... Oui, pour se compromettre !.. Je ne saurais le reconnaître à la figure ; car les nègres, surtout, se ressemblent de loin ; mais la taille de celui-ci, sa démarche, ses gestes et son agilité, tout semble m'offrir mon élève. S'il venait seul... il ne le peut sans doute. Ah ! j'eus grand tort de ne pas lire sa prière !..

Un *beau* dimanche, par un tems *orageux*, tout le monde étant au salut, j'ouvre mes persiennes pour contempler une tempête comme l'on en voit peu sous cette zone : deux nuées électriques semblent lutter entr'elles, plusieurs tonnerres grondent, mille éclairs éblouissent, l'immense arrosoir s'ouvre, et des torrens de pluie parodient le déluge, tandis que l'ouragan fait incliner la tête des arbres les plus orgueilleux.... Spectacle pour le prisonnier, lassé de la monotonie d'un point de de vue qui ne varie jamais.

Pendant la contemplation de ce sombre, mais grand tableau, le noir arrive, et c'est pour moi un ange de lumière. Il accourt près de ma fenêtre, à la distance nécessaire pour être reconnu à travers une grille qui l'empêche de s'avancer sous elle-même... Oui, c'est Azor !... Saluant son père adoptif dans l'esclavage, il forme de ses mains un porte-voix, qui protège, en dépit des vents, le vol de cette phrase jusqu'à mon oreille attentive : « Vers minuit, Azor sera là ! » Puis, il me jète un peloton de fil, que la grille repousse en vain plus d'une fois ; je le saisis, alors Azor se sauve. Deux mots sont attachés à la pelote : « Tenez-vous prêt : un peu avant minuit, je serai sous votre fenêtre ; vous me rejetterez ce peloton de fil en en gardant un bout ; j'attacherai

à l'autre une échelle de corde, que vous retirerez à vous pour l'assujétir aux barreaux : le reste me regarde. »

Il aura sans doute une lime, et la pelote de gros fil amènera l'échelle. Comme disaient nos patriotes du faubourg Saint-Antoine, il faut avoir le *fil*... ce sera celui d'Ariane, pour me tirer d'un autre labyrinthe. Ingénieux, brave et sensible Azor, comment reconnaîtrai-je ?...

Dieu protecteur ! qu'il réussisse ou non, daigne bénir ce pauvre nègre, qui, seul dans l'univers, vient secourir un pauvre blanc !...

CHAPITRE XXXII.

Négre libérateur. — Récit.

L'HORLOGE du couvent n'a pas sonné dix heures, que le captif, son paquet prêt, comme s'il attendait la diligence, se met en sentinelle et compte les minutes, avec bien plus d'impatience que le thésoriseur ne compte ses écus. Déjà le bruit des portes que l'on ouvre et referme dans nos longs corridors, annonce le coucher des moines, il est onze heures ; bientôt règne le calme : tout dort dans cette ville, excepté les factionnaires et les observateurs, l'avarice et l'ambition, le remords et la crainte, le vice-roi et l'inquisition, l'amour, la jalousie, l'inquiétude, la fidélité, le malheur, Azor et moi. J'ai l'œil fixé sur le bosquet; et j'aperçois... ces ténèbres visibles dont nous parle Milton ; j'écoute, et n'entends guère que, selon un autre poëte de mon pays :

Le bruit des ailes du silence
Qui vole dans l'obscurité.

calme, et j'écoute avec l'intérêt que je lui dois, le récit de ses infortunes.

« Banni pour une noble cause, et vous croyant abîmé pour jamais dans le gouffre du Saint-Office, j'errai long-temps, avec votre certificat de *libération*, de bourgade en bourgade, en diverses provinces, et surtout dans l'Yucatan, exerçant à la fois les métiers de carillonneur, de sacristain et de maître d'école. Je gagnais peu, et j'avais du mal comme un *nègre* : je m'enrôle à Campèche sur un corsaire indépendant, qui s'y trouvait alors sous pavillon anglais. Nous courons l'océan jusqu'aux parages de Cadix, où nous ne prenons rien: j'ai l'honneur, en passant, de saluer la terre où croissaient à la fois, sous la main d'un César, des lauriers pour orner les braves et des braves pour les cueillir... Buvons à leur santé ! »

— Diantre ! mon cher ami, est-ce que tu serais Bonapartiste ! — Je suis, par vous, et je veux toujours être indépendant. — Bravo !

« En rôdant vers les Canaries, nous capturons un négrier *péninsulaire*, comme vous dites, chargé de deux cents noirs et d'un baril de poudre d'or: nous le ramenons sur la côte de cette Afrique où naquit mon malheureux père, nous y rendons la liberté à tous les nègres, en leur donnant les armes des marchands d'hommes, nous y *oublions* ces derniers, sans oublier la poudre, si utile en paix comme en guerre, et, revenant par St.-Domingue avec une prison flottante et vide, nous la vendons au Port-au-Prince, ou Pétion gouverne un grand nombre de mes pareils avec tant de sagesse... » — L'as-tu vu, ce républicain ?.. — Cinq à six fois ; et comme il est très-accessible, j'ai même pris la liberté, sachant bien qu'il vous

connaissait, de lui parler du frère *Varennas*... — Tu as bien fait! — Et de votre dernier malheur, dont il a paru fort touché. — C'est un excellent homme! Allons, je finirai par le rejoindre, avec toi, mon ami.

Le narrateur me dit ensuite qu'il serait volontiers resté à Saint-Domingue, sans le pressentiment, l'espoir secret qu'il avait de me retrouver.

« Partant de cette île célèbre, continue-t-il, nous prenons, auprès de Cuba, un navire espagnol chargé de sucre et d'indigo, qui venait de la Vera-Cruz et se rendait à la Havane ; mais il voit, malgré lui, la Jamaïque où sa cargaison est vendue, puis nous mettons le cap sur Carthagène, où résidait notre armateur. Un flibustier ou un forban que nous rencontrâmes ensuite et qui n'osa nous attaquer, nous hêla, pour nous dire que trois bâtimens espagnols, très-richement lestés et venant de la Vera-Cruz, devaient franchir bientôt le golphe du Mexique, et que nous ferions bien d'aller à leur rencontre à la pointe de Yucatan. L'avis plut à tout l'équipage ; les corsaires jettent l'argent par les fenêtres, et de pareils dissipateurs n'en ont jamais assez : don Zilos, notre capitaine, voulant, d'ailleurs, reprendre une maîtresse qu'il avait laissée à Campêche, adopta aussi le conseil.

» Nous étions déjà parvenus à la hauteur de l'île Gozumel, lorsque nous vîmes en effet trois navires sortant du golphe : le forban n'avait pas menti, mais il avait voulu attraper un corsaire ; car l'un de ces vaisseaux était une frégate, qui s'empara de nous après une salve complète et deux heures de chasse : nous perdîmes trente hommes, le navire et la liberté.

» Le capitaine triomphant me donna comme esclave, malgré votre *certificat*, à un naturaliste

de Barcelonne qui voyageait en Amérique aux frais de son gouvernement : la frégate nous débarqua en peu de jours à Vera-Paz, et don Roxas, mon nouveau maître, puisqu'on me le donnait pour tel, prit avec moi la route de Guatimala. Je lui contai alors ma déplorable histoire. « Ne crains rien, me dit-il, j'ai plus d'autorité ici que tu ne l'imagines ; et, puisqu'on t'a banni pour crime de fidélité, sois libre, sers-moi librement : voici ta libération signée de ce pauvre pasteur ; garde-là ; je te prends d'ailleurs sous ma protection. » *Encore* un homme bienfaisant, lui repondis-je en baisant sa main généreuse ! c'est le *second* que je rencontre sur cette malheureuse terre. Patience, repliqua-t-il en souriant, la liberté en fera naître d'autres ; elle est la mère de toutes les vertus. — Voilà un homme !

(44)

« En arrivant à Guatimala, je priai don Roxas d'obtenir du prieur la permission de vous voir, et j'esperais en profiter : il y avait pensé lui-même, et nous allâmes au couvent des Jacobins ; mais don Théotime nous dit, en gémissant, que vous étiez à Mexico dans un *in-pace* et pour la vie. Vous devinez mon désespoir.

» Je parcourus ensuite, avec le philosophe, en qualité, non de valet, mais d'interprète pour la langue indienne, toute l'Amérique espagnole, et je puis vous donner sur les pays que vous n'avez pas eus... *sub oculis*, de bons renseignemens. Sachant dix langues, membre de vingt académies, décoré de cinq à six ordres, et très-riche par là-dessus, puisque tous les banquiers étaient les siens, don Roxas recevait le même accueil des royalistes et des indépendans : je ne vous dirai pas s'il adorait la royauté, mais je sais qu'il aimait beaucoup la république. »

CHAPITRE XXXIII.

Le philantrophe. — Fuite chez les indépendans.

Obenisco, l'ami d'Azor, prit ici la parole pour nous faire observer qu'un asile plus sûr, plus agréable, m'attendait hors de Mexico. « Ou donc ? chez quel homme sensible et courageux allez-vous conduire un proscrit de l'inquisition ?... » Azor sourit, Obenisco ajoute qu'il sera jour avant trois heures ; qu'un départ nécessaire devait plutôt avoir lieu ce matin avant qu'on s'aperçut de mon évasion, qu'être remis au lendemain, etc. Il m'invita, en conséquence, à prendre du repos, tandis qu'il allait préparer ce que nécessitait un assez long voyage. Je le remerciai de cette attention, comme du généreux secours qu'il m'avait accordé par mon libérateur, qui jouait le mystérieux ; mais ne songeant point au sommeil, j'invitai Azor à reprendre le fil de son récit ; et il ne demandait pas mieux.

« L'année dernière, don Roxas vint avec moi à Mexico, où le vice-roi Calléjas... — Vénégas est donc remplacé !.. — Son successeur... — Digne en effet de l'être ! — Accuellit notre philosophe comme un grand personnage ; mais après un festin splendide, mon protecteur lui ayant demandé un ordre pour vous voir ; il le prie poliment de s'adresser à l'archevêque, qui l'adresse à l'inquisiteur, qui le renvoie à Calléjas : lassé de faire le volant entre ces trois raquettes, il va trouver directement votre prieur, avec des argumens sonores..., incorruptible ! Il fut vraiment faché de ne pas réussir,

parce que vos malheurs l'avaient intéressé au dernier point, et qu'il désirait vivement de s'entendre avec vous pour les faire cesser. »

— Parbleu, voilà un bien digne homme; et un compatriote n'eût pas fait pour moi davantage! Je ne demande pas s'il est indépendant, quoique bien accueilli des royalistes, dont sans doute il se moque. — Il est... *naturaliste.* — Tu me l'as dit. — J'ajoute, pour mieux m'expliquer, qu'il aime toute la nature : comme ces bons orientaux, il ne mange jamais de rien qui ait eu vie; mais il laisse les autres subsister à leur goût. C'est, au surplus, un vrai cosmopolite, un citoyen de l'univers. — Mais un cosmopolite, qui n'adopte pas de patrie, n'est guère aux yeux du patriote, qu'un égoïste errant; et don Roxas, avec un si bon cœur, est plutôt un vrai philantrope. — Philantrope, si vous voulez, ami de tout le monde, excepté des méchans qu'il plaint et auxquels il pardonne. — *Mais*.... il n'est pas impartial, puisqu'il penche plutôt pour les indépendans que pour les royalistes? — Oh! il veut que les roturiers, esclaves durant tant de siècles, châtient un peu les nobles, pour leur bien. — A la bonne heure!

« Cependant Morelos, général ecclésiastique et correcteur de la noblesse, intéressait beaucoup le philantrope, ami zélé des Miranda, des Bolivar, des Arismendi, des Paez, des Briou, des Liceaga, des Bermudez, des Artigas, des San-Martin : il se rendit, avec moi, à Apatzingan, où le congrès national de la nouvelle-Espagne, que présidait le curé généralissime, tenait alors ses sessions. Il y fut dignement fêté par tous les membres; il assistait à leurs séances, dont on lui faisait les honneurs; mais ne voulait pas assister, de loin même, aux combats qui se livraient aux environs, parcequ'il

aurait desiré, suivant l'expression du capitaine *Chrysostôme*, qu'on se battît à coups d'oranges.... »

Chrysostôme ! dis-tu ? serait-il donc ?...— Il y a plus d'un Chrysostôme... — Oui; mais ce nom est assez rare, tes réticences, ton sourire assez maladroit, pour me persuader que mon vicaire est capitaine, et qu'il m'attend pour me donner asile ! — Point du tout; car c'est don Roxas... —N'importe, Chrysostôme est peut-être lié avec lui ; il le connaît, du moins, il le seconde, il voulait me surprendre, et je vais embrasser un ancien ami, tout en en faisant un nouveau !... — Je soutiendrai... — Tu l'oserais ? — Et *sans rougir*.

L'excellent noir ne savait pas mentir, même par ordre, et il finit par m'avouer que le cher Chrysostôme, m'attendait avec don Roxas, au quartier-général de Morelos.

— Ou l'as-tu retrouvé ?— A la table du philosophe, où il venait souvent avec l'état-major, dont il faisait partie. —Dont il faisait ! Est-ce qu'il n'est plus militaire ? serait-il blessé ?... mais tu ris, il n'est pas mort.— Oh ! c'est toujours un bon vivant. Il nous conta un jour qu'après avoir raté, ce fut son terme, *notre* curé de Petapa, en essayant de vous rendre la liberté, il avait enlevé la belle Emerilla, fille d'un gentilhomme d'Amatitlan... — Je sais cela. — Qu'il l'avait épousée... — Pour rire ? — Non sérieusement ; qu'elle l'avait traité comme... (mon beau-frère est absent) comme ma femme me traita ; qu'étant mari-garçon, il s'était enrôlé à Puebla, sous une autre bannière, au service des insurgés, avait souvent passé par tous les grades... — Souvent ? —Oui, dans une même campagne, devenant, au besoin, sergent ou capitaine, caporal ou major, soldat ou colonel ; qu'après avoir longtems servi chez les républicains de Vénézuéla et de

Buenos-Ayres, qu'il prétend être ingrats comme des rois, un passe-droit l'avait determiné à joindre Morelos, qui l'appellait, qui lui promettait peu et qui lui a donné beaucoup, en le nommant à la place du quartier - maitre.

Il devait être général, au tems qui court. Que me croyait-il devenu ? — Mort de la *goutte* (45) chez la *sainte*, en martyr de la liberté. Sa joie fut celle d'un ami quand il sut que vous existiez ; son chagrin égala sa joie en apprenant que vous habitiez un tombeau. Lui, don Roxas et le général Morelos, qui vous attend aussi... — Vraiment ! — Me conférent l'honorable et tant désirée mission d'aller à Mexico, pour essayer, par quelque stratagême, d'opérer pour vous et pour nous votre élargissement.

« Un hasard assez malheureux me logea chez Obenisco. Veuf, il tenait l'auberge, et sa sœur le petit café : c'était une de ces grisettes que vous avez fidèlement dépeintes dans vos notes sur cette ville, et dont j'aurais dû profiter. Julie, me croyant riche, parceque vos amis ne me laissaient pas manquer d'or, elle tenta de me séduire, ce qui n'était pas difficile, puisqu'elle avait su captiver les plus fiers Espagnols : enfin je devins amoureux, comme don Chrysostôme, d'une limonadière...— Il a conté aussi cette aventure ? — Accompagnée de plusieurs autres : je devins donc amoureux comme lui, et plus que lui, car j'épousai ; et notre belle Angelica, satisfaite de s'appeller dona de *Varennas*...—Ah, ah ! mon nom ?...—Je l'ai reçu de vous. Angelica, le jour de mon entrée au monastère, mit à la voile avec un lieutenant de guérillas, qui lui fera voir du pays ; mais elle prendra sa revanche... — Pauvre garçon ! — Hélas, ... — Mon cher, il est des maux que l'on aigrit en cherchant à les adoucir, et je ne prétends pas te consoler de

la perte d'Angelica par un sermon philosophique; mais... tu ris déjà ?... — Je croyais que vous plaigniez le guérillas, en l'appellant pauvre garçon... — Un suborneur ! — Il est plus à plaindre que moi, car le voilà chargé d'un ange qui le fera donner au diable. — Excellent caractère !

« Admis dans le couvent comme aide-jardinier, au moyen d'un présent fait au père économe, je n'osais tenter de gagner aucun frère, aucun domestique, non de peur de me compromettre, mais dans la crainte d'aggraver votre réclusion, je me bornai au *pater* indien, et... vous savez le reste. — Je sais que tu es mon sauveur ! Quel chapelet de gratitude je devrai dire à chaque jour ta louange, en rappelant le crocodile, le saut du Palomèque, la tentative de Guatimala, le combat maritime, l'union malheureuse, la prière indienne et la lanterne sourde, qui fut pour moi, ce qu'est, dans une nuit profonde, l'étoile d'Orion pour le navigateur ! — Laissons cela, cher maître. Si j'ai éprouvé quelques peines en voulant vous servir, je vous devais la liberté; et vous, qui la prêchez sans cesse au genre humain, que de souffrances n'endurâtes-vous pas pour lui dans votre dernière prison, où je ne conçois pas comment vous avez pu exister si longtems ! — J'amusais mon chagrin, en considérant tout mortel comme plus ou moins prisonnier... — Excepté les sauvages. — Ils ne le sont pas moins que nous... — L'air qu'ils respirent librement, ces immenses forêts, ces vastes plaines qu'ils parcourent, sans qu'un alguasil puisse leur demander leur passe-port ou leur *certificat* d'émancipation... — Mon cher Azor, la voûte des cieux est pour tous une cage à poulets, sous laquelle ils attendent, en piaulant, le grain qu'il plaît au maître de leur jeter.

La cage est grande, et... Mon frère va revenir : cela me fait penser, continue-t-il en ouvrant un tiroir, qu'il ne faut pas oublier, en partant, la douzaine de lettres que m'écrivirent, du quartier-général, don Roxas et le capitaine, pour s'informer des progrès de mon entreprise...—Donne; je les lirai souvent, et les conserverai toujours ! —

Je commençais cette lecture, quand Obenisco vint nous dire que, le jour étant prêt à naître, il était tems de songer au départ. Azor, qui pense à tout, développe aussitôt un vêtement bourgeois, neuf et même élégant, déshabille le pauvre moine de ce triste costume qu'il porte depuis tant d'années, et le transforme en bon négociant; car mon libérateur, redevenu mon domestique sans cesser d'être mon ami, s'est fait munir par don Roxas de deux *laissez-passer* au nom de Pedro Gomenez, voyageur commerçant, et avec le signalement du jacobin, l'un desquels passe-ports est signé de don Morelos, et l'autre de don Calléjas: avec ces deux *para-gendarmes*, je pourrais, en tous sens, parcourir l'Amérique; ce qui n'empêche pas que le froc ne soit conservé dans la valise, à telle fin que de raison.

Je glisse dans la main d'Obenisco une vingtaine de pistoles, son beau-frère l'embrasse, nous enjambons deux excellens bidets du philantrope; et, arrivés au pas à la porte du nord, nous galoppons ensuite, sous la garde de Dieu, vers les indépendans.

CHAPITRE XXXIV.

Destin du Conquérant — Une Embuscade.

Les dernières nouvelles des deux amis n'ont que huit jours de date : elles annoncent qu'ils sont en ce moment à Xalupa, où ils attendent le résultat d'un mouvement subit du quartier-général, qui, venant de laisser le congrès à Apatzingan, s'est porté momentanément à Genthisco, dans la direction d'Oaxaca, et que le généralissime doit les rejoindre à Xalapa, pour y recevoir un secours en officiers, armes et munitions, qui arrivaient du golphe sur des corsaires insurgés. Informés par Azor du nouveau stratagême qu'il avait médité, mais n'avait pu tenter plutôt, Chrysostôme et le philosophe lui prescrivaient en cas de réussite, de m'amener à Xalapa.

Nous voici donc en route pour cette ville, où j'avais passé, en l'an XII, pour la première fois, avec mon capitaine Antonio; et nous voilà en 1815, qui serait aujurd'hui l'an XXIII de la république, si le héros despote ne lui eût pas donné la mort avant sa quinzième année. En est-il maintenant plus puissant, plus heureux? Il vit les rois à ses genoux, il posséda l'empire d'occident, il fit trembler le monde; et je le vois, victime de lui-même et de l'ingratitude, n'avoir pas la propriété d'un seul arpent de terre, ne pas même jouir sur son roc isolé au sein de l'Atlantique, d'un seul atôme de cette liberté qu'il ravit à la France (49), en protégeant ces mêmes rois... qui n'ont pu balancer la force irrésistible du grand ordre des choses : une république est éteinte, dix autres naissent de ses cendres.

Mais, dans celle que le congrès semble vouloir créer ici, car la monarchie tempérée est, à peu près, la république, qu'est-ce que notre président et nos amis veulent faire de *Varennas*, qui fut républicain dans le vieux-monde, qui l'est dans le nouveau, qui le sera probablement dans l'autre ? Si messieurs d'Albion ne mettent pas la main à l'œuvre pour tout gâter, l'ex-avocat, l'ex-député, l'ex-gérant, l'ex-instituteur, l'ex-moine, l'ex-curé, rédigera bien volontiers des articles pour les journaux, des bulletins, des ordonnances, un plan de constitution ; il se bornera même à aider les indépendans de ses conseils, de son expérience, car il n'est point ambitieux ; et, si la bonne cause triomphe enfin, comme elle le doit tôt ou tard, il se contentera, pour récompense, d'un emploi de conservateur d'une bibliothèque nationale, qu'il saura bien organiser : que si le hasard, la discorde retardent longtems le succès, il prendra son parti, et ira se fixer, avec Azor, au Port-au-Prince, où Pétion s'empressera de l'hospitaliser.

En arrivant à la ville des Anges, qui se trouvait sur notre route, nous descendîmes chez don A***, autre ami de l'ami du globe. Une fièvre assez forte, née de la révolution qui s'était opérée si soudainement dans mon sort, m'ayant retenu chez mon hôte plus que je ne m'y attendais, je profitai de ce retard accidentel pour faire part de ma nouvelle évasion à d'anciens correspondans, à Bolivar, le Lafayette de l'Amérique ibérienne, à d'autres chefs si dignes d'être ses émules, surtout à Miranda, vétéran de la liberté, auquel j'étais uni par l'amitié depuis 92, et dont, en ce moment j'ignorais le cruel destin : j'avais déjà écrit au capitaine et au *naturaliste* que j'espérais aller, avant huit jours, les embrasser à Xalapa.

L'indisposition en dura quinze ; et, dans ce laps de tems si court, arriva un événement épouvantable dont la suite fut désastreuse. Le congrès mexicain, après avoir déclaré, comme je l'ai dit, le gouvernement du Mexique indépendant, et créé un pouvoir exécutif que composaient Liceaga, Cos et le général en chef, avait formé et présenté au peuple, le 20 octobre 1814, une assez bonne loi fondamentale, établie sur des bases démocratiques, où l'on apercevait à peine la *pierre* de la royauté, pierre d'attente pour les amis du despotisme, pierre angulaire pour son trône, pierre à cautère pour le bigotisme malade, pierre de touche pour les vrais ou faux patriotes, pierre d'aimant pour les esclaves, pierre à fusil pour les nobles, les oligarques, pierre philosophale pour les courtisans, les flatteurs, les intrigans, pierre d'achoppement et de scandale pour les républicains.

Ceux du congrès prescrivirent ensuite par un décret la formule religieuse du serment que devaient prèter les citoyens appellés à jouir des bienfaits qu'aurait assurés la constitution, si elle eût été appuyée par une armée nombreuse, unie, et par de rapides succès. Mais les chefs n'étaient pas des frères, chacun avait son grain d'ambition de couleur différente, et la désunion enfantait souvent les défaites, empêchait toujours les progrès.

Le 24 mai 1815, les décrets du sénat et cette constitution furent publiquement brûlés à Mexico par d'intrépides royalistes, et la peine de mort portée contre les citoyens qui refuseraient de livrer au vice-roi les copies ou extraits qu'ils pourraient avoir de ces actes.

Inaction nouvelle, qui dura plusieurs mois entre les deux partis ; on se bornait à s'observer avec

inquiétude, quand il fallait agir avec vigueur. D'un côté, il est vrai, les armes étaient rares; mais bientôt des corsaires, équipés par des patriotes, leur amenèrent au Mexique, par Piédra de Boquilla et par le golphe, des sabres, des fusils, des canons, de la poudre et des officiers dont quatorze étaient Français.

J'ai passé plusieurs mois, en liberté, à cette époque, sur ce théâtre de sanglantes querelles, et je desirais ardemment voir des compatriotes. Mais je ne pouvais guère les rencontrer qu'au champ-d'honneur, où mon étoile ne m'entraîna jamais : j'ai cependant eu le bonheur d'embrasser un Français, le vainqueur de l'Irlande.

En octobre 1815, Morelos apprit qu'un secours, celui dont j'ai parlé denx fois dans ce chapitre, lui était arrivé à Puente del Rey, poste fortifié par les indépendans, entre Xalapa, où étaient nos deux amis, et Véra-Cruz : ce secours était commandé par un Français, le genéral Humbert, et par don Toledo, l'ex-représentant aux Cortès.

Morelos, à cette nouvelle, qu'il attendait depuis longtems, partit de Centlisco, avec une escorte ordinaire, pour aller recevoir ces nouveaux défenseurs de la libérté Mexicaine; mais, voulant cacher son dessein, il prit la route qui conduit à la province orientale d'Oaxaca; contre marche prudente, vu la proximité de Mexico et qui n'exigeait pas un un long détour. Mais, instruits par leurs espions du véritable but de Morelos, les royalistes l'attendirent à Atcama, l'attaquèrent pendant la nuit, écrasèrent sa faible escorte, et, malgré la bravoure du général, le firent prisonnier...

Voici le texte d'une lettre officielle du vice-roi, au chef par *intérim* du ministère de la guerre de Ferdinand, remonté alors sur le trône; dépêche

interceptée sur le vaisseau la *Leona*, qui fut pris par *el Congresso*, armateur de Buenos-Ayres, et dont j'ai eu copie certifiée par des hommes dignes de foi :

« J'ai informé V. E., dans ma première lettre, que les rebelles, échappés après la défaite de Morelos, le 5 du mois dernier, près de Témalaca, étaient encore réunis dans l'intendance de Puebla-los-Angeles, non loin de Véra-Cruz. Ils se sont, depuis, assemblés à Téhucan, pour y former une autre junte. Des contestations s'élevèrent entr'eux au sujet de la présidence de cette junte; mais Manuel Teran, qui a plus de talens que ses rivaux, et était d'ailleurs soutenu par deux mille hommes qu'il commande, eut plus de chances que les autres pour occuper la place de Morelos.

» Les rebelles, *quoique tremblans*, pour leur propre destin, m'ont envoyé, par l'intermédiaire de la municipalité de Mexico, la dépêche ci-jointe, dans laquelle V. E. verra qu'il redemandent *du ton le plus audacieux*, leur ancien chef Morelos, alléguant à l'appui de cette réclamation, le droit de la guerre et des gens, comme nation libre. J'ai répondu à leur demande par le silence du mépris, seul accueil qu'elle méritait. V. E. voudra bien remarquer leurs expressions, qui lui peindront le caractère de ces rebelles, la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, les espérances qu'ils nourrissent, et la détermination qui les conduit. Par la gazette que je joins à mes dépêches, V. E. verra *l'indulto* (amnistie) que j'ai fait publier, beaucoup plus pour concilier l'opinion publique au gouvernement général, que par une vaine indulgence pour les rebelles.

» Cette mesure n'aura aucun danger ; car, à peu d'exceptions près, *personne ne voudra recourir*

au pardon offert; et j'ai la certitude que les principaux chefs, comme toutes leurs bandes, ne voudront pas poser les armes : si, contre mon attente, une forte partie de ces *prétendus* insurgés se soumettait, cela me prouverait qu'ils renoncent à tout espoir, et l'on n'aurait alors plus rien à redouter.

» Si don I.-Moreno Daoiz, gouverneur de la Puebla, avait suivi mes ordres, il les aurait empêchés de se réunir à Téhucan, ou bien il les aurait tellement harcelés, que leur plan eut été infructueux : depuis, ils ont mis fin à leurs dissentions civiles, et formé un gouvernement pour agir de concert avec les bandes qui infestent les routes de Véra-Cruz à Mexico, et avec celles qui agissent sur les côtes de Barlovente; depuis, encore, *l'infâme* Toledo a débarqué avec des forces militaires, et ils ont pénétré jusqu'à Oaxaca et plusieurs autres villes de la même intendance. Je transmets à V. E. la proclamation faite par l'insolent et traître Toledo à son retour du nord de l'Amérique. »

Celui-là n'est-il pas lui-même un véritable traître, qui n'éclaire pas son monarque sur les moyens faciles de calmer une nation justement irritée?..

CHAPITRE XXXV.

Le roi Joseph. — Note diplomatique.

» Moreno-Daoiz, continue Calléjas, n'a pu agir contre les révoltés, parcequ'il lui manquait le corps de troupes employé à l'escorte de l'argent que j'ai fait passer à Véra-Cruz, en novembre dernier. (Pourquoi le dénoncer alors ?) Le brigadier don Miyarez garde toujours ce corps nombreux, mal-

gré la promesse formelle de nous le renvoyer : quoique cet officier ait sous ses ordres une force considérable, force qui s'accroît chaque jour par les détachemens qui se joignent à lui dans les lieux où il passe, et quoique les rebelles aient effectué leur retraite *del Puente-del-Rey*, il n'en veut pas moins conserver les troupes de Daoiz, comme une escorte pour lui-même..,

» V. E. recevra également la dernière dépêche de Miygarez, ainsi que ma réponse, dans laquelle j'ordonne que les troupes soient envoyées sans nul retard pour protéger les villes d'Orizava et Cordova, où sont déposés les tabacs appartenant au Roi et formant aujourd'hui le principal trésor. Par une copie de mes ordres, V. E. verra mes observations sur le plan proposé par Miygarez, de construire sept forts dans l'espace de 22 lieues entre la Véra-Cruz et Xalapa. J'entrevois que ces forts ne pouraient exister dans la saison des pluies, car la terre devient alors marécageuse, les troupes n'y pourraient tenir, et, de plus, si le plan de Migarez, était exécuté, tous les détachemens, ainsi disséminés à de grandes distances les uns des autres, seraient hors d'état de poursuivre les rebelles avec succès, ou d'arriver à tems pour protéger la côte, si elle éprouvait une attaque, comme on doit s'y attendre.

» La nouvelle Orléans, d'après le bruit public, a déja revu Toledo, accompagné des commissaires et des officiers de tous grades, nommés par le premier congrès pour une autre expédition que l'on destine à envahir les provinces intérieures. On dit que Toledo n'a pas eu le courage de se mettre à la tête des troupes qu'il avait postées aux environs de Véra-Cruz, et qu'il est retourné, par Piedra de

Boquilla, au devant des renforts que lui envoie la nouvelle Orléans.

« J'informerai aussi V. E. que j'ai des nouvelles du nord de l'Amérique, relatives à l'arrivée de Joseph Bonaparte à Washington, à la conduite du peuple des Etats-Unis et à la politique de leur gouvernement, *qui parait disposé à seconder la révolution* dans nos contrées : on me parle en outre des plaintes faites par don Onis, notre ministre, plaintes suivies d'une explication assez *satisfaisante* du président; ma lettre à don Onis, en réponse à la sienne sur le même sujet, va être mise également sous les yeux de V. E. On ne peut se fier beaucoup au cabinet de Washington, intéressé à une émancipation de ces provinces, et desireux d'y voir adopter un gouvernement modelé sur le sien. Je répète à V. E, qu'il est d'une absolue nécessité d'envoyer des croisières sur les côtes de Véra-Cruz, et des forces de terre, ainsi que des habillemens; ceux que l'on fait ici coûtent fort cher et durent peu; V. E. peut sans doute obtenir facilement; de l'Angleterre ce qui est nécessaire à cet égard : il faut aussi que nous soyons préparés convenablement, dans le cas où *la faction* du nord de l'Amérique voudrait réaliser l'invasion qu'elle médite.

« Le commandement des provinces intérieures occidentales, don N. Arredondo, m'a informé dans une lettre, en date du 13 novembre 1815, que sur les bords de la rivière Sabinas, comme sur les frontières de ces provinces, il existe des bandes de révoltés; et ces nouvelles se rapportent parfaitement à celle du ministre Onis. Don Arredondo me prévient que les provinces de son commandement *sont sans défense*, et qu'il n'y peut remédier par ses faibles ressources. Malgré tous les

secours que je lui ai donnés, malgré l'extrême attention que je porte à tous les détails, les dépenses de mon armée excèdent de beaucoup les moyens du trésor : V. E. connaîtra les mesures que j'ai dû prendre. »

(Outre l'incohérence qui règne dans toute la lettre, traduite mot pour mot, il y a de l'obscurité dans la dernière phrase, et cependant, c'est une dépêche secrète.)

« Mais je ne puis faire cesser la *position déplorable* de cette vice-royauté : depuis la *révolution*, l'autorité du roi est fort loin d'être soutenue avec vigueur, et le relâchement gagne de jour en jour, *toutes les classes de la société*... Le fait suivant en est la preuve : Arredondo avait besoin d'un millier de fusils ; je ne pouvais les lui fournir, parce que ceux que l'on fabrique ici ne suffisent pas même pour réparer nos pertes en ce genre... En conséquence, j'ordonnai à don J. de la Cruz, commandant de la Nueva Galicia, qui avait reçu depuis peu quatre mille fusils, d'en fournir à Arrédondo ; il n'a jamais exécuté mes ordres.

» Dans cette situation, à moins que les frontières, ou la côte, surtout, ne soient promptement attaquées, que les Américains du nord ne se montrent ouvertement en faveur des rebelles, ou que J. Bonaparte et son parti ne possèdent assez d'argent pour réaliser leur projet (47), je ne vois pas qu'on puisse craindre, pour le moment, que l'autorité du monarque soit renversée ; car, depuis l'emprisonnement de Morelos, à l'exception du district de Puebla, où les chefs des rebelles se réunissent, tout le pays jouit *d'un certain calme*. Nous sommes toutefois *entourés d'innombrables* bandes qui, souvent, interceptent toute communication et qui arrêtent les travaux de la culture,

du commerce et des mines, si nécessaires à la prospérité de ces contrées. Ces bandes ne sont pas assez fortes pour battre ou repousser des troupes régulières, enlever des convois, prendre des villes; mais nous manquons des forces nécessaires pour les détruire, quoiqu'elles soient souvent battues, harcelées et punies sévèrement, lorsqu'elles se hasardent à tomber en notre pouvoir, comme les gazettes ci-jointes en instruiront V. E.

» Dieu la conserve.

F. Callejas.

« Mexico, 31 décembre 1815.

Suit la note diplomatique du congrès mexicain, adressée de Téhüacan au *général de l'armée Espagnole :*

« Les hasards de la guerre ont mis entre vos mains, le 5 du mois courant, don Morelos, lorsqu'il voulait protéger la retraite de la représentation nationale. Ces représentans avoueront qu'ils craignent que V. E. ne veuille respecter ni la vie, ni le caractère de cet illustre Américain : nous savons que V. E. regarde cette guerre comme la révolte odieuse de quelques misérables, et non comme la volonté spontanée, générale d'un peuple qui se lève contre une longue tyrannie. Vous n'avez rien omis, rien négligé pour ne donner aux nations civilisées que cette injuste idée de notre révolution, quoique la continuité de cette guerre, le cri universel et la persistance des peuples qui réclament leur liberté, contredisent sans cesse une semblable assertion.

» Néanmoins ces représentans trahiraient leur devoir, s'il ne priaient V. E. de conserver la précieuse vie de Morelos, qui est en même l'un des héros de l'Amérique et l'un des membres du congrès national : nous conjurons V. E. au nom de cette nation et en considération des cruelles souffrances que cette guerre nous a déjà causées, d'épargner les jours d'un guerrier célèbre et généreux.

» Nous vous faisons passer, ci-jointe, la proclamation que avons dernièrement fait circuler parmi les troupes du Mexique : nous croyons que V. E., qui, dans sa note, du 14 dernier, au directeur P. Delafonte, accordait la faveur de *l'indulto* à don Rocainz, voudra bien écouter, dans la présente occasion, la voix de la justice et de l'humanité ; nous espérons qu'elle cessera désormais de répandre le sang des habitans de ce pays : *la désolation, la mort, règnent de toutes parts...*

» Nous avons constamment fait preuve de modération. Réfléchissez au crime que vous commettriez, en attentant à la vie de don Morelos : sa mort serait un funeste présage pour vous et pour votre parti. Songez aux hasards de la guerre! refléchissez aux vicissitudes humaines, *à celles des empires*! Examinez notre position et nos ressources! tremblez et craignez la vengeance!...

» En vous montrant cruel, quel serait votre espoir, si la fortune vous faisait tomber entre nos mains? nos prisonniers auraient-ils le droit d'implorer notre clémence? voulez-vous nous forcer à nous repentir aujourd'hui de cette modération que nous témoignâmes sans cesse? songez enfin que vous et soixante mille Espagnols répondez de la moindre injure qui serait faite à Morelos. Il est cher au-delà de toute expression aux fidèles Amé-

ricains, et votre conduite envers lui ne pourra être vue avec indifférence, même par ceux qui ne seraient que simples spectateurs de nos combats.

D. N. L. J. Sotero de Castenada,
Président du congrès.

» L. X. Alas,
Président du gouvernement.

» M. Ponce de Léon,
Président de la Cour Suprême.

» Téhuacan, 17 novembre 1815. »

CHAPITRE XXXVI.

Départ de la Nouvelle-Espagne. — Le Port-au-Prince.

QUINZE jours d'une fièvre, tantôt lente, tantôt aiguë, s'étaient passés, sans qu'aucune réponse me parvînt, ni de Chrysostôme, ni de son ami don Roxas : alarmé d'un pareil silence, et les nouvelles précédentes n'étant pas de nature à me tranquilliser, j'avais, dès le seizième jour, envoyé mon fidèle Azor à Xalapa, pour connaître la cause de ce sinistre contre-temps, que j'attribuais en partie à la prise de Morelos.

Avant le retour du bon nègre, mes craintes sur le sort du généralissime ne furent que trop con-

firmées : mon hôte vint m'apprendre, en gémissant, que, du champ de bataille d'Acatama, le brave Morelos avait été conduit, chargé de fers, à Mexico et renfermé dans un cachot de l'inquisition, aux yeux des Mexicains, dont il avait voulu briser les chaînes ; qu'on l'avait accusé d'hérésie et de trahison, mais déchargé ensuite du premier crime, ce qui lui évita l'affreux supplice du bûcher ; que, condamné à mort pour le second, il avait été transféré pendant la nuit, au hameau de San-Christobal, à six lieues de la ville, le vice-roi n'osant faire exécuter la sentence dans Mexico, de crainte d'un soulèvement ; qu'enfin on l'avait fusillé, dans le dos, comme traître...

Le pauvre Azor, plus mort que vif, revint de Xalapa, pour m'apprendre d'abord que don Roxas, arrêté tout-à-coup, depuis neuf jours, par des agens du St.-Office, dans une partie de campagne, devait avoir été conduit à Mexico et jeté dans la *maison noire*...

Et il m'apprend ensuite que Chrysostôme, ayant été, la veille de ce lugubre enlèvement, expédié de la première ville par Toledo, pour hâter l'arrivée de Morelos, l'avait joint au dessus d'Acatama, s'était trouvé ainsi à l'affaire du 5 septembre, et y avait péri comme toute l'escorte...

Celui qui a perdu un frère, un véritable ami, peut seul se figurer quelle fut ma douleur à cette accablante nouvelle !... Azor fondait en larmes, et les miennes coulaient en abondance ; mais il pleurait, le bon Azor, par pure sensibilité, tandis que, malgré moi, un sentiment de personnalité vint se mêler à cette trop juste douleur.

— Sensible et cher Azor, je perds tout à la fois, en quelques jours, trois soutiens, trois amis!... Il ne me reste plus, pour m'attacher à l'exis-

tence, pour me soutenir dans la vie, que toi et Pétion ! — Oh ! moi toujours, jusqu'à la mort !.. M. le président des républicains d'Haïti vous accueillera bien, comme je vous l'ai dit à Mexico. Vous pourriez cependant accepter un autre parti, qui vous conviendrait mieux.. Mais j'allais oublier la circonstance qui m'a fait hâter mon retour ! Le billet que vous écrivîtes à don Roxas ne peut-il pas vous compromettre ?... — Oui... je l'ai signé *Varennas* et je cours un double péril, comme évadé de la prison, comme ami d'un conspirateur et comme... Hélas ! proscrit en France, proscrit... — En France ?.. — Azor, je suis Français.... — Vous !... — Tu sauras bientôt toutes mes infortunes : je veux du moins payer un dévouement sans bornes, par une amitié sans réserve. Que me disais-tu d'Haïti ?...

Azor baisait les mains de son ancien maître, dont il avait deux fois sauvé les jours ; ce nègre généreux exprimait avec énergie toute sa gratitude de ce qu'un blanc, son protégé, lui prouvait de la confiance.

— Je disais que le président, l'illustre M. Pétion, vous recevrait comme vous devez l'être, et que vous seriez bien auprès de lui ; mais, quoique je fusse charmé de vous accompagner à St.-Domingue, où j'aurais tant de camarades, je pense que vous seriez mieux dans les États-Unis... — Patriotes pour patriotes... j'aime autant les enfans de Mozambique que les fils d'Albion... chez lesquels, au surplus, je ne connais personne. — Il y a de nouveaux proscrits... — Qui m'ont proscrit moi-même ; mais je le leur ai pardonné depuis long-tems. — Don Toledo, le général Humbert... — Ah ! je serais ravi, sans doute, de voir ces braves, et sur-tout le dernier, mais il faudrait aller à el

Puente del Rey : la route est-elle sûre, pour moi ?.. — Très sûre, avec vos posseports... — Avec celui de Calléjas, bon pour les royalistes... — Et votre robe, bonne pour les indépendans. —

La robe, renfermée dans la valise, m'eut servie de passepartout, mais seulement pour gagner Véra-Cruz ; encore mon signalement, malgré le nom de Pedro Gomenez, avait peut-être été donné à toute la Ste. Hermandad. — Je les ai vus tous deux... — Qui ?.. — Le Français et l'Espagnol : ils se trouvaient à Xalapa, dont les insurgés sont les maîtres, comme de la ville où nous sommes ; quelqu'un me les montra dans l'hôtellerie où logèrent... ceux... que nous regrettons... — Tu leur parlas ? — J'osai m'approcher d'eux... — Ce sont des hommes. — Oui, sans doute ; mais l'un, le général, est un de ceux qui font trembler la terre, et je n'en avais jamais vu ; l'autre, un représentant du peuple... — Mon dieu, je le fus aussi, moi, du premier peuple de l'Europe, et n'en suis pas plus fier...

Azor me regarde soudain d'un air plus que surpris, et, si je l'eusse laissé faire, il m'aurait admiré... — Petion ne t'imposa pas, et nous... — De moitié moins, il est mulâtre... — Eh bien ? — Je les aborde, et leur confie la situation d'un ami du grand Morelos, de... et de... M. Toledo, ainsi que le guerrier, seront enchantés, m'ont-ils dit, de vous emmener avec eux, si vous le trouvez bon... — Sont-ils encore à Xalapa ? — Ils allaient repartir pour el Puente del Rey, d'où ils retourneront bientôt à Washington, pour revenir plus tard dans le Mexique avec d'autres secours. — Je veux du moins les voir, les embrasser ; partons : je suis ici, d'ailleurs, comme sur un volcan.

Profitant du courrier de poste qui partait pour la capitale, j'adressai au digne archevêque le

prix des deux chevaux du trop malheureux philantrope, pour qu'il le lui transmît dans sa prison; et puis, les adieux faits, avec tristesse et gratitude, à notre estimable *hébergeur*, nous partîmes dès le soir même pour el Puente del Rey; nous prîmes un jour de repos à Xalapa, non dans l'hôtel où avaient logé nos amis, car leur nom seul nous occasionnait un serrement de cœur; et, le troisième jour, sans malencontre, nous arrivâmes à el Puente del Rey, simple bourgade qu'avaient fortifiée les patriotes.

Humbert et Toledo accueillirent d'abord le proscrit espagnol avec beaucoup d'honnêteté; mais quand il leur eût présenté dans sa personne le déporté français, ils rivalisèrent pour lui de témoignages d'intérêt et d'offres de services. Ils me proposèrent ensuite, après un narré fort succinct de mes nombreuses aventures, soit de me rendre à Saint-Domingue, sur un de leurs navires, auprès de Pétion, en qualité d'agent particulier du gouvernement mexicain, avec un titre provisoire signé de Toledo, soit d'aller avec eux à Washington, pour les seconder dans leurs vues de décider son cabinet à faire aujourd'hui pour le peuple américain des bords du golphe, ce que la France avait fait autrefois pour celui de la Delaware: ils ajoutèrent que, si je prenais ce parti, quelque fut la réponse diplomatique, j'aurais le choix de rester aux États-Unis, avec l'emploi de commissaire du congrès pour surveiller les armemens, ou de revenir au Mexique, avec celui qu'eux-mêmes devaient commander.

Cette obligeante alternative exigeait toutefois une mûre réflexion: comme ils partaient le lendemain pour s'embarquer à Piedra de Boquilla, je les priai de me laisser ajourner ma réponse à notre

arrivée en ce port, où étaient deux navires, dont l'un me conduirait au nord, ou l'autre au sud.

Ils m'apprirent en route le sort de Miranda (48), qui n'était guère plus heureux que celui de nos trois amis, puisque ce général, fait prisonnier par trahison à Puerto-Cabello, fut transféré, peu de tems après, à Cadix, et jeté dans la Carraca, oubliettes de cette ville (49). De tels exemples, mes souffrances passées, mes dangers actuels et la crainte de la discorde, m'eurent bientôt, dans ma légère incertitude, fait pencher pour la république des bons Haïtiens, malgré le rang de commissaire offert à mon ambition, mais qui m'eût toujours exposé à passer, tôt ou tard, dans la province où commandait le redoutable Arredondo; et mes nouveaux amis reconnurent eux-mêmes que le péril de ma position excusait assez la prudence de ma conduite.

On passe quelques jours au port à méditer de grands projets philosophiques, qui n'étaient pas des châteaux en Espagne, car la province du Mexique, beaucoup plus étendue que la péninsule espagnole, appartient de droit naturel aux Mexicains; on vide quelques bols à la santé des successeurs de Morelos; on se dit un adieu, que l'on espère n'être pas le dernier; on se sépare avec regret, et Humbert, Toledo, avec deux ou trois officiers, montent sur l'*Hidalgo*, brick de seize canons, tandis que *Varennas* avec Azor s'embarquent sur l'*Hirondella*, goëlette facile à prendre, destinée pour les Cayes, mais qui doit nous porter d'abord au chef-lieu de la république Haïtienne.

Adieu, superbe et doux climat (50), vrai paradis terrestre, dont l'insolente tyrannie fit un enfer; mais dont l'auguste liberté fera encore un autre Eden!

Si la brise du sud est pour le brick un vent arrière, elle nous fait filer grand largue, ce qui revient au même, jusqu'au débouquement du golphe, d'où nous gagnons, en louvoyant, la mer des Caraïbes.

Après deux calmes qui, pour nous, valaient bien deux tempêtes, un vent sud-est, conséquemment peu favorable, nous fit longer Cuba, mais à une distance respectueuse, tant qu'elle était possible, ce qui n'empêcha pas qu'un navire de Cozumel nous hêla pour nous visiter. *L'Hirondelle*, fine voilière, longea la côte de plus près, et se moqua du vautour royaliste, qui n'était pas un aigle. Je me nommais, il est vrai, *Gomenez*, et je pouvais, d'ailleurs, endosser le froc à l'instant: j'avais donc peu à craindre; mais je n'étais point seul, et je ne suis pas personnel.

Bientôt le vent tourna au nord, nous dépassâmes lestement plusieurs petites îles basses et des récifs, qui rendent ce trajet fort dangereux, surtout dans l'hivernage, où nous étions. Favorisés par cette brise, nous filâmes sans peine à travers le canal, qui est formé par Cuba (51) et la Jamaïque, et surgîmes enfin dans le port de la liberté, où une nouvelle commença pour l'ex-jacobin, le le 7 janvier 1816.

Le président était à sa campagne; car l'hiver, comme on sait, sous cette zône heureuse, est aussi doux qu'un printems d'Italie. J'attendis son retour dans un petit hôtel garni où mon Azor avait logé, et qui était voisin du modeste palais de Pétion.

Mais le républicain est revenu de sa maison champêtre: je lui écris deux mots pour demander une audience, et il daigne venir chez moi... C'est assez dire quel accueil généreux il savait faire à

infortune, dont j'étais le représentant, à la fidélité, que représentait notre Azor.

Dieu juste! protège les bons, qui sont, hélas! en minorité sur la terre.

Ici s'arrête mon histoire, avec cette série de maux, mêlés d'un peu de biens, qui commença, pour ainsi dire, dans mon lieu de naissance, par une déportation plus triste qu'un naufrage, et se termine par un heureux débarquement dans une patrie adoptive, qui m'est plus douce, dès le premier abord, que le pays natal, que cette belle France, généreuse pour l'étranger, inhospitalière pour moi... Oui, terminons : je ne veux pas offrir un dénouement funeste à un drame dont bien des scènes n'ont eu rien de plaisant; car, qui sait si le sort, propice en ce moment au héros de la pièce, ne lui prépare pas encore une fatale catastrophe? Pétion n'est pas immortel, pour cette vie; et quand je vois une poignée d'Européens sans armes circuler dans la ville parmi tant d'Africains armés, qui naguère portaient leurs chaînes, je me rappelle malgré moi cette phrase d'un membre illustre de la Constituante : » Que pourront dire avec justice les blancs, si les négres libres d'Haïti les font esclaves, les chargent de leurs anciens fers, les déchirent avec les fouets de leurs commandeurs? »

Mais me voilà retombé dans le sombre... Hâtons-nous d'ajouter que cette république bariolée ou au moins tricolore, se compose aujourd'hui et en grande majorité, d'hommes polis et francs, affables et humains, laborieux et gais, patriotes et braves.

Ce que j'ai vu, ce que je vois, ce que je pourrai voir encore d'intéressant, sous des rapports divers, dans ce pays de liberté, sera placé dans mon ta-

bleau de St.-Domingue (52), lequel complétera ma description générale de l'Amérique.

Pour terminer moins sèchement, j'ajouterai encore que notre président, dont le portrait moral figurera dans le cadre de l'autre ouvrage, est, en deux mots, le Trajan d'Haïti ; et il n'a pas le malheur d'être prince : joignant les qualités de l'âme à celles de l'esprit, sage, équitable, bienfaisant, il répare les pertes, efface les désastres, console, ranime, encourage et rend heureux tout ce qui l'environne. Le citoyen Azor, devenu économe, non pas de son château, mais de sa maison de plaisance, où j'ai une chambre d'ami, lui adressa ce sixain pour sa fête.

Nouveau Titus, assis sur un trône de fleurs,
Citoyen couronné, tu règnes sur les cœurs.
Déjà n'entends-tu pas, au sein de tes domaines,
Ce peuple qui cultive et féconde tes plaines,
Tranquille sous les toits que tu viens d'achever,
Bénir le bienfaiteur qui les fit élever.

PORT-LIBERTÉ, 1818, an XV de l'indépendance.

CONCLUSION.

La relation primitive des aventures de l'ex-représentant Billaud-Varennes et le précis des évènemens du Mexique, s'arrêtaient au commencemement de 1816, quand il voulut bien les soumettre à ma rédaction : n'ayant quitté le Port-au-Prince qu'après le départ de l'auteur pour les États-Unis, j'ai profité de sa correspondance et usé de la mienne pour recueillir des notes, tant sur cette insurrection particulière, que sur la révolution devenue générale, dont j'espère pouvoir donner une histoire complète et, peut-être, philosophique. Je me bornerai aujourd'hui à joindre au précis spécial jeté dans la narration du conventionnel, le récit des principaux faits arrivés au Mexique, depuis la mort de Morelos jusqu'en 1820.

Mais avant de tracer cette légère esquisse, je vais, pour plus d'ensemble, finir, en peu de mots, la singulière histoire du narrateur original.

Pétion avait accueilli son infortune ; il employa souvent ses connaissances variées en fait d'instruction et de jurisprudence, presque jamais sa politique.

L'ex-député, sans être aveugle démagogue, était républicain déterminé ; c'est ce qui l'empêcha surtout de repasser en France sous l'empire de l'aigle, et, plus encore, sous le règne du Lys.

Il était studieux et travailleur, ses nombreux manuscrits l'attestent; ce qu'il était en outre, le fonds de ses mémoires peut aussi l'attester. Sous un gouvernement très-libéral, mais très-prudent, jamais il ne put imprimer une œuvre politique, et il n'écrivait rien qui ne roulât sur ce sujet. « J'ai écrit bien des choses, me disait-il un jour, je les imprimerais ici, sans l'invitation du président, qui me prie de laisser encore ces lumières sous le boisseau.... »

Quand Pétion, cet homme d'état citoyen, eut terminé lui-même ou laissé éteindre ses jours par un étrange suicide, puisqu'il mourut d'inanition volontaire, Varennes le pleura, non par *personnalisme*, mais par reconnaissance.

Le mot que je souligne, et qui est de Mercier, rappelle le penchant que l'ex-législateur Billaud Varennes avait pour la néologie et le néologisme: ne pouvant plus coopérer à la création des lois dont la France regorge, il a voulu au moins *législater* en fait de mots, pour un dictionnaire qui n'est plus aussi riche que du temps de Montaigne, malgré le jargon pédantesque et l'argot doctoral dont il est boursouflé. Le président s'amuse, disait le novateur moins dangereux que les rénovateurs du jour), quand je *néologise*; ce sérieux mortel aurait ri davantage, quand j'étais jacobin-missionnaire, s'il m'eût vu *miraculiser*.

Après la mort de Pétion, Boyer, son digne successeur, ce qui vaut un panégyrique, empêcha notre publiciste de mettre au jour certain ouvrage dont il ne put imprimer que trois feuilles; et ce fut principalement ce qui le décida, malgré un emploi honorable, à passer aux Etats-Unis, où il mourut, en 1819, à l'âge de 57 ans.

Le plus franc démocrate et le moins crédule des hommes, Billand-Varennes, était religieux au fond du cœur. Je lui disais un jour : — Il n'y a pas ici autant de prêtres que dans la moindre ville de la Nouvelle-Espagne... — Que voulez-vous ? cela est *malheureux*; mais nous n'en adorons pas moins celui qui, comme l'a dit M.......,

Fit jaillir du néant le soleil étonné. —

Toutes les marges du fameux bréviaire offraient des vers tels que ceux-ci, extraits d'une ode *révolutionnaire*:

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes;
Tu connais le passé, le présent, l'avenir;
Et, sans les occuper, tu remplis tous les mondes,
Qui ne peuvent te contenir.

Je reviens au Mexique, et le dis sans figure, car j'ai du moins été à Boquilla, sur un corsaire. La mort de Morelos entraîna la perte rapide d'un grand nombre de patriotes, qui se divisèrent entr'eux : don J. M. Teran profita de leur dissention pour dissoudre d'abord un congrès désuni et saisir le pouvoir suprême, qu'il partagea ensuite avec don B. Alas et don N. Cumplido. Depuis ce tems les insurgés furent souvent battus ; mais les particularités de cette guerre, hors l'épisode de Mina et sa tragique destinée, n'ont rien de remarquable.

Don Callejas fut enfin remplacé par don J. R. d'Apodaca, qui, renonçant d'abord au plan d'extermination des deux précédens vice-rois, semblait vouloir gagner l'affection, au lieu d'inspirer la terreur. Sur plusieurs points, le succès couronna cette conduite, et les nouvelles que je reçus alors de Véra-Cruz et de la capitale, m'annonçaient que le calme y était rétabli.

Néanmoins, la plupart des provinces intérieures ont toujours résisté aux royalistes. Une expédition nouvelle vint y joindre les patriotes, sous le commandement du jeune général Mina. Il s'était embarqué à Liverpool, en mai 1816, ayant à bord quelques bons officiers, environ sept cents caisses d'armes, des équipages pour trois mille soldats, dont cinq cents de cavalerie. Arrivé aux Etats-Unis, au mois de juin, il augmenta le nombre de ses officiers, acheta encore des armes, et fit voile pour le Mexique. Cette expédition, durant la traversée, souffrit beaucoup du mauvais tems et d'une épidémie : le général, doué d'une éloquence naturelle, encourageait son monde par l'espérance de la gloire, terme magique, que plusieurs traduisaient par le mot butin. Quoiqu'il en soit, il prit terre à Matagorda, dont les habitans et Aury, commandant des corsaires de ce quartier, se joignirent à lui.

Le 22 avril 1817, le général Mina, suivi de onze cent trente-deux hommes, dont les deux tiers Anglais, et abondamment pourvus d'armes et de munitions, débarqua à Soto la Marina, dans la province du Nouveau St.-Ander, à environ quarante lieues de Tampico. Son arrivée excita des transports de joie, et plusieurs Mexicains allèrent grossir sa phalange.

Après avoir fortifié ce poste, où il laissait cent cinquante soldats, il marcha contre St.-Ander, qui se rendit, sans que les Espagnols pussent s'y opposer. Alors il se vit à la tête de plus de deux mille hommes : on accourait de toutes parts se joindre à ses drapeaux; les chefs des insurgés qui combattaient encore vinrent se réunir à lui, et, le 24 avril, il mit sa troupe en mouvement pour combattre l'armée des royalistes.

Dans cette circonstance, on lui apprit que le gouvernement de Véra-Cruz venait de reprendre Soto la Marina : cette nouvelle ayant jeté un peu de découragement dans sa petite armée : N'avons-nous donc pas nos épées ! s'écria-t-il, et il vola au champ d'honneur, où il remporta la victoire.

Quelques indépendans, commandés par le patriote Vitoria, étant venus le joindre à Espardo-Santo, il osa aller attaquer, suivi de huit cent cinquante hommes, Arredondo (*le redoutable*), qui avait environ quatre mille soldats de ligne. Son succès fut complet ; mais sa joie fut troublée, en apprenant que les majors Perry et N. Gardon, qui, avec un détachement, faisaient une reconnaissance, avaient été surpris, avec leur monde, et passés au fil de l'épée.

Le vice-roi fut bientôt effrayé des progrès que faisait Mina : menaces de punitions et promesses de récompenses furent prodiguées tour-à-tour pour engager les habitans à ne pas appuyer sa marche ; on promit même 500 piastres à qui livrerait sa personne, et tout soldat qui aurait apporté sa tête, fût-il un des rebelles, devait être promu au grade d'officier.

Cependant le brave Mina s'avançait vers la capitale, et, chaque jour, de nouveaux bataillons augmentaient son armée. Mais enfin la fortune abandonna la valeur et la liberté, et le jeune guerrier éprouva son premier revers auprès de Mexico.

Obligé de se retirer dans un fort dont il était maître, il y fut cerné aussitôt, par don Pascual de Liman : le 7, il fit une sortie à la tête de sept cents hommes, et il n'obtint aucun succès. Menacé de manquer de vivres, il quitta sa retraite pendant la nuit, accompagné seulement de deux officiers, F. Borja et Ortez, réunit quelques patriotes de ceux

que commandait Torrez et revint, le 12, à leur tête, trop inutilement, pour essayer de dégager les siens. Plusieurs le rejoignirent pendant l'affaire; mais la plupart, et les insurgés mexicains qui s'étaient joints à eux, périrent sous le glaive, après une terrible et glorieuse résistance.

Réduit à commander quelques troupes de guérillas, Mina espérait que bientôt il pourrait reparaître avec des forces que Torrez réunissait au loin, lorsque, sortant d'un défilé, près de Venadito, il fut livré aux royalistes par un de ses aides-de-camp, le traître N. Licéago, qui voulait mériter le prix du sang et l'infamie. Les deux à trois cents braves qui escortaient le général, comme un autre Léonidas, le défendirent vaillamment; mais ils durent céder au nombre; et, le 17 novembre, Mina reçut la mort, qu'il eut été heureux de rencontrer sur un champ de bataille.

Dix mois auparavant, deux députés du congrès mexicain s'étaient rendus à Washington pour solliciter de l'appui, et le gouvernement de la république du nord, quoique évidemment satisfait de cette révolution, ne jugea pas encore convenable d'exaucer leur demande. Mais si la politique des gouvernans fut rigoureuse, celle des gouvernés fut libérale, et c'est à leurs secours que les insurgés mexicains ont spécialement dû les moyens de réparer leurs pertes successives.

Tous les gouvernemens de l'Amérique avaient aussi espéré du soutien auprès de la grande Bretagne, et avec d'autant plus de droit pour l'obtenir, que, dès l'année 1797, le cabinet anglais avait formellement promis, par l'organe de sir Picton, gouverneur de la Trinité et agent de M. Dundas, de soutenir une insurrection. Le ministère britannique

avait prouvé ensuite, par l'expédition envoyée à Buenos-Ayres sous les ordres de Wuelock, et par celle de Miranda, sa résolution d'émanciper l'Amérique espagnole. Tous les Américains étaient si fortement persuadés que l'Angleterre favorisait leurs vœux et leurs desseins, qu'en 1810, personne, sans en excepter les Espagnols, n'avait le moindre doute à ce sujet. Le mécompte des patriotes fut grand et douloureux, lorsqu'ils virent, depuis, le génie d'Albion changé à leur égard... A cette époque, il fut à regretter que la nouvelle politique de l'Angleterre l'empêchât de remplir de semblables promesses faites si libéralement; car on ne peut dissimuler que ces promesses solennelles eurent une grande influence sur cette révolution, durant laquelle plus de 300 mille personnes avaient déjà perdu la vie en 1819, et qui, sans l'intervention du cabinet des trois royaumes, eût été différée jusqu'à des tems plus favorables, ou conduite par des moyens propres à éviter les horreurs qui désolent maintenant l'Amérique.

En 1812, quand la France et l'Angleterre luttaient pour l'empire du globe, les Américains libéraux avaient compté également sur la protection du plus puissant des princes. Bonaparte, en effet, avait plusieurs fois déclaré qu'il voulait seconder les efforts généreux du nouveau monde, et tous les patriotes étaient persuadés que, s'il avait cette volonté magnanime, il pouvait les pourvoir d'armes et d'officiers, seule assistance dont ils eussent besoin. Dans cette circonstance, ils conférent à don Palacio-Faxar la mission d'aller solliciter l'appui de l'empereur. Il s'adressa d'abord à M. Serrurier, ambassadeur de France aux États-unis d'Amérique, qui le recommanda fortement à sa cour : s'étant aussitôt embarqué, don P. Faxar

alla trouver Napoléon, qui ne trompa point son attente. Tous les arrangemens étaient réglés pour donner aux Américains les secours nécessaires, quand la bataille de Leipsick vint changer la face du monde.

Découragés par la mort de Mina, les indépendans mexicains posèrent un moment les armes; mais bientôt ranimés à la voix des stimulateurs, autant qu'exaspérés par la reprise des persécutions, ils combattirent de nouveau pour être libres, et, maintenant organisés en guérillas, ils harcèlent, fatiguent les suppôts de l'Espagne, et n'attendent qu'un chef habile pour fonder leur indépendance.

Les Espagnols, maîtres des côtes et des ports du Mexique, n'ont laissé et ne laissent parvenir en Europe que des détails plus ou moins mensongers sur la position réelle de la vaste contrée qu'ils oppriment sans cesse et qui s'agite sans relâche; le journal de Madrid annonce, périodiquement, que la soumission, la paix règnent dans ce pays, tandis que les nouvelles qui nous viennent ici de Carthagène, de Cuba, de Campêche, et d'autres points de l'Amérique, que le libéralisme n'a point encore enlevés au sceptre espagnol, ne nous parlent que des victoires obtenues sur les insurgés. On peut donc, sans errer, conclure que la paix est loin de régner au Mexique: tous les renseignemens que nous avons pu recueillir, nous ont persuadés que ce n'était pas seulement quelques troupes de guérillas qui obligeaient le vice-roi Apodaca d'être constamment sous les armes, et nous pensons au Port-au-Prince, où l'on pense, parle et agit fort librement, qu'Hidalgo, Morelos, Mina, ont au Mexique de dignes successeurs. Les journaux des Etats-Unis nous assurent également que Borja, Torrez, Morena, Ortez, Vitoria occupent avec leur armée

plusieurs provinces mexicaines. Il est certain que tous ces chefs sont à la tête, non plus de simples partisans, mais d'une force militaire considérable, et qu'ils se font très redouter des royalistes, surtout Torrez que *la Quotidienne* de Véra-Cruz a déjà tué maintes fois, mais qui, pareil à l'oiseau de la fable, renaît chaque fois de ses cendres.

Quant à leurs frères d'armes, fondateurs et soutiens des républiques qui s'élèvent sous plusieurs points de l'immense Amérique, nous leur consacrerons bientôt la plume indépendante d'un officier français. Quels détestables conseillers entouraient Ferdinand, lorsqu'on lui eût rendu sa liberté, son diadème ! A cette époque, les peuples insurgés, dont la plupart ne l'avaient jamais méconnu, misérables et fatigués, étaient tombés dans une espèce d'apathie, et les chefs, rebutés, sans union, peu secondés, paraissaient avoir renoncé à l'espoir du triomphe. L'orgueilleuse cour de Madrid, ne sut pas mieux profiter de ces circonstances, que le fier sénat des Cortès; elle envoya l'acerbe Morillo, précédé de menaces, suivi de dix mille hommes; tout fut perdu: l'aspect des soldats castillans réveilla le courage des guerriers patriotes, chacun courut aux armes, et jura de ne les poser que lorsqu'il n'aurait plus à craindre *le dernier des maux*, l'esclavage.

Si Morillo eut paru sur ces bords avec des troupes plus nombreuses, peut-être aurait-il pu arrêter, momentanément, l'élan des peuples vers *le premier des biens;* mais quel avantage l'Espagne aurait-elle tiré et que doit-elle espérer aujourd'hui de la conquête d'un pays où une conspiration succéderait à un complot, et où il faudrait cent mille hommes, pour contenir encore

un peuple qui connaît ses droits et jouit de sa liberté?

Mais quand finira cette lutte? Voilà ce qu'on pouvait prévoir avant la révolution qui délivra la péninsule, et maintenant cette prévision est difficile; car l'Espagne, libre elle-même, n'en voudra pas moins ressaisir au Nouveau-Monde, d'une main raffermie, son joug de fer, qui, pour elle, pendant trois siècles, fut une corne d'abondance. On doit cependant présumer que le père Torrez, général-moine, sera prophète dans cette phrase poétique:

» Bientôt l'auguste liberté écrasera d'un pied vainqueur le hideux despotisme, et le palmier de la victoire, s'entrelaçant au doux oranger de la paix, ombragera ce peuple généreux, que ses tyrans osèrent déclarer *race abrutie*. »

Qui humiliatus fuerit, erit in gloria.

JOB, CHAP. XXII.

FIN.

NOTES.

(1) Les évêques, dit Erasme, ont oublié que leur nom signifie, à la lettre, travail, peine, application.

(2) Toujours les pédagogues ne s'occupent qu'à remplir la mémoire de leurs élèves; jamais ils ne travaillent à former et perfectionner leur jugement. (Frédéric II.)

(3) Le hasard, dit Corréal, fit tomber un jour les métamorphoses d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce livre à un moine, qui ne l'entendait pas mieux, et qui fit croire aux habitans de la ville que c'était une bible anglaise. Sa preuve était les figures des métamorphoses, qu'il leur montrait en disant : *Voilà comme ces chiens adorent le diable, qui les change en bêtes.*

(4) L'instruction des hommes, dit le vicomte de Bonald, a dû commencer par des proverbes, et doit finir par des pensées. » Mais cette instruction ne s'achèvera pas par les pensées de cet écrivain oligarque, et les proverbes resteront les échos de l'expérience.

(5) Les sujets d'un conquérant doivent le prier de mettre de l'eau dans son vin, afin qu'ils puissent mettre du vin dans leur eau.

(6) Tous les vrais philosophes, dit l'auteur de *la Henriade*, ont reconnu que le hasard est un mot vide de sens.

(7) Le désappointement des traîtres à la patrie fait sourire ceux qui la chérissent.

(8) Aucune des anciennes descriptions de Guatimala ne ressemble à celle qu'en donne le Républicain missionnaire, parce qu'elle est nouvelle et faite sur les lieux.

(9) La plus dangereuse indigestion est celle d'égoïsme.

(10) Acosta, auteur Espagnol, ne parle jamais, sans étonnement, de l'art avec lequel un peuple, enseveli, d'ailleurs, dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, avait trouvé le moyen de suppléer à l'usage des lettres. Il y avait au Mexique, une sorte de livres, par lesquels on perpétuait non-seulement la mémoire des anciens temps, mais encore les usages, les lois et les cérémonies. La ville d'Amatitlan était célèbre par l'habileté de ses habitans à composer le papier et les pinceaux. On trouvait dans plusieurs autres villes des bibliothèques, ou des amas d'histoires, de calendriers, et des remarques sur les planètes et sur les animaux. C'étaient des feuilles d'arbres équarries, pliées et rassemblées. Quelques Espagnols, qu'Acosta traite de *pédans*, prirent les figures qu'elles contenaient pour des caractères magiques, et livrèrent au feu tout ce qu'ils ne purent découvrir. Les plus sensés, après avoir reconnu l'erreur d'un faux zèle, en déplorèrent beaucoup les effets. Un Jésuite assembla, dans la province du Mexique, les anciens des principales villes, et se fit expliquer ce qu'il y avait de plus curieux dans un petit nombre de livres qui leur restaient. Il y vit plusieurs de ces roues qui représentaient leurs siècles, et dont on trouve un exemple dans Carreri : il y admira d'ingénieux hiéroglyphes, qui représentaient tout ce qui peut-être conçu. Les choses qui ont une forme, paraissaient sous leurs propres images ; et celles qui n'en ont point étaient représentées par des caractères qui les signifiaient. C'est ainsi qu'ils avaient marqué l'année où les Espagnols étaient entrés dans leur pays, en peignant un homme avec un chapeau et un habit rouge, au signe de

la roue qui courait alors. Mais ces caractères ne suffisaient point pour exprimer toutes les paroles, ils ne rendaient que la substance des idées. Cependant, comme les Mexicains aimaient à faire des récits et à conserver la mémoire des événemens, leurs orateurs et leurs poètes avaient composés des discours, des poëmes et des dialogues, qu'on faisait apprendre par cœur aux enfans. C'était une partie de l'éducation qu'ils recevaient dans les colléges, et toutes les traditions se conservaient par cette voie. Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique et s'y furent établis, ils apprirent aux habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avaient dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on voit dans nos livres. Mais ils n'ont pas laissé de conserver l'habitude de leurs anciens caractères, surtout dans les provinces éloignées de la Capitale.

Remarquons en passant un des effets du despotisme : les Créoles, après trois siècles du règne Castillan, sont moins instruits que les Indiens ne l'étaient sous Montezume.

(11) Un voyageur instruit et judicieux, M. Frézier, assure que le principal obstacle à la conversion de la plupart des peuplades Indiennes, vient de ce que la doctrine qu'on leur prêche est sans cesse démentie par les exemples. « Quel moyen dit-il, dans son style simple et franc, d'interdire aux Indiens le commerce des femmes lorsqu'ils en voyent *deux* ou *trois* à leurs curés ? D'ailleurs, chacun de ces curés est pour eux, non pas un pasteur, mais un tyran, qui va de pair avec les gouverneurs Espagnols pour les sucer, qui les fait travailler à son profit, sans les récompenser de leurs peines, et qui les roue de coups au moindre mécontentement. Il est certains jours de la semaine où l'ordonnance royale oblige les Mexicains et les Péruviens de venir au catéchisme ; s'il leur arrive d'y venir un peu tard, la correction paternelle du curé est une volée de coups de bâton

appliquée dans l'église même ; de sorte que, pour se rendre le curé propice, chacun d'eux apporte son présent, tel que du maïs pour ses mules, ou des fruits, des légumes et du bois pour sa maison. Les curés ont même conservé des restes d'idolâtrie, tels que celle de porter des viandes et des liqueurs sur les tombeaux, parceque cette superstition leur rapporte beaucoup. Si les moines vont dans les campagnes faire la quête pour leur couvent, c'est une expédition vraiment militaire : ils commencent par s'emparer de ce qui leur convient, et si le propriétaire ne lâche point de bonne grâce ce qui lui est extorqué, ils changent leur apparence de prière en injures, qu'ils accompagnent de coups.

M. Frézier rend aux Jésuites un témoignage plus honorable. Ils savent, dit-il, l'art de se rendre maîtres des Américains ; et, comme ils sont d'un bon exemple, ils se font a[illegible]er de ces peuples, et leur inspirent le goût du Christianisme.

(12) Michel-Cervantes est bien le Molière d'Espagne ; mais il est aussi à l'auteur du *Misanthrope*, ce que Lopez de la Vega est à celui de *don Quichotte*.

(13) Est-ce en jetant des matières inflammables dans un volcan, que ceux dont il a renversé l'édifice parviendront à l'empêcher de se rallumer ?

(14) Un arbre des plus particuliers à la Nouvelle-Espagne, est l'*aguacate* ou l'avocat. Il ressemble au noyer, mais il est plus touffu. La figure de son fruit, qui porte le même nom, est celle d'une poire, et quelquefois celle d'un limon. Sa couleur est verte en dehors, verte et blanche en dedans, avec un gros noyau dans le centre. On le mange cuit ou cru, en y joignant un peu de sel, parce qu'il est doux et huileux. D'autres y mêlent du sucre, du jus de limon et de la banane rôtie. Tous les voyageurs conviennent que le goût en est délicieux, et que l'Europe n'a rien qu'on

puisse lui comparer. Les créoles de Saint-Domingue appellent *procureur* le dur noyau de l'*avocat*. On mange l'avocat, disent-ils, et on jète le procureur par la fenêtre.

Je ne décrirai point la *Sapotillle*, l'*Ananas*, la *Grenadille*, etc., parce que ces fruits, très-communs dans l'Amérique du Sud, ont été décrits plusieurs fois, et que d'autres détails exigeraient un volume de notes.

Quant au fruit qui porte le nom de *nowchtli* et dont on croit que Mexico avait tiré celui de *Thenauchtitlan*, il est répandu aujourd'hui dans ces contrées; mais il paraît originaire de la Nouvelle-Espagne. C'est une sorte de figue, dont la pulpe est mêlée de plusieurs graines, mais plus gros que ceux des figues : il est couronné comme la nèfle. On en distingue plusieurs espèces dont les noms ne sont pas moins différens que la couleur. Les uns sont verts en dehors, d'autres jaunes, d'autres tachetés; mais quoiqu'ils soient tous excellens, c'est au blanc qu'on donne la préférence. On lui trouve le goût de la poire et du raisin. Il se conserve long-temps. Sa principale qualité est de rafraîchir beaucoup; ce qui le fait rechercher avidement pendant l'Eté. (M. de la Gutry.)

(15) Est-il rien de plus précis, de plus frappant que ce que dit le sublime Buffon sur la passion du jeu? « Calculez, et vous verrez qu'il n'y a aucune proportion entre le plaisir de gagner et le malheur de perdre : le gain ne peut vous donner qu'un superflu dont vous n'avez que faire, la perte vous prive plus ou moins du nécessaire même. Il est impossible que tout gros jeu n'offre des chances fort inégales, et la somme que vous perdez sera toujours, relativement à votre fortune, au-dessus de celle que vous gagnez. Supposez que vous ayez cent mille écus, si vous gagnez cent mille francs, vous n'augmentez votre fortune que d'un quart; si vous perdez, vous la diminuez d'un tiers. »

N'est-ce pas là une grande leçon réduite à la simplicité d'une règle d'arithmétique ? Elle seule suffirait pour dégoûter d'une loterie dont l'espérance coûte si cher.

(16) L'or ou l'argent n'édifie pas l'église, il la détruit. Cette réflexion de M. Billardou de Sauvigny, qui n'a rien de commun avec la famille Berthier de Sauvigny, me rappelle que M. Varennes a peu parlé des mines du Mexique, qu'il n'a pas eu le temps de visiter : je suppléerai à cette omission par la note suivante.

Un voyageur fait observer que, dans la première ivresse du triomphe, les Espagnols apportèrent peu de soin à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystère des richesses qu'ils découvraient de jour en jour, ils les publiaient avec ostentation, et, pendant quelques années, leurs plus célèbres historiens n'eurent pas d'autres objets; mais la politique se fit entendre après avoir été long-temps étouffée par la joie, et porta la jalousie jusqu'à défendre aux sujets de l'Espagne d'écrire ou de parler publiquement de ce qui se passait au Mexique. Ainsi l'on n'a guère d'autres lumières sur l'or et l'argent du pays, que celles qui se sont conservées dans les anciennes histoires, plus quelques traits dont on est redevable aux voyageurs étrangers.

La province de Guaxaca renferme une montagne nommée *Cocola*, proche du canton de Guaxolotillan, à dix-huit degrés de latitude du nord, dans laquelle on a découvert plusieurs mines d'or et d'argent, du cristal de roche, du vitriol et différentes pierres précieuses. A six lieues d'Antequerra dans les montagnes que les Espagnols ont nommées *Penolas*, il s'en trouve une qui a conservé le nom mexicain d'*Uzquitc-*

pec, où on ne fouille pas long-temps sans apercevoir des paillettes d'or, mais en moindre abondance que les veines de plomb, qui s'y offrent de toutes parts.

Léon, ville de la même province, à soixante lieues de Mexico, renferme dans son canton un grand nombre de mines d'argent. *Guanaxati* et *Talpuiaga*, sont deux autres mines très-célèbres, la première à vingt huit lieues de Valladolid, au nord, l'autre à quatrevingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux au Méchoacan.

Tout le canton de Colima, surtout vers Acatlan, est rempli de deux sortes de cuivre; l'un si mou et si ductile, que les habitans en font de très-beaux vases; l'autre si dur, qu'ils l'emploient au lieu de fer pour tous les instrumens de l'agriculture.

Toutes les recherches des Espagnols ne leur ont jamais fait trouver des mines d'aucun métal dans la province de Yucatan.

Dans le district de Guadalajara, vers les Zacatèques, la nature a placé une montagne d'une lieue de hauteur, inaccessible de toutes parts aux voitures et même aux bêtes de somme, couverte de pins et de chênes d'une grandeur extraordinaire, et sans autres habitans qu'un prodigieux nombre de loups. Elle renferme quantités de mines d'argent et de cuivre, qui sont mêlées de beaucoup de plomb.

La province de Xalisco, qui ne fut conquise qu'en 1554, par François de Ybarra, passe pour une des plus riches de la Nouvelle-Espagne, par ses mines d'argent, autour desquelles il s'est formé des habitations nombreuses, avec des fonderies, des moulins et tout ce qui est nécessaire au travail.

Les Zaquatèques sont un grand nombre de petits cantons qui forment, sous ce nom commun, la plus riche province de la Nouvelle-Espagne. On y compte douze ou quinze mines d'argent.

La province qui porte le nom de Nouvelle-Biscaye, et qui en comprend une autre nommée *Topia*, offre les mines

d'*Eude*, de *Saint-Jean*, et de *Sainte-Barbe*; les deux dernières à trois lieues l'une de l'autre, et toutes deux à vingt lieues de celles d'Eude : elles sont d'une abondance extraordinaire et voisines de plusieurs mines de plomb qui sont d'une grande utilité pour la purification de l'argent.

Tous les historiens de la conquête assurent que la province de Guatimala étaient remplis d'idoles d'or, que les Mexicains livrèrent volontairement aux Espagnols; mais il ne paraît point qu'on y ait jamais découvert des mines, ni que cette belle contrée ait aujourd'hui d'autres sources de richesses que son commmerce et la culture des terres.

La province de Chiapa était autrefois riche en or, en argent, en étain, en plomb, en vif-argent, et en cuivre. Ses principales mines sont épuisées.

Tout particulier qui découvre une mine d'or ou d'argent peut y faire travailler en payant au roi le cinquième du produit; mais s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au domaine. Le roi accorde quatre cens pieds de terrain vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un seul côté, au choix du propriétaire. Ensuite un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle à dix-huit pieds de la première, et quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrain du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il renconcontre ses ouvriers; alors il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais si la mine qu'il ouvre au-dessous est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixième partie de ce qu'il tire, et si l'eau venait de la mine supérieure, le possesseur est obligé de la faire vider.

Tout l'or et l'argent qui sort des mines de la Nouvelle-Espagne, doit être porté à Mexico, et déclaré à l'hôtel de la monnaie. Un voyageur célèbre, a publié vers la fin du dernier siècle, qu'il y entrait chaque année deux millions de marcs d'argent, outre ce qui passait par des voies indi-

rectes, et qu'on en frappait tous les ans à la monnaie sept cent mille marcs en pièces de huit.

Les propriétaires ne payent pas seulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au quint, qui est le droit royal de l'ancienne déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de *vasselage*. Quoique chaque particulier puisse faire fabriquer de la monnaie, on travaille presque uniquement pour les marchands. Ils achètent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc, l'une pour le droit du roi, et l'autre pour la fabrique. A l'égard de l'or, qui est beaucoup moins abondant, on en fait des pièces de seize, de huit, de quatre et de deux pièces de huit, qui se nomment des *écus d'or*. La différence pour les droits est d'une réale et demie, que l'on paye de plus pour les pièces d'or. Le titre auquel il doit être pour recevoir la marque, est vingt-deux carats, et celui de l'argent, deux mille deux cens maravédis.

On apprend du même voyageur, sur les observations qu'il reçût d'un gentilhomme espagnol qui avait exercé pendant trente ans l'office d'essayeur, qu'il y a dans Mexico huit fourneaux pour la monnaie, et dans l'hôtel qui les contient, un chef, sous le titre de trésorier, avec huit ou dix principaux officiers, qu'il commande. On consigne aux chefs des barres d'argent, elle sont pesées devant lui, il tient compte du poids.

On fait cinq sortes de monnaies; des pieces de huit, de quatre, de deux; des pièces simples et des deniers. Lorsqu'elles ont leur juste poids, on les remet au trésorier, qui les reçoit de la main même du peseur, sous les yeux du secrétaire et des autres officiers.

Comme l'argent se noircit par le mélange de l'écume de cuivre, qui sert à la séparation, on envoie d'abord la monnaie aux blanchisseurs : elle passe ensuite chez les gardes qui vérifient le poids; de là elle est consignée aux monnoyeurs, qui travaillent dans une même salle, et qui ont aussi, pendant

le jour, les cinq coins nommés *truxales*, dont les gardes sont chargés pendant la nuit, et dont ils répondent sur leur tête. Après ces formalités, la monnaie retourne entre les mains du trésorier pour la délivrer aux propriétaires; mais il en retire auparavant ce qui revient aux officiers, c'est-à-dire, à lui-même, à l'essayeur, au coupeur, au secrétaire, au peseur, aux deux gardes au *merino*, qui est un sous-secrétaire, à un alcade, aux forgerons, et aux monnoyeurs. Cette déduction n'est pas une perte pour le propriétaire, puisqu'elle se fait sur les deux réales qu'on ajoute à la valeur de l'argent, avant qu'il soit frappé. Le paiement se fait aux officiers par maravédis et par *rationes*.

Tous les hauts officiers sont nommés par le roi, et les autres achètent leur place du trésorier pour la somme de trois mille pièces de huit. Les premiers répondent solidairement des fraudes de leurs associés. Quoique toutes ces charges et celles mêmes qui s'achètent, ne soient pas héréditaires, chaque officier a le droit de résigner la sienne; mais pour la validité de sa résignation, elle doit être signée vingt jours avant sa mort. Celui que cette faveur regarde, est obligé d'en informer le vice-roi dans le terme de soixante jours. Il doit payer au roi un tiers de la valeur de sa charge, et les deux autres tiers au propriétaire ou à ses héritiers, sans quoi elle retourne à la couronne. Aussi les possesseurs donnent-ils chaque mois leur démission pour éviter toute ombre de difficulté sur les vingt jours qu'ils doivent survivre. Le revenu annuel du trésorier est d'environ soixante mille pièces de huit; les charges d'essayeur et de fondeur, qui appartiennent en propriété au couvent des Carmes-Dechaux de la capitale, et qui sont exercées par un seul officier, rapportent seize mille pièces, celle du coupeur, dix mille, et les autres environ trois mille cinq cens. Les forgerons ou les maîtres des huit fourneaux et les monnoyeurs, qui sont au nombre de vingt, ont chacun depuis huit cens jusqu'à mille pièces. Il n'y a point de si bas offices qu'ils ne vaillent par jour une pièce

de huit; mais comme la plupart de ceux qui les possèdent, sont des esclaves du trésorier, il en tire ouvertement le profit.

(17) C'est au gouvernement féodal que les nobles et les grands tendent sans cesse. Le gouvernement féodal tirait son origine du brigandage et du désordre de la guerre.

(18) Si la plupart des nègres, à Saint-Domingue, se montrèrent barbares, c'est que la plupart des Colons s'étaient montrés féroces.

(19) L'amour de l'indépendance est en raison directe de l'amour de la domination.

(20) Le seul moyen d'empêcher le peuple de devenir *sans-culotte*, est de lui *en laisser*.

(21) Le nom de *tiers-état* donné au peuple, suppose que son intérêt n'est que le troisième, quoiqu'il soit le premier (J.-J. Rousseau.) C'est un nom bien étrange que celui de tiers-état donné en France, à plus de vingt millions d'hommes par un cinquantième de la nation (de Saint-Pierre.) Par une suite nécessaire du grand ordre de choses, l'ancien tiers-état est devenu le corps de l'état (M. de la Gutry.)

(22) « Au Pérou et au Mexique, dit M. Frezier, les curés ne font encore que la moitié du malheur des Indiens. Malgré les défenses de la cour d'Espagne, ces peuples sont traités fort durement par les corregidors ou gouverneurs, qui les font travailler pour eux et pour leur commerce, sans *leur fournir même des vivres* (les noirs sont plus heureux). Ils font venir du Tucuman et du Chili, une quantité prodigieuse de mules, et, s'attribuant un droit exclusif de les vendre, ils forcent les Américains de les prendre d'eux, à un prix excessif. Le droit que le roi leur accorde aussi de vendre seul dans leur juridiction, les marchandises de l'Europe qui sont nécessaires aux Indiens, leur fournit un autre moyen de

vexation. Comme ils les vendent à crédit, et par conséquent *pour le triple de ce qu'elles valent*, sous prétexte que la dette court grand risque en cas de mort, on peut juger combien ils les renchérissent aux Américains, et parce que ce sont des assortimens, il faut souvent que ces malheureux se chargent de marchandises dont ils n'ont pas besoin; car on les oblige d'acheter la portion à laquelle ils sont taxées. C'est encore un usage fort ancien et qui ne subsiste pas moins pour avoir été mille fois défendu, que les marchands et autres espagnols qui voyagent, prennent hardiment, et le plus souvent sans payer, ce qui se trouve de leur goût dans les cabanes des Indiens. De-là vient que ces peuples, exposés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réserve, pas même de quoi manger. Il ne sème que le maïs nécessaire pour leurs familles, et cachent dans des cavernes la quantité qui leur suffit pour une année. Ils la divisent en cinquante-deux parties pour le même nombre de semaines, et le père et la mère, seuls possesseurs du secret, vont prendre chaque semaine leur provision pour cet espace.

« Il paraît certain à M. Frézier, que les Américains, poussés à bout par le joug espagnol, n'aspirent qu'au moment de pouvoir le secouer. Ils font même de temps en temps quelques tentatives à Cusco, où ils composent le gros de la ville; mais comme il leur est défendu de porter des armes, on les appaise aisément par des menaces ou des promesses. » (*La Harpe.*)

(23) L'exil est un purgatoire où l'on est comme mort, ne s'y nourrissant plus que des souvenirs de sa patrie.

(24) L'homme qui marche en zig-zag, se heurte contre celui qui suit la ligne droite. La bigote qui tient son corps en zig-zag sur un prie dieu, l'étale avec grâce sur un sopha.

(25) « Quoique l'animal amphibie, que la plupart des nations nomment *alligator*, soit commun à la plus grande

partie de l'Amérique, son abondance est si singulière dans la Nouvelle-Espagne, où l'on ne trouve point de baies, de rivières, de criques, de lacs et d'étangs, qui n'en soient peuplés, que c'est ici l'occasion d'éclaircir un point sur lequel plusieurs naturalistes ont comme affecté de se partager. Il est question d'examiner s'il est vrai qu'il y ait entre l'alligator et le crocodile, tant de ressemblance par la figure et le naturel, qu'on doive les prendre pour des animaux de même espèce, et supposer que l'un est le mâle, et l'autre femelle. Un voyageur fort célèbre en appelle aux observations suivantes.

« De plusieurs milliers d'alligators qu'il avait vu dans ses courses, il n'en avait jamais trouvé un qui ait plus de seize ou dix sept pieds de long, ni qui fut plus gros qu'un poulain de bonne taille. Cet animal a la figure d'un lézard, sa couleur est d'un brun fort sombre. Il a la tête grosse, les mâchoires longues, de grosses et fortes dents, deux desquelles sont d'une longueur considérable et placés au bout de la mâchoire inférieure, dans la partie la plus étroite, une de chaque côté. La mâchoire supérieure a deux trous pour les recevoir, sans quoi la gueule ne pourrait se fermer. Il a quatre jambes courtes, de larges pattes et la queue longue. Son dos, de la tête jusqu'au bout de la queue, est couvert d'écailles assez dures, et jointes ensemble par une peau fort épaisse. Au-dessus des yeux, il a deux bosses dures et couvertes d'écailles, de la grosseur du poing. Depuis la tête jusqu'à la queue, l'épine est comme formée de ces nœuds d'écailles, qui ne branlent pas comme celles des poissons, et qui sont si fortement unies à la peau, que, ne faisant qu'un tout, elles ne peuvent être séparées qu'avec un couteau fort tranchant. De l'épine sur les côtes, et vers le ventre qui est d'un jaune obscur comme celui des grenouilles, il se trouve aussi plusieurs de ces écailles, mais moins épaisses et moins ramassées. Aussi ne l'empêchent-elles point de se tourner plus facilement, si l'on considère la longueur de son corps. Lorsqu'il

marche, sa queue traîne derrière lui. La chair de ces animaux jette une forte odeur de musc, surtout quatre glandes, deux desquelles viennent dans l'aine, près de chaque cuisse, et les deux autres vers la poitrine, sur chaque jambe de devant; elles sont de la grosseur d'un œuf de poule, on les porte comme un parfum; mais la force de cette odeur ne permet de manger la chair que dans une extrême nécessité.

« Les crocodiles n'ont aucune de ces glandes, et leur chair ne jette aucune odeur de musc. Leur couleur est jaune. Ils n'ont point de longues dents à la machoire inférieure. Leurs jambes sont plus longues que celles de l'alligator.

Lorsqu'ils courent, ils tiennent la queue retroussée et recoquillée en forme d'arc par le bout. Les nœuds de leurs écailles, sur le dos, sont beaucoup plus épais, plus gros et plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux.

Dans la baye de Campêche, par exemple, où le nombre des alligators est infini, on n'a jamais vu de crocodiles. Au contraire, il y a des crocodiles dans quelques endroits de la même mer, où l'on ne voit point d'alligator. Les Espagnols donnent aux uns et aux autres, le nom de *caymans*, qu'ils ont emprunté des Américains; et c'est apparemment cette appellation commune qui a donné naissance à l'erreur.

« D'un autre côté, Dampier convient que les œufs des deux amphibies se ressemblent si parfaitement, qu'on ne peut les distinguer à la vue. Ils sont, dit-il, de la grosseur d'un œuf d'oie, mais beaucoup plus longs. Les uns et les autres sont un très-bon aliment, quoique ceux de l'alligator aient l'odeur du musc. Ces animaux vivent tous deux sur terre et dans l'eau, avec la même indifférence pour l'eau douce et pour l'eau salée. Ils aiment également la chair et le poisson. De tous les amphibies, on n'en connaît aucun qui s'accommode mieux de toute sorte de séjour et d'aliment. On prétend qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment mieux que celle du chien. La plupart des voyageurs observent que les chiens ne boivent pas volontiers dans les grandes rivières

Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. L'impatience de voir finir leur esclavage est devenue si vive, que tous les jours on en voit passer un grand nombre dans l'intérieur des terres et dans des montagnes inaccessibles, d'où ils ne sortent plus que pour massacrer les voyageurs espagnols.

« L'autorité royale est comme anéantie par l'insatiable avidité de ceux qui sont établis pour la soutenir. Dans l'éloignement où les officiers royaux se voient du prince, ils ne consultent que leur intérêt pour l'interprétation des lois. Les vices-rois sont d'intelligence avec les ministres subalternes. Ils épuisent les peuples par les exactions; ils vendent la justice, ils fermeut les yeux et les oreilles à tous les droits. On voit de toutes parts, une infinité de misérables, que l'indigence réduit au désespoir et qui font retentir inutilement leurs plaintes. L'ignorance est égale à l'injustice et à la cruauté.

« J'ai vu porter, dans le même tribunal et presque à la « même heure, une même sentence sur deux cas directement « opposés. En vain s'efforça-t-on d'en faire connaître la « différence aux juges. Cependant, le chef, sortant enfin « des ténèbres, se leva sur son siége, retroussa sa moustache, « et jura par la sainte Vierge et par tous les Saints, que les « *Luthériens* lui avaient enlevé, parmi ses livres, ceux du « *pape Justinien*, dont il se servait pour juger les causes « équivoques; mais que si ces chiens reparaissaient dans « la Nouvelle-Espagne, il les ferait brûler tous. »

« D'une si mauvaise administration, il résulte, que les places importantes sont mal munies, presque sans soldats, sans armes et sans magasins. Les troupes n'ont point de paye réglée, leur ressource est de piller les habitans; jamais on ne les forme à l'exercice des armes; à peine sont-elles vétues, aussi les prendrait-on moins pour des soldats que pour des mendians ou des voleurs. Les fortifications sont absolument négligées, parce que la Nouvelle-Espagne n'a point d'ingénieurs, elle n'est pas mieux fournie d'artisans

pour les ouvrages militaires, et pour les besoins les plus communs. On n'y trouve personne qui sache faire un bon instrument de chirurgie. La fabrique de ceux qui regardent les mathématiques et la navigation n'y est pas moins ignorée ; le commerce même ne consiste que dans l'art de tromper, parce qu'il n'a pas de règles bien établies, ou s'il en reste d'anciennes, elles sont méprisées. Le quint de l'or et de l'argent, qui doit entrer dans les coffres du roi, est continuellement diminué par la fraude, il ne revient point au trésor le quart de ses droits.

Les gouverneurs, leurs officiers et les riches négocians, se prêtent la main pour supprimer les ordonnances royales, ou pour les faire tomber dans l'oubli. De-là viennent tous les avantages que les Français et les Anglais tirent des établissemens espagnols : un passe-port des officiers royaux, fait passer toutes sortes de marchandises à la vue de ceux qui n'ignorent pas l'imposture. Les curés et les religieux se mêlent aussi du commerce, avec d'autant plus de licence et d'impunité, qu'ils se font redouter par la sainteté de leur ministère et par l'abus des armes ecclésiastiques. Ils arrachent d'ailleurs, des Américains, tout ce que ces malheureux gagnent par leur travail. Rien n'est égal à leur avidité, que leur luxe, leur passion emportée pour le plaisir et leur profonde ignorance : aussi tous les Mexicains qu'ils paraissent convertir, n'en demeurent-ils pas moins idolâtres. Les Créoles ne sont pas mieux instruits, mais ils sont ignorans sans honte, et les idées qu'ils ont des choses divines et humaines, sont également ridicules. Il leur est défendu d'avoir des livres, et dans toute la Nouvelle-Espagne, on en voit très-peu d'autres que des heures, des missels et des bréviaires. Un Créole qui meurt, croit son âme en sûreté lorsqu'il a laissé de grosses sommes à l'église. Ses créanciers et ses parens sont souvent oubliés, et la plus grande partie des biens passe toujours au couvens. Enfin, le désordre est si général et ses racines, qui sont, la sensualité, l'avarice et l'ignorance, ont

acquis tant de force depuis deux siècles, que tout le pouvoir des hommes n'y pouvant apporter de remède, et la nature du mal même ne permettant point d'en espérer du ciel, il ne faut pas douter que les affaires des Espagnols, dans cette grande partie de leurs établissemens, ne soient menacées de leur ruine. » (*Laharpe.*)

(28) L'inquisiteur prend *Massillon* pour un moine espagnol, quoique ce nom ne se termine pas en *os*, en *as*, en *or;* mais il y a des mots, des noms dans la langue espagnole qui finissent en *on,* tels que *Récopilation, Algiron, Rayon, Calderon.* (*Note de l'éditeur.*)

(29) J'ai supprimé ici un recueil des réflexions que l'auteur *s'amusait* à faire dans sa captivité. (*Id.*)

(30) Si l'Amérique, en 1809, s'était séparée de l'Espagne, d'où celle ci aurait-elle tiré les moyens de soutenir si long-temps une guerre qui a contribué à la chûte de Bonaparte?

(31) Qui a semé du vent, dit le prophète Osée, recueille des tempêtes. « Toute l'expérience des siècles passés a été resserrée dans quelques années, tous les germes de sagesse et de prudence ont été semés sur ce court espace de temps: sachons en recueillir la moisson. (*Raynal.*)

(32) Hélas! toutes les nations eurent leurs *septembrisades*: l'histoire de l'Angleterre en offre trois, la nôtre deux; voyez l'histoire de France par Villaret: il y décrit un horrible massacre exécuté dans les prisons par la haute noblesse, en 1418.

(33) Lorsque Hidalgo approcha de la capitale du Mexique, à la tête de quatre vingt mille hommes, il dépêcha un envoyé à Vénegas avec des propositions de paix, que le vice-roi refusa.

La junte de Sultepec fit de pareilles propositions en 1812, et le résultat fut le même.

Le général Miranda remit le fort de la Guayra, la ville de Caracas, les provinces de Cumana et de Barcelona, au général espagnol Monteverde par capitulation : celui-ci promit d'oublier tout ce qui avait pu être fait contre le gouvernement espagnol, et d'accorder, à quiconque le demanderait, une libre retraite à Vénézuéla. Malgré ce traité et ce solennel engagement, le général Miranda fut jeté dans les fers.

Durand une trève entre les armées du Pérou, commandées par Goyenèche et celles de Buénos-Ayres, sous le commandement de don Valcarce, une attaque fut faite contre les troupes de Buénos-Ayres, qui se croyaient parfaitement en en sûreté, parce qu'elles se fiaient au traité existant.

Belgrano, général des patriotes, fit prisonnier, en 1812, le général Tristan et la division de l'armée du Pérou, qu'il commandait, et, généreusement, leur donna la liberté de retourner chez eux, après leur avoir fait donner leur parole d'honneur qu'ils ne se battraient plus contre Buénos-Ayres. Peu de jours après, ils violèrent cet engagment sacré.

Le général Bolivar, après avoir plusieurs fois défait les royalistes, commandés par Monteverde à Vénézuéla, consentit à une capitulation dont aucun article ne fut jamais exécuté.

Le général Truxillo, dans une dépêche à Venegas, se vantait d'avoir admis des parlementaires, tandis qu'il était à la tête de ses troupes rangées en bataille ; et d'avoir fait feu sur eux, quoiqu'ils fussent munis d'une bannière de la Vierge-Marie, d'après l'invitation de Truxillo lui-même. *Par ce moyen*, disait-il, *je me suis débarrassé d'eux et de leurs propositions.*

Le général Calléjas informait le vice-roi de Mexico, que, dans la bataille de Calcuco, il n'avait eu qu'un homme de tué et deux de blessés, mais qu'*il avait passé au fil de l'épée cinq mille Indiens*, et que la perte des insurgés se montait à dix mille hommes. Le même général, en entrant à Guanaxuato, mit tout à feu et à sang, et fit massacrer

quatorze mille vieillards, femmes et enfans. L'horrible conduite de ce général était bien connue en Espagne, lorsque la régence le choisit pour successeur du vice-roi Venegas. Celle de Monteverde fut également approuvée, puisqu'il fut nommé capitaine-général de Vénézuéla, après avoir rompu la capitulation faite avec Miranda. Il donnait pour excuse de son manque de foi, qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour capituler avec les insurgés.

(35) Il y a république par-tout où l'intérêt du chef de l'état est en harmonie avec celui des citoyens.

(36) J'ai vu à Saint-Domingue des pièces de canon en bois de fer.

(37) Don Francisco Macedo, dans une histoire *de la sainte inquisition*, fait remonter son origine au paradis terrestre.

(38) Comment, au dix-neuvième siècle, malgré les réclamations de la religion de l'humanité, de la vraie philosophie, de la civilisation, tous les souverains ne se sont-ils pas encore entendus pour ôter aux vainqueurs la licence barbare du viol !

(39) J'ai resserré en peu de mots les détails de cet accident, que M. Billaud-Varennes, racontait en une trentaine de pages ; et j'ai fait à peu près une même opération sur le très-long récit de sa captivité à Mexico.

(40) La liberté de l'homme sur la terre est celle du captif, qui peut se tourner à droite ou à gauche sur la paille de sa prison. (*Th. Morus.*)

(41) Cet horrible décret surpasse en cruauté celui que la terreur avait rendu contre Lyon. Collot-d'Herbois, lorsqu'il voulait l'exécuter, obéissait à un gouvernement terrible ; Callejas ordonnait, et se rendait exécuteur.

(42) Le courtisan, l'esclave, ne peuvent concevoir l'en-

thousiasme et le courage qu'inspire aux âmes généreuses l'amour de la patrie et de la liberté. Don Calléjas, devenu vice-roi au concours de la barbarie, comprendrait-il ces beaux vers de *Brutus*, prononcé par un *diplomate* :

Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ravir, mais qu'en secret j'honore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.

(43) Si l'on rencontrait son véritable ménechme, ce ne serait pas la personne que l'on aimerait le mieux.

L'homme le plus extraordinaire a eu son ménechme.

(44) Vous êtes homme, ne le soyez pas trop ! (B.[on] de Sauvigny.)

(45) Le 21 avril 1820, des officiers des gardes espagnols étant descendus dans les cachots de l'inquisition, découvrirent dans un trou de muraille la lettre suivante :

« Dieu puissant ! prenez pitié de ce malheureux. Je souffre « innocent depuis cinq ans; je suis victime d'une malveillance « sur laquelle je dois me taire, et que le Tout-Puissant con- « naît. Ces bourreaux, ministres de Satan, m'ont condamné « à mort par le tourment *de la goutte*, etc.

Signé, Antonio Ruis.

Le tourment de la goutte consistait à renfermer le condamné entre quatre murailles sans pouvoir bouger, et à faire tomber continuellement une goutte d'eau sur sa tête, jusqu'à ce que mort s'en suivît.

(46) « On peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.... » (*Napoléon.*)

Une puissance supérieure me pousse à un but que j'ignore; tant qu'il ne sera pas atteint, je suis invulnérable, inébranlable; mais dès que je ne lui serai plus nécessaire, il suffira d'une mouche pour me renverser. » (Le même.)

(47) Joseph Bonaparte n'a jamais eu l'intention de régner au Mexique, même à l'époque où il en avait le pouvoir. (Le Colonel de N***, un de ses secrétaires.)

(48) Les amis de l'indépendance eurent toujours une grande vénération pour les talens et les vertus du républicain Miranda. Tombé dans un piége exécrable que lui tendit l'espagnol Monteverde, il fut chargé de fers, traîné de cachot en cachot, transféré en Espagne, et jeté dans le gouffre qu'on appelle à Cadix la Carraca; il y mourut en 1818. La liberté du monde lui doit une couronne de chêne et de laurier.

(49) On sait que les *oubliettes* étaient un cachot, un abîme couvert d'une fausse trape, dans lequel on laissait tomber ceux que l'on voulait faire disparaître ou mourir en secret, chez un cardinal terroriste, à Ruel, à Bagneux, etc.

(50) Le climat du Mexique est un des plus doux de la terre. Dans le fort de l'été, pour éviter l'excès de la chaleur, on n'a qu'à se tenir à l'ombre : c'est ce qui donna lieu à la réponse que fit jadis à Charles V un Castillan qui arrivait de la Nouvelle-Espagne. Ce prince lui ayant demandé combien de temps il y avait au Mexique entre l'hiver et l'été. Autant de temps, sire, répondit-il, qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.

(51) B. Varenne, dans ses Mémoires, a décrit l'île de Cuba en trente pages : on n'a rien trouvé de nouveau dans ce chapitre.*

(52) La remarque précédente sur l'île de Cuba, peut s'appliquer à la description de Saint-Domingue par notre voyageur : tout ce qu'il dit d'intéressant et de nouveau à ce sujet, est inséré dans la narration que le lecteur a sous les yeux.

(*) Un des plus illustres collégue de notre déporté, M. le comte G***, adressa, le 28 mars 1820, à l'éditeur de ces

Mémoires, une lettre assez étendue, dont voici un fragment :

« J'ai connu personnellement Billaud-Varenne à la convention, sans avoir jamais de liaison avec lui. Il a publié divers ouvrages, dont un très-anti-chrétien. On lui attribue l'ouvrage anonyme, intitulé : *Despotisme des ministres de France*, in-8°. Paris, 1793, quatre parties ; mais je doute qu'il en soit l'auteur.

« A Saint-Domingue, il avait commencé la publication d'un ouvrage dont je vous transmets le titre, et qui devait avoir plusieurs volumes. On m'a dit que le gouvernement avait empêché d'en continuer l'impression, et les pages que j'ai eu l'occasion de voir, sont, à ce qu'on m'assure, un des exemplaires les plus complets de ce qui a été déjà imprimé. Ce que j'ai lu est un peu indigeste, et le style en est boursoufflé et peu chatié. J'entends dire qu'il a laissé des manuscrits, dont une partie seulement a été apportée en France. »

Voici le titre de l'ouvrage dont l'impression fut arrêtée à Saint-Domingue : *Question du droit des gens. Les Républicains d'Haïti possèdent-ils les conditions requises pour obtenir la ratification de leur indépendance ? Par un observateur philosophe : tome I. Au Port-au-Prince*, 1818, *an* 15 *de l'Indépendance.*

FIN DES NOTES DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Du premier Volume.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Du second Volume.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

